

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

1882



VEVEY

FR. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13.

VEVEY. — IMPR. ALPH. RECORDUN.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Une nouvelle année

Sur le timbre sonore
Il a frappé minuit.
C'est une année encore,
Qui loin de moi s'enfuit.

Un nouvel an commence,
Que va-t-il m'apporter ?
L'avenir qui s'avance,
Ai-je à le redouter ?

Non ; du Dieu saint la grâce
M'a sauvé pour toujours :
Et de Jésus la face
Resplendit sur mes jours.

La nuit couvre la terre,
Mais dans les sombres cieux
Scintille la lumière
D'un astre radieux.

Du matin c'est l'étoile
Qui dit : Voici le jour,
Le jour pur et sans voile
De l'éternel séjour.

O Jésus, divin Maître !
C'est toi, dans ton amour,
C'est toi qui vas paraître
En ce bienheureux jour.

Et dans la cité sainte
Tu conduiras mes pas ;
Je sentirai l'étreinte
De ton cœur, de ton bras.

Demeure ravissante
Où mon nom est écrit,
Où de ta mort sanglante
Tu recueilles le fruit.

Ta gloire l'illumine,
Toi seul es son flambeau ;
Dans ta beauté divine
Fils de Dieu, saint Agneau !

Là n'est plus de tristesse ;
Là n'est plus de douleurs :
L'éternelle allégresse
Y remplit tous les cœurs.

Là je verrai la face
Du Père qui m'aima ;
Son regard plein de grâce
Sans fin me ravira.

C'en est fait de la terre.
Le jour d'éternité
Et sa sainte lumière
M'inondent de clarté.

Mon cœur, mon cœur s'élançe
Vers ce moment heureux
Où de Christ la présence
Comblera tous mes vœux.

Fuyez heures légères,
Temps si court hâte-toi.
Passez, biens éphémères,
IL vient, c'est tout pour moi.

Lettre à nos jeunes lecteurs

1^{er} janvier 1882.

Chers enfants,

En vous écrivant quelques lignes pour ce premier jour d'une nouvelle année, bien des pensées se pressent dans mon cœur. Vous savez que l'on a l'habitude, ce jour-ci, de s'aborder en se félicitant et en se souhaitant mutuellement « une bonne année, » à quoi l'on ajoute souvent « suivie de beaucoup d'autres. » Puis on se fait, et particulièrement aux enfants, on donne des présents. Vous les avez attendus, vous en avez reçu et vous vous en êtes réjouis.

Que veut-on dire par ces souhaits ? « Une bonne année, » pour la plupart, c'est une année où tout marchera à souhait, où l'on jouira de la santé et de la prospérité terrestre. « Suivie de beaucoup d'autres, » cela n'indique-t-il pas que, dans la pensée de celui qui le dit, le plus grand bonheur soit de vivre ici-bas exempt de maux ?

Pour moi, chers enfants, je veux certes aussi vous

souhaiter « une bonne année » pour celle qui commence, mais je vous aime trop pour ne pas désirer pour vous ce qu'il y a de plus excellent. (Philippiens I, 10.) Et quelles sont ces choses excellentes ? La santé de l'âme, mes chers jeunes amis, si vous ne l'avez pas encore, et pour cela je souhaite que dès le commencement de cette année vous veniez à Christ qui vous aime. Ce que je désire pour vous, ce sont les richesses immenses de sa grâce, que nul ne peut ravir, une place avec Lui dans la maison du Père, une couronne de gloire dans le ciel. Puis-je, en parcourant l'univers entier, trouver quelque chose qui vaille mieux pour vous le souhaiter ? Et tandis que le monde, en souhaitant « une bonne année, » ne peut jamais être sûr que ses souhaits s'accompliront, moi, je puis vous dire avec certitude : Venez seulement à Christ, et mon souhait s'accomplira, et cette « bonne année » commencera pour vous un bonheur indicible et qui durera pendant l'éternité. Oui, je vous souhaite « une bonne année. »

Et pour vous, chers enfants qui connaissez Christ, ah ! ce que je demande pour vous c'est que vous croissiez « dans sa grâce et dans sa connaissance, » c'est que Lui, qui vous a tant aimés, qui vous aime, vous devienne chaque jour plus précieux.

Et quant à vous dire « suivie de beaucoup d'autres, » non, mes enfants, je ne le puis pas. « Comment, » me direz-vous, « voudriez-vous que nous mourussions cette année ? » Non, chers enfants, loin de là ; mais si je faisais ce souhait, ce serait dire au Seigneur : « Ne viens pas bientôt, » et vouloir éloigner ce moment si précieux où nous le verrons. Ah ! je comprends que l'enfant qui n'est pas à Jésus préfère écartier la pensée qu'Il vient. Mais, mon cher enfant, cela ne l'empêchera pas de venir bientôt et ne veux-tu pas être prêt quand Il viendra ? Être laissé

sur la terre quand nous irons vers le Seigneur, c'est être laissé pour le jugement. Oh ! ne tarde donc pas ; mais « viens » maintenant à Jésus, et tu pourras dire avec nous : « Amen ; viens, Seigneur Jésus. » Alors on ne désire pas de longues années sur la terre ; tout ce que l'on désire, c'est, aussi longtemps que l'on reste ici-bas, de servir Jésus.

Chers enfants, en terminant ces lignes, je vous dirai comme Pierre au pauvre boiteux : « Je n'ai ni argent, ni or, » ni jolis cadeaux à vous donner pour votre nouvel-an, mais ce que j'ai, ce que le Seigneur me donne pour vous, avec quel bonheur, encore chaque mois de cette année, si elle dure pour nous, avec quelle joie je vous l'apporterai de sa part ! Et pour ma récompense, l'unique chose que je lui demande, mes bien aimés jeunes lecteurs, c'est que vous le connaissiez, Lui, et qu'ainsi vous sachiez que vous avez la vie éternelle.

Votre ami bien affectionné.

A. L.

Les anciens témoins de la vérité

Les Lollards en Angleterre, dont je vous ai parlé le mois dernier, ne furent pas les seuls témoins que Dieu s'était réservés pendant ces siècles de ténèbres. Il y en avait d'autres qui, ainsi que les 7000 hommes d'Israël, inconnus du prophète Elie (1^{er} Rois XIX, 18), n'avaient pas fléchi les genoux devant les idoles. Pour vous faire connaître quelques-uns d'entre eux, je vous raconterai ce qui arriva à ce Guillaume Farel dont je vous ai déjà parlé.

Comme il était à Grandson, dans l'année 1532, on



vint un jour lui dire que deux hommes demandaient à le voir. Ils furent introduits près de lui. C'étaient des étrangers, brunis par le soleil, mais parlant bien la langue française. Ils racontèrent à Farel leur merveilleuse histoire.

Il y avait bien, bien longtemps, dirent-ils, qu'à l'époque où l'empereur romain Constantin faisait tout son possible pour mêler l'Église de Dieu avec le monde païen, leurs pères ne voulant pas être avec ceux qui servaient deux maîtres, se séparèrent du monde christianisé, et se réfugièrent dans les solitaires vallées des Hautes Alpes du Piémont. « Et c'est là, » poursuivirent les deux étrangers, « que, depuis lors, nous, leurs enfants, nous avons vécu. Nous n'avons jamais reconnu le pape; notre seul docteur a été la Bible, et, par conséquent, nous n'avons jamais adoré les saints, ni les images, ni les hosties, et c'est pourquoi aussi, nous avons été tenus pour des hérétiques et des infidèles. »

Ces témoins de la vérité, gardés ainsi pendant plusieurs siècles, portaient le nom de Vaudois. Dans les pauvres villages qu'ils habitaient, ils étaient restés attachés en grande mesure à la Bible. Ils se réunissaient pour adorer Dieu pieusement et simplement; ils n'avaient d'autre Dieu que Lui, refusaient de se prosterner devant un morceau de pain et des images, comme cela se faisait dans tous les pays qui se disaient chrétiens, et se confiaient au Seigneur Jésus-Christ seul pour être sauvés de tous leurs péchés.

Mais l'ennemi qui avait réussi à détourner les hommes de la vérité, ne pouvait laisser tranquilles ces humbles chrétiens. Souvent ils furent persécutés avec violence par les papes de Rome. Pour justifier ces attaques, et en même temps exciter le peuple contre eux, les prêtres affirmaient que tous les Vaudois étaient des sorciers, qu'ils se rassemblaient le jour du sabbat pour adorer le diable et commettre toute sorte de choses abominables, et qu'ils jetaient des sorts qui amenaient la disette, les maladies et les troubles. Les pauvres gens aveuglés

croyaient donc faire une bonne œuvre en détruisant les Vaudois. Et c'est ainsi que, de tous temps, le diable a entraîné les hommes à persécuter ceux qui veulent vivre selon la piété, et même a réussi à persuader que c'était rendre service à Dieu que de faire mourir les saints. (Voyez Jean XVI, 2.)

Dans les années 1488 et 1489, peu avant la naissance de Farel, un pape nommé Innocent VIII ordonna que le petit résidu de ce peuple pieux et déjà si souvent persécuté, fût poursuivi jusqu'à destruction complète. « Aux armes, » disait-il, « et foulez sous vos pieds ces hérétiques, comme des serpents venimeux. » Une armée de 18,000 hommes, commandés par un légat du pape, attaqua les demeures de ce petit troupeau de Christ. Les Vaudois s'enfuirent et cherchèrent un refuge dans les cavernes et les fentes des rochers. (Voyez Hébreux XI, 38.) Mais les soldats, acharnés après eux, les suivirent de retraite en retraite. Chaque vallée, chaque bois fut parcouru et fouillé, et partout les corps morts des saints furent laissés comme témoignage de la cruauté impitoyable de celui qui prétendait être le vicaire de Christ sur la terre. Quatre mille de ces témoins de Dieu, parmi lesquels quatre cents petits enfants, laissèrent leurs vies, au milieu des montagnes couvertes de neige où ils avaient été chassés comme des bêtes sauvages. Quatre-vingt-dix ans auparavant, quantité d'autres Vaudois avaient péri, attaqués, à l'époque de Noël, par les soldats du duc de Savoie. On trouva, dans un seul endroit, quatre-vingt petits enfants morts de froid, sur le sein de leurs mères.

Vous voyez donc, mes enfants, que dans ces jours où un sombre voile d'erreurs, de superstitions et de méchanceté couvrait la chrétienté, il y avait çà et là des lumières brillant au milieu des ténèbres, et

de fidèles témoins qui donnaient leur vie pour Christ et pour la parole de Dieu.

Je veux vous raconter ici la courte histoire de l'un d'eux. C'était un jeune fermier de la vallée de la Durance, qui se nommait Étienne Brun. On l'avait saisi comme hérétique, et emprisonné dans la ville d'Embrun, qui est actuellement dans le département des Hautes-Alpes. Vous voyez par là, que les Vaudois s'étaient répandus jusqu'en France.

Vous me demanderez peut-être ce que c'est qu'un hérétique. C'est un homme qui soutient ses propres idées, au lieu de se soumettre à la parole de Dieu, et forme des partis dans l'Église de Dieu. C'est ce que l'on nomme aussi un sectaire, et l'apôtre Paul écrivait à Tite de rejeter un tel homme, c'est-à-dire de n'avoir point de relation avec lui, toutefois après l'avoir averti. (Tite III, 10.) Mais il ne dit pas qu'il fallait le tuer. L'église de Rome ne jugeait pas ainsi. Pour elle un homme était hérétique, quand, pour rester fidèle à l'Écriture, il ne voulait pas aller à la messe, adorer l'hostie, ni se soumettre à toutes les erreurs que les prêtres enseignaient. Et, pour cet homme-là, il n'y avait pas de trop grand supplice.

Étienne Brun avait donc été emprisonné et devait être jugé comme hérétique. Il avait une femme et cinq enfants, auxquels son cœur était attaché. On essaya d'obtenir de lui que, pour l'amour d'eux, il abandonnât la vérité. Mais il répondit : « Ma famille, ce sont ceux qui font la volonté de Dieu. » (Voyez Luc XIV, 26, et Marc III, 32-35.)

— Veux-tu donc laisser ta femme veuve et tes enfants orphelins ? lui demanda-t-on.

— Jésus-Christ lui-même leur dit : « Je ne vous laisserai point orphelins * . » Il est le céleste époux des

* L'application de ces paroles du Seigneur n'est sans

fidèles. Un rédempteur immortel vaut mieux qu'un mari mortel.

— Mais en venant à la messe, tu retarderas le moment de ta mort.

— Je la hâterais, au contraire, car ce serait la mort de mon âme.

— Ne crains-tu donc pas le supplice qui s'apprête pour toi ?

— Christ a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent pas tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne. » (Matthieu X, 28.)

— Alors, prépare-toi à mourir.

— Je me prépare à l'immortalité.

Et lorsqu'on vint lui annoncer sa condamnation définitive, il s'écria que c'était sa délivrance.

On éleva un bûcher sur l'esplanade de l'évêché d'Embrun, et Étienne fut attaché au centre. Il faisait de l'orage, et le vent emportait la flamme, qui au lieu d'envelopper et d'étouffer le martyr, comme il arrive quand elle monte au-dessus de la tête, lui dévora successivement les jambes et le bas du corps. Au bout d'une heure de cet affreux supplice, Étienne vivait encore, debout dans la fournaise, sans avoir cessé de confesser le Seigneur qui le soutenait dans ses souffrances, comme il avait soutenu, plus de 1400 ans auparavant, un autre Étienne, le premier martyr pour Christ. (Voyez Actes VII.) A la fin, le bourreau, pour l'achever, le frappa sur la tête et lui perça le corps avec le crochet de fer destiné à remuer les tisons. Le corps tomba et fut réduit en cendres ;

doute pas exacte, mais ne témoigne-t-elle pas, dans ce moment solennel, de la confiance du martyr, qui peut, en laissant sa vie, remettre à Christ ce qu'il a de plus cher sur la terre ?

mais l'esprit était avec le Seigneur, en attendant le jour de la résurrection. « D'autres furent torturés, » dit l'Écriture, « n'acceptant pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection. » (Hébreux XI, 35.)

Chers enfants, telle est la puissance de Dieu dans un homme, quand cet homme arrête ses regards sur Christ, qui l'a aimé et s'est donné pour lui. (Actes VII, 55, 56 ; Galates II, 20.) Nous ne vivons pas dans ces temps d'épreuve, où Satan, par les souffrances, les tortures et la mort, s'efforçait de détourner les âmes du Sauveur. Il a changé ses batteries, et maintenant c'est par la raillerie et l'opprobre, c'est par les convoitises du monde, l'attrait des plaisirs, l'appât du gain, qu'il cherche à empêcher les âmes d'être sauvées, et qu'il fait son possible pour entraîner les chrétiens, jeunes ou plus âgés, à vivre comme le monde et à déshonorer Christ. Ces pièges-là sont bien plus subtils et dangereux. Comment y échapper ? Pas autrement, mes chers jeunes amis, qu'en tenant nos regards, je veux dire les regards de l'âme, nos pensées, arrêtés sur Jésus (Hébreux XII, 1-3), sur Celui qui nous a tant aimés et qui nous a préparé une place auprès de Lui. La même puissance qui soutenait ces témoins de Dieu sur les bûchers, peut aussi garder, même le plus faible enfant, contre les séductions de Satan, et faire de vous, chers enfants chrétiens, des témoins pour Christ au milieu d'un monde méchant. (1 Pierre I, 5 ; Philippiens II, 15, 16.)

Entretiens sur le Lévitique

(Suite des chapitres XVII-XXII.)

LA MÈRE. — Pourrais-tu te rappeler, Sophie, où les enfants d'Israël trouvaient les directions dont ils avaient besoin pour marcher dans la sainteté, d'une manière qui plût à Dieu ?

SOPHIE. — C'était dans sa parole, maman.

LA MÈRE. — Oui ; et il en est de même pour nous ; c'est par sa parole que Dieu nous fait connaître ce qui Lui est agréable. Je te parlerai aujourd'hui de quelques-unes des prescriptions, que l'Éternel donnait à son peuple dans les chapitres dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Premièrement il lui recommande encore de s'abstenir de l'idolâtrie, et particulièrement du culte abominable rendu à Moloch. (Chapitres XVIII, 21 ; XX, 1-5.)

SOPHIE. — Qui était ce Moloch ?

LA MÈRE. — C'était l'idole qu'adoraient les Hammonites. (1 Rois XI, 5, 7.) Elle avait la forme d'un homme avec une tête de bœuf. Mais ce qu'il y avait d'affreux, c'est que pour l'honorer, on lui sacrifiait de petits enfants.

SOPHIE. — Comment cela, maman ? Les égorgeait-on sur un autel comme les agneaux ?

LA MÈRE. — Oh non, Sophie. On les faisait mourir d'une manière bien plus cruelle. On chauffait intérieurement la statue de Moloch, qui était creuse, et sur ses bras étendus et brûlants on plaçait ces pauvres petits, qui périssaient ainsi dans d'affreuses souffrances. C'est ce qui est appelé, dans la Bible, faire passer ses enfants par le feu à Moloch. (2 Rois XXIII, 10 ; Jérémie VII, 31.)

SOPHIE. — Quelle horrible chose, chère maman. Comment des pères et des mères pouvaient-ils être aussi cruels ?

LA MÈRE. — Nous pouvons voir par là, mon enfant, jusqu'où Satan conduit le cœur de l'homme qui s'est détourné de Dieu. Il détruit même les affections naturelles les plus fortes.

SOPHIE. — Mais cela n'arrive plus maintenant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit souvent, Sophie, le cœur naturel de l'homme n'a pas changé, et Satan agit toujours pour le séduire. Je ne pourrais pas te dire avec certitude si ces choses ont lieu maintenant, mais il y a quelques années, dans l'Inde, il n'était pas rare de voir des parents apporter leurs jeunes enfants au bord du Gange, fleuve qu'ils regardent comme une divinité, et y jeter ces pauvres petits êtres pour être engloutis dans les eaux ou dévorés par les crocodiles. Et c'est parce que Dieu connaît bien ce dont le méchant cœur est capable, qu'il faisait aux Israélites cette défense de sacrifier leurs enfants à Moloch, en ajoutant que celui qui le ferait, devait être lapidé. (Chapitre XX, 2.)

SOPHIE. — Je pense que les Israélites eurent bien soin d'obéir à Dieu en cela.

LA MÈRE. — Hélas ! ma chère enfant, leur histoire montre que non. (Lisez 1 Rois XI, 7 ; 2 Rois XVI, 3 ; XXI, 6 ; XXIII, 10, 13.) Dans le désert même, entourés des merveilles et des soins de Dieu, ils adoraient Moloch, comme nous l'apprend le prophète Amos et comme Étienne, le premier martyr, le rappelle à leurs descendants, quand il leur montre qu'ils furent toujours un peuple rebelle. (Amos V, 26 ; Actes VII, 43.) Nous avons besoin d'apprendre cette grande leçon, que l'homme dans son état de péché est entièrement méchant et ennemi de Dieu. Les Juifs ne l'ont-ils

pas bien fait voir, quand ils ont crucifié le Fils de Dieu ?

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; et je pense que c'était encore plus affreux que de sacrifier ses enfants à Moloch.

LA MÈRE. — Dieu fit aux Israélites une autre défense très formelle ; c'était de ne point aller consulter les devins et ceux qui avaient l'esprit de Python. (Chapitre XIX, 31.)

SOPHIE. — Qu'était-ce donc que ces personnes, chère maman ?

LA MÈRE. — C'étaient celles qui prétendaient connaître l'avenir et découvrir les choses cachées.

SOPHIE. — Comment pouvaient-elles faire cela ? C'est Dieu seul qui sait d'avance ce qui doit arriver et qui voit les choses cachées.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Mais de tout temps, l'esprit inquiet de l'homme a désiré pénétrer ce qui n'appartient qu'à Dieu, et de tout temps aussi il s'est trouvé des personnes qui avaient la prétention de posséder ce pouvoir. On les rencontre chez tous les peuples païens de l'antiquité. Les Chaldéens disaient qu'ils pouvaient prédire ce que serait un homme par l'inspection des astres au moment de sa naissance. Chez les Grecs et les Romains, ces peuples si célèbres par leur civilisation et leur culture intellectuelle, les prêtres prétendaient connaître l'avenir par la manière dont se présentaient les entrailles des victimes qu'ils immolaient à leurs faux dieux. D'autres regardaient le vol de certains oiseaux et en tiraient des présages ; d'autres encore devinaient en examinant comment des poulets, que l'on disait sacrés, mangeaient les grains qu'on leur jetait. Tu vois jusqu'à quelles folies en vient l'homme loin de Dieu, même quand il est très instruit : « Se disant sages, ils sont devenus fous. » (Romains I, 22.)

SOPHIE. — C'est bien vrai, chère maman. Est-ce que ceux dont Moïse parle, devinaient et prédisaient de la même manière ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu ne nous dit pas quels moyens les devins employaient, mais elle nous donne deux exemples de ceux qui avaient l'esprit de Python, et là nous apprenons ce qu'ils faisaient et qui les poussait à agir. Le roi Saül, à une époque de sa vie, avait exterminé du pays d'Israël tous les devins et ceux qui avaient l'esprit de Python. Mais ensuite, Dieu l'avait rejeté à cause de sa désobéissance, et quand les Philistiens vinrent le combattre, il eut peur et voulut consulter l'Éternel. Mais l'Éternel ne lui répondit rien. Alors le malheureux roi se tourna vers ceux qu'il avait chassés. Il alla trouver une femme qui avait l'esprit de Python, et lui demanda de faire paraître le prophète Samuel, qui était mort depuis un certain temps, afin qu'il pût le consulter. (1 Samuel XXVIII.) Tu vois par là que ces personnes prétendaient faire revenir et parler sur la terre, ceux qui étaient morts. (Voyez aussi Ésaïe VIII, 19.)

SOPHIE. — Mais, maman, était-ce bien réel ? Pouvaient-elles faire cela ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; les esprits de ceux qui sont morts sont sous la puissance de Dieu, mais c'était un piège par lequel Satan, qui est menteur dès le commencement, trompait les âmes et de ceux qui disaient avoir ce pouvoir, et de ceux qui les consultaient. Toutefois, dans le cas de Saül, Dieu permit que Samuel vint en effet annoncer au roi coupable sa mort prochaine à cause de sa désobéissance. (1 Samuel XXVIII, 18 ; 1 Chroniques X, 13.)

SOPHIE. — Tu m'as parlé d'un autre exemple, voudrais-tu me le dire ?

LA MÈRE. — Ne t'en souviens-tu pas ? C'est quand Paul prêcha l'évangile à Philippes.

SOPHIE. — Ah oui, maman ; je me le rappelle. Une servante suivait Paul et Silas en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. » (Actes XVI, 17.) Mais c'était un démon qui était en elle, puisque Paul le chasse.

LA MÈRE. — Sans doute ; et cela nous montre par qui étaient animés ces malheureux qui avaient un esprit de Python, et ceux qui venaient les consulter. C'était Satan qui, par ce moyen, trompait les âmes. L'apôtre Paul pouvait-il avoir quelque relation avec un démon ?

SOPHIE. — Oh non, maman.

LA MÈRE. — Tu comprends donc pourquoi Dieu défendait si expressément aux Israélites d'avoir affaire avec les devins et ceux qui avaient l'esprit de Python.

SOPHIE. — C'est que le peuple de Dieu ne doit avoir rien de commun avec Satan.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Aussi la peine prononcée contre de telles gens était-elle très sévère : « Quand un homme ou une femme aura un esprit de Python ou sera devin, on les fera mourir. » Le peuple de Dieu devait être saint, sans aucune association avec le mal ou la puissance du mal. (Lisez 2 Corinthiens VI, 15.)

SOPHIE. — Mais, maman, on ne voit plus de telles choses aujourd'hui.

LA MÈRE. — Tu te trompes, ma chère enfant. Si je te disais que, parmi les païens encore si nombreux de nos jours sur la surface de la terre, on rencontre ces pratiques de divination et de sorcellerie, cela ne t'étonnerait pas. Mais ce n'est pas seulement là où se trouvent de pauvres idolâtres, c'est dans nos pays, qui portent le nom de chrétiens, que bien des gens prétendent connaître l'avenir par divers moyens,

faire parler les morts par des tables tournantes, trouver les choses cachées, ou guérir par certaines paroles secrètes. Et il y a bien des personnes qui y ajoutent foi. Or dans tout cela, il y a une action et une séduction de Satan, et l'enfant de Dieu n'y doit prendre aucune part. Les Éphésiens, qui avaient cru au Seigneur Jésus, le comprenaient bien. Ceux qui autrefois s'étaient adonnés à des pratiques curieuses, apportèrent les livres qui en parlaient et les brûlèrent devant tous. C'était une grande perte d'argent; mais ils déclaraient ainsi publiquement qu'ils ne pouvaient et ne voulaient plus avoir rien du tout à faire avec Satan, et ils rendaient témoignage qu'ils appartenaient à Jésus. (Actes XIX, 19.) Et sais-tu ce que l'apôtre leur disait plus tard dans la lettre qu'il leur écrivait et qui est aussi pour nous ?

SOPHIE. — Non, maman, mais je serai bien aise que tu me le dises.

LA MÈRE. — « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres; » et « marchez comme des enfants de lumière. » (Éphésiens V, 8, 11.)

« Et après ? »

Un vieillard chrétien s'entretenait une fois avec un jeune garçon plein de vivacité et d'intelligence, et lui demandait ce qu'il ferait après avoir achevé ses études au collège.

— J'irai à la Faculté pour étudier le droit, répondit l'enfant.

— Et après ?

— Avec le temps, j'espère bien devenir avocat.

— Et après ?

— Eh bien, je me marierai et j'aurai beaucoup d'amis.

— Et après ?

— Oh ! j'espère jouir longtemps de la belle position que je me serai faite, et quand je serai assez riche, je me retirerai pour vivre tranquillement chez moi.

— Et après ?

— Naturellement, je deviendrai vieux.

— Et après ?

— Ah ! je ne puis pas espérer vivre toujours, et il me faudra mourir.

— Et après ? demanda encore le vieillard d'une voix plus solennelle.

— Après... après, dit le jeune garçon ; *je ne puis pas dire ce qu'il y aura après.*

Cher jeune lecteur, as-tu peut-être fait aussi des plans d'avenir semblables à ceux que faisait ce jeune garçon ? Écoute la voix de Dieu qui t'avertit. APRÈS ! Qu'y a-t-il APRÈS la mort ? Pour celui qui a recherché le monde et oublié Dieu, « après la mort, le jugement ! »

Comment on sait que l'on est sauvé

— Es-tu une chrétienne ? demandait Rose à une petite amie.

— Je sais que je crois au Seigneur Jésus et qu'ainsi je suis sauvée par son sang, et je lui appartiens maintenant, fut la réponse.

— C'est justement ce que je ne comprends pas, dit Rose. Moi aussi, je crois au Seigneur Jésus, mais je ne puis pas dire que je suis sauvée. Dis-moi donc comment tu le sais ?

— Je sais que je suis sauvée, répondit la petite fille, parce que la Bible dit : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. »

Cher petit lecteur, la Bible te dit deux choses : la première, c'est que tu es perdu ; la seconde, c'est que Jésus est venu pour sauver ceux qui sont perdus. Peux-tu dire comme l'amie de Rose : « Je sais que je suis sauvée parce que la Bible dit : Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé ? »

Réponses aux questions du mois de décembre

52. Deux fois : la première, quand Pierre était avec André son frère et qu'ils jetaient leurs filets dans la mer. (Matthieu IV, 19.) La seconde, lorsque Jésus étant monté dans la nacelle de Simon et lui ayant commandé de jeter leurs filets, ils prirent une grande quantité de poissons.

La parole du Seigneur s'accomplit le jour de la Pentecôte à la prédication de Pierre, où trois mille personnes furent converties (Actes II, 41) ; puis après la guérison du boiteux. (Actes IV, 4.)

53. La première fois, quand Jésus demanda aux disciples : Et vous qui dites-vous que je suis, et que Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Matthieu XVI, 15, 16.) La seconde, quand Jésus dit aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » et que Pierre répondit : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous croyons et nous savons que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Jean VI, 67-69.)

Questions pour le mois de janvier

1. Dans quel évangile seul, est-il parlé de l'Église ?
 2. Qu'est le rocher sur lequel l'Église est fondée ? Citez un passage d'une épître qui nous dit quel est le fondement.
 3. Dites le passage d'une des épîtres de Pierre où cet apôtre fait allusion au roc sur lequel l'Église est fondée.
 4. Qui est-ce qui bâtit l'Église ?
 5. Avec quels matériaux Christ la bâtit-il ?
 6. Est-ce que Christ avait déjà commencé à bâtir son Église, quand il en parlait à Pierre ? Quand a-t-il commencé et où en avons-nous le récit ?
-



Les onze enfants et l'inondation

Un serviteur de Dieu dévoué et qui, pendant nombre d'années, avait travaillé pour le Seigneur dans les Indes occidentales, vint un dimanche matin du mois de janvier 1881 pour prêcher à son auditoire, composé de blancs et d'hommes de couleur.

Il était sous une impression plus forte que d'habitude de la responsabilité qui pesait sur lui en apportant à ces âmes le message de Dieu. Prenant pour texte ces paroles : « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui et éternellement, » il parla fidèlement et avec tendresse de l'amour immuable du Sauveur. En même temps, il avertit ses auditeurs qu'à moins d'être en sûreté sur le Rocher du salut, quand les flots du jugement viendraient, il n'y aurait pour eux aucun refuge.

Notre ami avait l'habitude de commencer et de finir l'école du dimanche par un cantique suivi d'une prière; mais ce jour-là, pour la première fois depuis dix-neuf années, il s'arrêta à la fin du cantique et dit aux enfants d'attendre, parce qu'il désirait leur adresser quelques paroles. Le cantique que l'on avait chanté parlait du déluge et de la porte de l'arche ouverte à ceux qui crurent Dieu dans ce jour. M. A. adressa aux enfants un pressant appel, les exhortant à se réfugier immédiatement près de Christ, dont les bras pleins d'amour sont étendus pour recevoir tous ceux qui dans ce jour de grâce cherchent le salut. Le fait qu'en Christ seul se trouve le moyen d'échapper au jugement qui vient, remplissait l'âme du prédicateur, et, par la grâce de Dieu, la vérité atteignit quelques-uns de ses auditeurs.

Onze d'entre les enfants, garçons et filles, quelques-uns blancs, d'autres de couleur, vinrent vers M. A. après qu'il eut fini de parler, et lui dirent qu'ils désiraient se ranger du côté du Seigneur. C'était un spectacle touchant de voir le sérieux de ces chers enfants. Leur ami et les moniteurs aussi qui, depuis longtemps, attendaient du Seigneur quelque réelle bénédiction dans leurs divers groupes, étaient remplis de joie de voir ce signe de l'œuvre de Dieu parmi eux.

Le prédicateur, ni les enfants, non plus que les grandes personnes qui écoutèrent ce jour-là l'évangile, ne se doutaient guère de ce qui allait arriver. Ils pensaient peu que les paroles pressantes qu'elles entendaient, étaient pour plusieurs le dernier avertissement, le dernier appel au salut, la dernière supplication à profiter de la miséricorde.

Minuit vint, et sans que rien l'eût fait présager, une trombe d'eau creva dans la montagne près de la ville. Des masses énormes d'eaux se précipitèrent en diverses directions, balayant tout sur leur pas-

sage. Des maisons solidement assises, aussi bien que des cabanes fragiles, furent emportées comme un liège par le courant irrésistible, et quelques-unes entraînées sur un espace de plusieurs kilomètres jusqu'à la mer. Les habitants dormaient pour la plupart tranquillement, et ne se réveillèrent que pour périr.

Le matin se leva sur une scène de désolation. Les survivants pleuraient leurs amis et leurs parents engloutis et livrés à la mort en un instant. Deux cent cinquante personnes périrent et, parmi elles, plusieurs de ceux qui le jour précédent avaient entendu le prédicateur.

Des onze enfants qui étaient venus auprès de lui, exprimant leur désir de se ranger du côté du Seigneur, pas un ne fut laissé, tous furent emportés.

Cher jeune lecteur, arrête-toi un moment et demande-toi : « L'Esprit de Dieu n'a-t-il pas déjà souvent lutté avec moi ? Ai-je répondu à ses appels pressants ! »

Ce monde et chaque âme non sauvée sont sous le jugement. La longue patience de Dieu va prendre fin, et quel terrible sort attend pour l'éternité ceux qui auront résisté à l'Esprit de Dieu et méprisé ses avertissements.

Bientôt se fera entendre le dernier appel. La dernière prédication de l'évangile viendra frapper les oreilles, Jésus aura été présenté aux âmes pour la dernière fois. On s'en ira, on dira peut-être : quel excellent discours, combien c'était sérieux et touchant ! On aura peut-être reçu quelque impression, mais, cher jeune ami, rappelle-toi que les impressions ne sont rien, et que pour échapper à ce jour de jugement qui vient, il faut que tu te sois rangé, comme un pécheur perdu, du côté de Christ pour être abrité par son sang.

Entretiens sur le Lévitique

(Suite des chapitres XVIII-XXII.)

L'AMOUR DU PROCHAIN

SOPHIE. — Chère maman, ce que tu m'as dit l'autre jour m'a beaucoup intéressée, et je suis sûre que dans ces chapitres dont tu m'as parlé plusieurs fois, il y a encore bien des choses à me dire.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. La parole de Dieu est une mine inépuisable où nous trouvons toujours de nouveaux trésors. Le Psalmiste dit : « J'ai vu un bout dans toutes les choses les plus parfaites, mais ton commandement est d'une très grande étendue. » (Psaume CXIX, 96.) Ce dont nous avons parlé la dernière fois se rapportait à l'honneur dû à Dieu ; aujourd'hui je te dirai quelques-uns des préceptes que Dieu donnait aux Israélites touchant leurs rapports les uns avec les autres.

SOPHIE. — J'en serai bien aise, chère maman.

LA MÈRE. — L'une des premières choses que l'Éternel dit aux enfants d'Israël, c'est que les enfants honorent leurs parents : « Vous craindrez chacun sa mère et son père, » leur dit-il. (Chapitre XIX, 3.) Ce précepte est souvent rappelé dans la parole de Dieu, aussi bien dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien. (Éphésiens VI, 1-3 ; Colossiens III, 20.) Mais ici, il y a une petite chose, que j'aimerais que tu remarques et qui se trouve dans l'ordre des mots. La vois-tu ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Autre part il y a : « Honore ton père et ta mère » (Exode XX, 12), ici c'est : « Vous craindrez chacun sa mère et son

père. » La mère vient la première, n'est-ce pas cela ?

LA MÈRE. — Oui, et ce n'est pas sans raison que nous le trouvons une fois dans la parole de Dieu. Les enfants agissent quelquefois comme s'ils étaient tenus à moins d'obéissance et de respect envers leur mère qu'envers leur père. Ce passage, comme aussi plusieurs autres, nous montre bien clairement qu'il n'en est pas ainsi aux yeux de Dieu. Le sage roi Salomon écrivait : « Mon fils, écoute l'instruction de ton père, et n'abandonne point l'enseignement de la mère » (Proverbes I, 8 ; VI, 20) ; et encore : « Écoute ton père, comme étant celui qui l'a engendré, et ne méprise point la mère quand elle sera devenue vieille. » (XXIII, 22.) Les menaces que l'Écriture prononce sont aussi bien contre les enfants qui méprisent leur mère que contre ceux qui ne respectent pas leur père. (Proverbes XXX, 17 ; XX, 20.) Le roi Salomon assis sur le trône de sa gloire, nous donne un bien bel exemple de l'honneur qu'il rendait à sa mère.

SOPHIE. — Veux-tu me le dire, maman ?

LA MÈRE. — La mère de Salomon, qui se nommait Bath-Sébah, vint vers son fils pour lui demander quelque chose, « et le roi se leva pour aller au-devant de Bath-Sébah, et se prosterna devant elle ; puis il s'assit sur son trône, et fit mettre un siège pour sa mère, et elle s'assit à la main droite du roi. » (1 Rois II, 19.) C'était la place d'honneur. Mais il y en a un « plus grand que Salomon, » qui montre aussi aux enfants ce qu'ils doivent à leurs parents. Le connais-tu, Sophie ?

SOPHIE. — Oh oui, maman ; c'est Jésus. Il retourna avec ses parents à Nazareth et il leur était soumis. (Luc II, 51.)

LA MÈRE. — Oui ; mais n'y a-t-il pas une autre occasion où Lui, le Seigneur de gloire, montre sa

tendre sollicitude pour sa mère devenue plus âgée ?

SOPHIE. — Je ne me la rappelle pas, maman.

LA MÈRE. — Ce n'est pas quand il était, comme Salomon, sur le trône de sa gloire, mais lorsque, couronné d'épines, les mains et les pieds percés, sur la croix, seul trône que l'homme méchant lui eût donné sur la terre, il vit sa mère qui, le cœur transpercé comme d'une épée, se tenait près de la croix. (Luc II, 35 ; Jean XIX, 25-27.) Jean, le disciple qu'il aimait, était aussi là, et le Seigneur dit à Marie, sa mère : « Femme, voilà ton fils » et à Jean : « Voilà ta mère, » et dès cette heure-là, Jean la prit chez lui. Le Seigneur Jésus, sur la croix, honorait sa mère, prenait soin d'elle, et montrait pour elle sa tendre affection en la confiant au disciple qu'il aimait. Ainsi depuis son enfance jusqu'à sa mort, ce précieux Sauveur est pour nous en toutes choses un modèle parfait. (Lisez 1^{re} Timothée V, 4, 8, 16.)

SOPHIE. — Oh oui, maman, je te remercie de me l'avoir montré.

LA MÈRE. — Une autre chose que nous trouvons dans ces chapitres, c'est que Dieu pense aux pauvres et aux étrangers (chapitre XIX, 9, 10 ; 33, 34), et il voulait que son peuple prit aussi soin d'eux. Quand le riche avait devant lui une belle moisson ou une abondante vendange, il ne devait pas, comme un avare, en ramasser jusqu'au dernier épi ou la dernière grappe, mais en laisser pour les pauvres qui n'avaient point de champs et de vignes et pour les étrangers qui n'avaient point de possessions dans le pays.

SOPHIE. — Cela me rappelle la belle histoire de Ruth, maman. Elle était pauvre et étrangère, et le riche Booz fut bien bon pour elle. Il ordonna à ses ouvriers de ne point la tourmenter et de lui laisser même comme par mégarde quelques poignées d'épis.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et pour nous aussi le Seigneur Jésus dit qu'il y aura toujours des pauvres auxquels nous pourrions faire du bien. (Marc XIV, 7.) Nous ne pouvons pas tous faire beaucoup pour eux, mais l'apôtre Paul écrit en parlant de ceux qui donnaient pour les pauvres : « Si la promptitude à donner existe, elle est agréable selon ce qu'on a, non selon ce qu'on n'a pas, » et le Seigneur Jésus dit qu'il tiendra compte même d'un verre d'eau froide donné à l'un de ses disciples. (2 Corinthiens VIII, 12 ; Matthieu X, 42.) Une petite fille comme toi ne peut-elle pas aussi aider les pauvres ?

SOPHIE. — Je le pense, maman, et je le désire. J'ai lu dans les Actes qu'une femme nommée Dorcas faisait des robes pour les pauvres veuves, ne pourrais-tu pas me donner aussi quelque chose à coudre ou à tricoter pour les enfants de nos pauvres voisins ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Et je suis sûre que si toi et ton frère vous y pensez, vous trouverez bien des petits services à rendre aux pauvres et des sous à épargner pour leur avoir des choses nécessaires. C'est vous qui glanerez ainsi pour eux. Dieu pense aussi aux pauvres ouvriers qui gagnent péniblement leur vie. Que cela est doux pour eux s'ils y réfléchissent ! Et il recommande à ceux qui les emploient de ne pas leur faire attendre le salaire de leur journée, mais de le leur payer immédiatement. (Chapitre XIX, 13.)

SOPHIE. — Je vois, chère maman, que Dieu, dans sa bonté, n'oublie personne.

LA MÈRE. — Nous, nous avons des cœurs oublieux et naturellement égoïstes, mais Dieu, en effet, pense à tous, et les enfants de Dieu sont appelés à être ses imitateurs. (Éphésiens V, 1.) Dieu voit aussi les infirmes, ces pauvres sourds qui ne peuvent entendre, ces malheureux aveugles qui ne jouissent point

de la lumière. (Chapitre XIX, 14.) Il recommande de ne pas être impatients envers les premiers et à ne pas leur dire des injures qu'ils ne pourraient entendre, mais que Dieu entendrait. Et quant aux aveugles, ils ne voient pas ce qui est sur leur chemin. Quelle cruauté ce serait de mettre devant eux ce qui pourrait les faire tomber et se blesser !

SOPHIE. — Mais, maman, qui voudrait être assez méchant pour faire cela.

LA MÈRE. -- Le cœur naturel de l'homme, ma chère Sophie, est capable de toutes les méchancetés. Dieu le connaît comme rusé et désespérément malin par dessus toutes choses. (Jérémie XVII, 9.) Ne voit-on pas souvent des enfants se moquer impitoyablement d'un de leurs camarades, d'une de leurs compagnes, qui a quelque défaut, ou quelque infirmité, ou poursuivre un pauvre idiot de leurs cruelles plaisanteries ?

SOPHIE. — C'est vrai, maman.

LA MÈRE. — Nous voyons dans la parole de Dieu, un exemple de cette dépravation du cœur chez les enfants. Ceux de la ville de Béthel couraient en troupe après le prophète Élisée et se moquaient de lui parce qu'il était chauve.

SOPHIE. — Oui, maman ; et Dieu les punit d'une manière terrible ; deux ourses les déchirèrent.

LA MÈRE. — Élisée était peut-être âgé, et Dieu avait aussi pensé à ceux auxquels il avait donné une longue vie sur la terre et qui avaient fait longtemps l'expérience de sa bonté : « Lève-toi devant les cheveux blancs, » dit-il, « et honore la personne du vieillard. » (Chap. XIX, 32.) Combien les enfants et les jeunes gens de nos jours ont besoin de se souvenir de cette exhortation ! (Lisez 1 Timothée, V, 1.) Enfin l'Éternel recommandait aux enfants d'Israël d'être justes les uns envers les autres, de ne pas

chercher à tromper, de ne point se venger et de ne pas colporter du mal contre les autres. (Vers. 15-18, 35, 36.) Penses-tu que cela ne nous regarde pas aussi ?

SOPHIE. — Certainement, chère maman.

LA MÈRE. — Nous lisons en effet dans les exhortations que les apôtres font dans leurs épîtres : « Ne mentez point l'un à l'autre ; » « rendez à tous ce qui leur est dû ; » « ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés ; » « quant à l'honneur, étant les premiers à le rendre aux autres ; » « soyez pleins d'affection les uns pour les autres ; » voilà ce que l'apôtre Paul dit aux chers enfants de Dieu. (Colossiens III, 9 ; Romains XIII, 7 ; XII, 19, 10.) Et sais-tu en quoi il résume tout ?

SOPHIE. — Non, maman ; voudrais-tu me le dire ?

LA MÈRE. — Par une parole que nous trouvons dans le même chapitre du Lévitique. (Vers. 18.) « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » « L'amour, » ajoute Paul, « ne fait point de mal au prochain. » (Romains XIII, 9, 10.) N'est-ce pas bien vrai ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Bien loin de faire du mal à quelqu'un que l'on aime, on voudrait lui faire tout le bien possible. Mais, maman, on n'aime pas tout le monde.

LA MÈRE. — La parole de Dieu ne fait pas d'exception, ma chère Sophie.

SOPHIE. — Eh bien, maman, je pense que c'est extrêmement difficile.

LA MÈRE. — Dis plutôt impossible, mon enfant ; impossible au cœur naturel qui est plein d'égoïsme, c'est-à-dire qui s'aime avant tout lui-même, qui pense d'abord à lui, et qui ne recherche que ce qui lui plaît. Comprends-tu ce que veut dire aimer quelqu'un comme soi-même ?

SOPHIE. — Je pense que c'est ne pas lui faire du mal, parce que nous n'aimerions pas qu'on nous en

fit, et lui faire tout le bien que nous voudrions qui nous fût fait.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'est cela, mais plus encore. C'est nous affliger de tout ce qui l'attriste, nous réjouir de tout ce qui le rend heureux, comme si c'était nous. Est-ce là ce que fait le cœur naturel ? On est souvent tout à fait indifférent aux douleurs des autres, s'il n'arrive même pire. Est-il rare d'entendre un enfant dire quand un autre s'est fait mal ou est puni : « C'est bien fait ? » Et quant au bien, au lieu d'être content quand un autre reçoit un cadeau ou jouit d'un plaisir, n'en est-on pas souvent envieux ?

SOPHIE. — Ah maman, c'est bien vrai ; je ne l'ai que trop souvent éprouvé.

LA MÈRE. — Aimer son prochain comme soi-même, c'est s'oublier soi-même pour lui, le mettre avant soi, chercher d'abord son bien.

SOPHIE. — Mais, maman, qui a jamais aimé ainsi ?

LA MÈRE. — Un seul, Sophie ; c'est Jésus. Il nous a vus dans notre ruine, notre misère et notre impuissance, et il est descendu du ciel, s'étant fait pauvre pour nous enrichir. Il a souffert de nos langueurs et s'est chargé de nos douleurs. Il a pleuré avec ceux qui pleuraient, il a eu compassion de tous ceux qui souffraient. Et pour nous sauver, il a donné sa vie. Ainsi il s'est oublié lui-même pour nous. S'étant fait notre prochain en devenant un homme, ç'a été pour nous aimer et se mettre à notre place afin de nous donner la sienne. C'est ce que nous lisons dans la parabole du bon Samaritain. (Luc X, 37.)

SOPHIE. — Je me la rappelle, maman ; et Jésus dit au docteur : « Va, et toi fais de même. » Mais comment pouvons-nous aimer ainsi ?

LA MÈRE. — Mon enfant, quand par grâce nous avons cru en Christ et que nous sommes sauvés, la vie de Christ est devenue notre vie, et elle se montre

de la même manière. C'est pourquoi le Seigneur disait aux siens : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi, vous vous aimiez l'un l'autre. » (Jean XIII, 34 ; XV, 9-13) ; et l'apôtre Jean écrivait aux chrétiens : « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères. » (1 Jean III, 16.) Voilà pourquoi aussi Paul pouvait dire en parlant de l'Église, qui est comme un corps dont les chrétiens sont les membres : « Si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui. » (1 Corinthiens XII, 26.) Mais, mon enfant, il n'y a de vrai amour que celui qui est produit par la vie de Christ.

Lettre d'un ami aux enfants d'une école du dimanche

J'assistais récemment à une réunion des enfants d'une école du dimanche. On leur lut une lettre que leur adressait un jeune ami chrétien qui longtemps s'était occupé d'eux, et qui habite en ce moment une ville lointaine ; et cette lettre me parut si bien vous convenir à tous, mes jeunes lecteurs, que j'ai demandé la permission de vous la communiquer aussi. La voici :

S.... le 21 décembre 1881.

Bien chers amis,

Je me rappelle comme toutes vos petites figures

étaient réjouies, lorsque le dernier dimanche de l'année passée, on vous invita après l'école à venir le mercredi suivant, à 5 heures du soir, rue de Bourg, 26, où l'on vous avait préparé une petite fête.

Tout heureux, vous avez quitté la salle en vous promettant bien de ne pas manquer au rendez-vous.

Y en a-t-il parmi vous qui ont pensé : Je crois que c'est un tour qu'on veut nous jouer ; on nous a invités, et quand nous irons, nous trouverons la porte fermée et nous serons obligés de nous en retourner chacun chez soi ; je ne veux pas même me donner la peine d'y aller ?

Qu'aurait dit Henri Blanc, si un autre petit garçon lui avait parlé de la sorte ? Il aurait certainement répondu : « Je suis sûr que ce qu'on nous a dit est vrai, et je veux y aller. »

Et vous avez tous pensé ainsi, puisque vous étiez tous présents. Peut-être en est-il de même cette année. Comme je ne suis pas au milieu de vous cette fois, je penserai à vous, demandant au Seigneur qu'il vous bénisse, qu'il ouvre vos cœurs et vous amène à sa précieuse connaissance.

Je voudrais, mes amis, vous faire de sa part une invitation :

Il vous a préparé un souper où vous aurez (si vous acceptez son invitation) une joie et un bonheur qui ne cesseront jamais. Dieu lui-même vous y convie : « **VENEZ,** » dit-il, « *car déjà tout est prêt* » (Luc XIV, 17), et : « Que celui qui a soif, vienne. » (Apocalypse XXII, 17.) Le lieu du festin, c'est le ciel ; c'est dans la présence de Dieu et de Jésus.

Voulez-vous prendre part à ce festin ?

Les hommes disent : « Ce sont des contes. » Mais que dit le Seigneur Jésus lui-même ? « S'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. » (Jean XIV, 2.) Qui voulez-vous

croire ? le Seigneur Jésus ou Satan, qui met la méfiance dans le cœur de l'homme ?

De là dépend votre salut.

Le Seigneur invite tous les hommes ; mais combien ils sont nombreux ceux qui trouvent des excuses pour ne pas venir ! Que leur arrivera-t-il à ceux-là ? « Aucun de ces hommes ne goûtera de mon souper, » dit le Seigneur. (Luc XIV, 24.)

Vous n'avez pas cherché d'excuses, n'est-ce pas, pour vous dispenser de venir à cette petite fête que vos amis vous ont donnée et qui est de courte durée ? Qu'est-elle en comparaison du festin que le Seigneur vous offre ? Ce n'est pas digne d'être comparé, n'est-il pas vrai ? Combien donc sont insensés ceux qui préfèrent l'enfer, d'éternelles souffrances, au bonheur offert par le Seigneur.

On vous a dit de venir à 5 heures du soir, et vous vous êtes arrangés à venir à temps, n'est-ce pas ? Pour le souper auquel le Seigneur vous invite, il y a aussi une heure fixée ; la connaissez-vous ?..... C'est MAINTENANT, car tout est déjà préparé, et le Seigneur va venir et prendre avec Lui tous ceux qui auront écouté son appel et accepté son invitation.

Pourquoi hésiteriez-vous ? Quelle excuse avez-vous à donner, quand ce bon Sauveur vous offre le bonheur, un bonheur parfait et qui durera à toujours ? Oh oui, allez avec confiance dans les bras du Sauveur qui ne désire qu'une chose : vous rendre heureux à jamais.

Mais rappelez-vous que la porte va se fermer ; aussi acceptez l'offre qui vous est faite, avant qu'il soit trop tard.

Adieu, mes chers petits amis ; peut-être ne nous reverrons-nous pas sur cette terre, mais j'espère que tous vous accepterez l'invitation du Seigneur,

et qu'alors nous serons tous dans le ciel, jouissant d'une félicité et d'une joie que rien ne troublera.

« Au revoir » donc,

Votre ami affectionné

A. J.

L'homme juste trahi, renié et condamné injustement

Vous vous rappelez, mes enfants, combien le Seigneur Jésus souffrit durant sa vie jusqu'au moment où il était dans le jardin de Gethsémané. Comme il revenait vers ses disciples après avoir prié pour la troisième fois son Père que la coupe passât loin de Lui, voilà que tout d'un coup, au milieu de la nuit, on entend un grand bruit, on voit briller des lumières, et le paisible jardin est envahi par une grande foule de soldats et de gens portant des épées, des bâtons et des flambeaux. Qui cherchaient-ils ainsi ? Était-ce un brigand ou un voleur ? Non ; c'était Jésus qui n'avait jamais fait aucun mal, qui était doux et humble de cœur.

Un homme les conduisait et leur avait dit : « Celui à qui je donnerai un baiser, c'est Jésus ; saisissez-le ! » Et il s'approcha de Jésus et lui donna un baiser en lui disant : « Maître, maître, je te salue. »

Qui était ce méchant homme ? Était-ce un de ses ennemis ? Hélas non, mes enfants, c'était Judas, un de ses douze apôtres qu'il avait choisi, qui avait mangé avec Lui, qui l'avait suivi partout et avait vu sa vie toute sainte et pleine d'amour. Et maintenant

il l'avait vendu pour trente pièces d'argent, et il le trahissait par un baiser ! Quelle douleur pour le cœur de Jésus ! Quelle méchanceté dans le cœur de Judas ! Ah ! disons-nous bien ceci : c'est le mauvais cœur que moi j'ai aussi.

Mais, direz-vous, pourquoi Jésus ne chasse-t-il pas ces méchants ? Lui qui fit tant de miracles, n'était-il pas assez puissant ? Oh ! oui, sans doute. En voici la preuve : il s'avança vers cette troupe et il leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » « C'est moi, » dit Jésus ; et frappés de stupeur, ils tombèrent par terre. Mais ensuite il se laissa volontairement saisir par eux.

Et ses disciples, ne firent-ils rien pour défendre leur cher Maître ? Oui, l'un d'eux, Simon Pierre, avait une épée dont il frappa un des hommes qui venaient prendre Jésus et il lui emporta une oreille. Mais Jésus ne venait pas tuer les hommes ; il venait les sauver. Il arrêta aussitôt Pierre et lui dit : « Remets ton épée dans le fourreau. Si je priais mon Père, ne me donnerait-il pas une armée d'anges ? Mais il faut que les Écritures s'accomplissent. » Et il guérit l'homme blessé. Vous voyez, mes enfants, comment Jésus montra jusqu'au bout son obéissance envers Dieu et son amour pour les hommes, même pour ses ennemis.

Ni Judas, ni ces méchants ne se laissèrent arrêter par la douceur et l'amour de Jésus. Ils le saisirent brutalement et l'emmenèrent. Et ses disciples qu'il aimait tant, l'accompagnèrent-ils du moins pour le consoler et l'encourager ? Non, ils eurent peur et s'enfuirent, le laissant seul. Oh ! que le pauvre cœur de l'homme est lâche ! Un seul, Pierre, le suivit de loin, comme ayant honte de Lui. Tout cela n'est-il pas bien triste ? Aimeriez-vous, si vous aviez de la peine, être abandonné de vos amis ? Jésus l'a été.

Où le conduisit cette bande armée ? Ce fut chez ses plus cruels ennemis, chez les principaux sacrificateurs, les anciens et les scribes, qui l'avaient haï dès le commencement et qui depuis longtemps cherchaient à le faire mourir. Pourquoi ; Leur avait-il fait quelque mal ? Pas du tout, il voulait les sauver. Mais ils étaient orgueilleux et avarés ; ils auraient voulu un roi guerrier, qui les délivrât non du péché et de Satan, mais des Romains, et qui les comblât de richesses et de gloire. Jésus, au contraire, était venu pour détruire les œuvres du diable. Il les reprenait à cause de leurs mauvaises pensées et de leur hypocrisie, il était comme une lumière brillante qui découvrait tout ce qui était dans leur cœur, et au lieu de s'humilier et de se repentir, ils haïssaient Jésus et n'avaient qu'une pensée : celle de le faire mourir. Cela a toujours été ainsi. Vous rappelez-vous le premier homme qui fut tué ? C'est Abel, n'est-ce pas ? Et pourquoi Caïn le tua-t-il ? Parce que les œuvres d'Abel étaient justes et que les siennes étaient mauvaises. Et vous-mêmes, chers enfants, n'avez-vous pas souvent été fâchés quand on vous reprenait de quelque chose de mal ? Peut-être même en voyant un autre enfant se bien conduire et désirer servir le Seigneur, avez-vous eu un sentiment de mauvais vouloir à son égard.

Jésus fut donc amené devant ses ennemis qui ne désiraient que sa mort. Il était là tout seul devant eux, sans un ami pour le défendre. De faux témoins se mirent à l'accuser de toutes sortes de choses qui n'étaient pas vraies et que l'on ne pouvait pas prouver, mais Lui, doux comme un agneau, ne répondait rien. Alors le souverain sacrificateur lui demanda : « Es-tu le Christ, le Fils de Dieu ? » Jésus savait bien que, s'il disait oui, il serait condamné aussitôt, mais pouvait-il ne pas dire la vérité ? Non, il était le fidèle

témoin de la vérité de Dieu sur la terre, et il répondit : « Je le suis, et désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu, et il viendra sur les nuées du ciel. » C'était comme s'il leur avait dit : Vous pouvez me faire mourir, mais après ma mort, je serai dans la gloire de Dieu, revêtu de sa puissance, et de là je viendrai pour le jugement. C'était pour réveiller leur conscience que Jésus disait cela, mais au contraire leur cœur s'endurcit, leur colère ne put plus se contenir, et ils s'écrièrent : « Il a blasphémé, il mérite la mort, » et aussitôt ils se mirent à lui donner des soufflets et à lui cracher au visage. D'autres se moquaient de Lui, lui couvrant la figure et le frappant, en disant d'une manière dérisoire : « Prophétise, Christ, qui t'a frappé. »

Représentez-vous une pareille scène, mes enfants. Ces hommes graves, sérieux, religieux, les chefs du peuple, les docteurs, les sacrificateurs, tous s'unissent pour accabler de leurs injures et de leurs coups, un homme, seul, abandonné, qui n'avait fait aucun mal, qui n'avait fait que du bien, qui avait montré dans toute sa vie, la bonté, la vérité, la sainteté, la puissance de Dieu même. Si vous alliez dans une cour de justice, vous verriez que jamais on ne dit un mot même contre le plus grand des criminels. On examine tranquillement ce qu'il a fait ; on le condamne quand les preuves de son crime sont évidentes, mais sans une injure ni un coup. Et le Fils de Dieu est condamné, frappé, injurié, par des hommes ses créatures ! Voilà où Satan a conduit le cœur de l'homme ! Chers enfants, on a peine à croire à une telle méchanceté. Mais souvenez-vous qu'au fond, aucun de nous ne vaut mieux que ces Juifs.

« Le connais-tu ? »

Enfant, le connais-tu, ce bien-aimé du Père,
Venu dans ces bas lieux faire sa volonté ?
Qui laissa son séjour de gloire et de lumière,
Et s'abaissa vers nous dans sa tendre bonté ?

Enfant, le connais-tu, Celui qui dans sa vie
Manifesta de Dieu toute la sainteté ?
Qui marcha juste et pur au milieu de l'envie
Et de l'inimitié d'un monde révolté ?

Enfant, le connais-tu, Celui qui plein de grâce
Parcourut son sentier essuyant tous les pleurs ;
Accueillant les petits, laissant partout la trace
D'un amour qui sauvait les plus vils des pécheurs ?

Enfant, le connais-tu, Celui dont la couronne
Fut d'épines ceignant son divin front meurtri ;
A qui le monde impie a donné pour seul trône
La croix où s'exhala vers Dieu son dernier cri ?

Ah ! connais-tu Jésus, et sa grâce suprême ?
C'est pour toi qu'il vécut ici-bas en souffrant,
C'est pour toi qu'il est mort ce Fils de Dieu qui l'aime,
C'est pour te rendre heureux, le sais-tu, mon enfant ?



Prendre sa vraie place pour être sauvé

Un Arabe s'était aventuré dans un canot trop près des rapides dangereux d'un fleuve. Le courant l'entraînait et il était tout à fait impuissant pour résister à la force qui emportait sa barque fragile. Un de ses amis qui était sur la rive, vit le danger qu'il courait, s'élança dans les eaux et nagea vers lui. « Jette-toi dans l'eau, » lui cria-t-il, « et je te sauverai. » C'était sa seule chance de salut. Il lui fallait quitter son

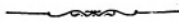
canot qui ne pouvait lui être d'aucun secours, et, comme un homme qui se noie, s'abandonner aux bras vigoureux prêts à le recevoir.

Le fit-il ? Hélas ! il répondit : « Ah ! frère, je ne sais pas nager, » et préféra s'attacher avec plus de force à la frêle barque qui ne pouvait le sauver, plutôt que de se confier à l'amour et à la force d'un autre.

« Saute à l'eau, frère, hâte-toi ! » s'écria encore son ami, « tu vas périr. » C'était le dernier appel, la dernière offre de délivrance. En profita-t-il ? Non ; il répondit à l'homme qui exposait sa vie pour le sauver : « J'ai peur. » Peur de quoi ? De s'avouer à lui-même qu'il était perdu, peur de s'abandonner, puisqu'il périssait, à la force et à l'habileté d'un autre. C'était trop tard. « Eh bien, adieu ! » cria le vigoureux nageur, en retournant avec effort vers le rivage, « rien ne peut le sauver. »

Il disait vrai. En peu d'instants, le canot entraîné par un tourbillon furieux, plongea dans les ondes ; trois fois, comme dans une lutte terrible, il reparut au milieu des eaux bouillonnantes. Deux fois on vit le pauvre Arabe se cramponnant avec désespoir à ses flancs fragiles ; la dernière fois il n'y était plus.

Chers jeunes amis, une simple profession religieuse est comme ce canot qui périt avec son possesseur. Il n'y a qu'un seul moyen de salut : c'est comme un pauvre pécheur perdu, sans espoir, entraîné irrésistiblement dans le gouffre de la perdition, de vous jeter dans les bras d'un Sauveur puissant, de Celui qui pour vous est descendu dans la mort, mais qui vit maintenant aux siècles des siècles, et qui tient les clefs de la mort et du hadès. Refuseriez-vous cet appel qui vous est encore cette fois adressé de sa part ?



Réponses aux questions du mois de janvier

1. Matthieu seul parle de l'Église. (XVI, 18 et XVIII, 17.)

2. La vérité que le Père avait révélée à Pierre, savoir, que Jésus était « le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Matthieu XVI, 16, 17.) Paul dit : « Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus-Christ. » (1 Corinthiens III, 11.)

3. « Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante. » (1 Pierre II, 3-5.)

4. C'est Christ qui bâtit l'Église. Il dit : « Je bâtirai mon Église. »

5. Avec « les pierres vivantes, » c'est-à-dire ceux qui sont venus à Christ et ont reçu de Lui la vie.

6. Non, car il dit : « Je bâtirai, » c'était une chose à venir. Il a commencé à la bâtir le jour de la Pentecôte quand le Saint-Esprit descendit sur les apôtres et qu'après leur prédication, des âmes furent ajoutées à l'Église. (Actes II.)

Questions pour le mois de février

7. Où Christ dit-il à Pierre qu'il lui donnerait les clefs du royaume des cieux ?

8. Quand cette promesse fut-elle accomplie : 1^o relativement aux Juifs ; 2^o relativement aux gentils ?

9. Dans quelle occasion le Seigneur parle-t-il à Pierre de la mort dont cet apôtre devait le glorifier, et dans quel passage de l'une de ses épîtres Pierre y fait-il allusion ?

« Le Seigneur m'a suivi. »

Henri était le fils de parents chrétiens, qui lui avaient souvent parlé avec sollicitude de Christ et de la nécessité de venir à Lui pour le salut de son âme. Mais semblable à beaucoup de jeunes gens, le désir de Henri était de connaître le monde ; c'est ce qui lui faisait repousser la vérité.

Il alla plus loin : un jour, sans dire un mot à ceux qui avaient pour lui une si vive tendresse, il quitta la demeure paternelle, « pour se lancer un peu seul dans le monde, » comme il disait. Quand l'heure du diner arriva, la place de Henri resta vide.

Un voisin apprit aux pauvres parents le dessein de leur fils, sans pouvoir leur faire connaître où il était allé, et vous pouvez vous imaginer quelle fût la douleur et la crainte qui remplirent leur cœur. Ils n'avaient qu'une ressource, mais une ressource qui ne fait jamais défaut à ceux qui y ont recours. C'était d'exposer à Dieu leur peine, et de placer sur Lui leur fardeau. Ce tendre Père entendit leur requête, et son cœur ne fut pas lent à leur répondre.

Un dimanche soir, Henri se promenait dans les rues de la ville où il s'était rendu, lorsque le chant d'une hymne qui lui était familière vint frapper ses oreilles. Il entra dans la salle d'où partaient les sons et se mêla parmi les auditeurs.

Dans le cours de la prédication, l'évangéliste étendit sa main vers l'endroit où Henri s'était assis et dit : « Il y a ici ce soir un homme qui s'éloigne volontairement de la vérité. Oh ! pensez combien ce

sera terrible de rencontrer un Dieu qui, par amour pour vous, a donné son Fils bien-aimé, afin de vous sauver de la colère à venir, si vous fermez votre cœur à cet amour, et si, les yeux grands ouverts, et connaissant la vérité, vous prenez parti avec les ennemis de Dieu ! »

Fût-ce accidentellement que le prédicateur, qui ne connaissait nullement Henri, se tourna ainsi vers lui ? Non ; c'était une parole et une action dirigées par l'Esprit, pour atteindre comme une flèche le cœur de ce pauvre fils perdu. Elle alla droit à la conscience du jeune homme et, quand la réunion fut terminée, il s'approcha du prédicateur.

— Connaissez-vous le Seigneur Jésus comme votre Sauveur ? lui demanda celui-ci.

— Oui, monsieur, répliqua Henri ; je viens de le trouver ici ce soir. Je suis celui vers lequel se dirigeait votre main. Je m'éloignais volontairement de la vérité, et je me suis enfui loin de la maison paternelle pour ne pas l'entendre ; mais le Seigneur m'a suivi.

Le serviteur de Dieu et le jeune croyant se réjouirent et bénirent Dieu ensemble, et le jour suivant le cœur des parents fut rempli de bonheur, en apprenant que Dieu avait exaucé leur prière. Leur fils qui était mort était revenu à la vie ; il avait été perdu, mais il était retrouvé.

Cher jeune ami qui lis ces lignes, tu n'es pas ignorant de la vérité. Elle t'a été souvent présentée. Lui aurais-tu jusqu'à présent fermé volontairement ton cœur ? Relis les paroles du prédicateur, et puissent-elles être aussi la flèche qui t'atteigne, pour que tu puisses dire avec Henri qu'*aujourd'hui* tu viens de trouver le Seigneur.

Entretiens sur le Lévitique

(Chap. XXI-XXII.)

CE QUE DIEU DEMANDAIT DES SACRIFICATEURS.

LA MÈRE. — Nous nous sommes entretenus plusieurs fois de ce que renferment ces chapitres du Lévitique, et cependant, Sophie, j'ai encore quelque chose à t'en dire.

SOPHIE. — Je suis bien contente, maman, d'apprendre le plus possible des choses que Dieu nous dit dans sa Parole. Mais de quoi veux-tu me parler ?

LA MÈRE. — De ce qui concerne les sacrificateurs.

SOPHIE. — Dieu leur demandait-il donc quelque chose de plus qu'aux autres ?

LA MÈRE. — Oui, et cela venait de leur position toute particulière. Le peuple d'Israël était mis à part des autres peuples (chap. XX, 26), mais au milieu des Israélites, les lévites d'abord, et ensuite et surtout les sacrificateurs, étaient mis à part. Nous le voyons par ces paroles : « Ils seront saints à leur Dieu, car ils offrent les sacrifices de l'Éternel faits par feu, qui sont la viande de leur Dieu : c'est pourquoi ils seront *très saints*. » (Chap. XXI, 6.) Et quant au souverain sacrificateur, l'Éternel avait dit : « Il ne sortira point du sanctuaire et ne souillera point le sanctuaire de son Dieu, parce que la couronne, l'huile de l'onction de son Dieu est sur lui. Je suis l'Éternel. » (Vers. 12.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Les sacrificateurs s'approchaient de Dieu pour offrir les sa-

crifices, et le souverain sacrificateur entrait même dans le lieu très saint, en la présence de Dieu ; c'est pourquoi ils devaient être tout à fait à part et saints.

LA MÈRE. — Tu as bien compris.

SOPHIE. — Mais qu'avaient-ils à faire pour cela de plus que les autres Israélites ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Premièrement, les sacrificateurs ne devaient se souiller pour aucun mort, sauf pour leurs très proches parents, et le souverain sacrificateur pour personne.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire : se souiller pour un mort ?

LA MÈRE. — Si quelqu'un touchait un mort, ou même s'il entrait dans la tente où était une personne morte, il était souillé durant sept jours. Car la mort est un signe du péché. Les marques même du deuil par lesquels on exprimait sa douleur, comme par exemple de déchirer ses vêtements, souillaient aussi. Cela ne convenait point à la sainteté et à la présence de Dieu, devant lequel la mort et la douleur ne peuvent subsister, puisqu'il est le Dieu vivant et bienheureux. Ne te rappelles-tu pas un cas bien frappant où les sacrificateurs durent s'abstenir du deuil ?

SOPHIE. — Oh oui, maman, c'est quand les fils d'Aaron furent consumés pour avoir offert du feu étranger.

LA MÈRE. — C'est cela même. Une seconde chose que Dieu demandait, c'est que dans la famille des sacrificateurs tous fussent saints ; leurs femmes devaient l'être, et si leurs filles commettaient certains péchés, elles devaient être brûlées.

SOPHIE. — Quelle chose terrible, maman !

LA MÈRE. — En effet, mais cela montre la sainteté de Dieu. Tout l'Ancien Testament la fait ressortir, mais il faut nous rappeler que Dieu n'a pas changé. Il est toujours le même, et nous voyons par le Nou-

veau Testament qu'il demande aussi la sainteté chez ses enfants.

SOPHIE. — Tu ne veux pas dire cependant, chère maman, que nous ne devons pas avoir du chagrin quand quelqu'un de ceux que nous aimons vient à mourir.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Mais le chrétien ne s'afflige pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. (1 Thessaloniens IV, 13.) Il sait que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en Lui. Se livrer à une douleur immodérée, comme si tout était fini, serait manquer de confiance en Dieu et de soumission en Lui. On se souillerait ainsi, et l'on ne pourrait se réjouir dans le Seigneur et Lui offrir un sacrifice de louanges, comme nous pouvons toujours le faire. (Philippiens IV, 4 ; Hébreux XIII, 15.)

SOPHIE. — Chère maman, tu m'as dit que tous les chrétiens sont des sacrificateurs ; est-ce que même une enfant, comme moi, peut l'être ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. L'apôtre Pierre dit : « Vous, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ. » (1 Pierre II, 5.) Et à qui dit-il cela ? A ceux qui se sont approchés de Christ comme de la pierre vivante, choisie et précieuse auprès de Dieu ; à ceux qui ont goûté que le Seigneur est bon. Ma chère fille n'est-elle pas venue à Christ et n'a-t-elle pas éprouvé sa puissance pour sauver et bénir ?

SOPHIE. — Oh oui, chère maman ; mais être un sacrificateur, cela est si beau et si grand, que j'ai de la peine à penser que ce soit pour moi.

LA MÈRE. — Est-ce qu'un enfant ne peut pas louer Dieu, le bénir, l'adorer, et lui rendre grâces, à cause du grand amour qu'il a montré en donnant son Fils ?

SOPHIE. — Certainement, maman, et je suis si

heureuse en le faisant et en remerciant aussi Jésus de ce qu'il m'a tant aimée.

LA MÈRE. — Eh bien, mon enfant, c'est là être un sacrificateur. Nete rappelles-tu pas un autre passage, où il est encore parlé de ceux que Jésus a faits un royaume et des sacrificateurs pour son Dieu et Père ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est ce beau passage où il est dit : « A celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. » (Apocalypse, I, 5.)

LA MÈRE. — Eh bien, un enfant qui croit en Jésus, n'est-il pas aimé de Lui et lavé de ses péchés dans son sang ?

SOPHIE. — Oui, maman, je le vois. Que c'est précieux !

LA MÈRE. — En effet, chère Sophie. Un enfant sauvé peut aussi présenter son « corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu. » (Romains XII, 1.) Et comment cela ? Quand, suivant la parole de l'apôtre, « quelque chose » qu'il fasse, « en parole ou en œuvre, » il le fait « au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu, le Père. » (Colossiens III, 17.) Et dans le ciel, les enfants qui auront cru au Seigneur Jésus et qui seront morts jeunes, jetteront aussi leurs couronnes devant le trône de Dieu en l'adorant, et diront les louanges de l'Agneau immolé. (Apocalypse IV, 10, 11 ; V, 8, 9.)

SOPHIE. — Ce sera bien beau, maman, et cela durera toujours ! Quel bonheur !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, ce sont là des choses qui n'étaient point montées au cœur de l'homme. Mais continuons à voir ce que l'Éternel dit au sujet de ceux qui étaient de la famille sacerdotale.

SOPHIE. — Que veux-tu dire, maman, par la famille sacerdotale ?

LA MÈRE. — C'était la famille, les descendants d'Aaron.

SOPHIE. — N'étaient-ils pas tous sacrificateurs ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, et c'est pour cela que je disais la famille sacerdotale. Il y en avait qui, bien que descendants d'Aaron, ne pouvaient pas offrir les sacrifices : c'étaient tous ceux qui avaient quelque défaut corporel. Ainsi un descendant d'Aaron, aveugle ou boiteux, ou bossu ou nain, ne pouvait offrir les sacrifices. « Il pourra bien manger de la viande de son Dieu, des choses saintes et des choses très saintes, » dit l'Éternel, « mais il n'entrera point vers le voile, ni ne s'approchera point de l'autel, parce qu'il y a en lui une défectuosité, de peur de souiller mes sanctuaires. »

SOPHIE. — Mais, maman, ce n'était pas leur faute s'ils avaient quelque défaut.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; aussi cela ne les empêchait pas de manger des viandes consacrées, comme les autres membres de la famille d'Aaron. Leur défaut corporel ne les privait pas de ce privilège. Mais tout défaut provient de l'existence du péché, et par conséquent ne convenait pas à la présence de Dieu.

SOPHIE. — Mais cela n'existe plus maintenant.

LA MÈRE. — Oh non. Le culte des enfants d'Israël consistait en formes et ordonnances, qui étaient des figures de choses spirituelles. Un défaut corporel n'empêche pas de s'approcher de Dieu pour l'adorer en esprit et lui rendre grâces. Mais il y a des défauts spirituels, qui sont des obstacles à ce que l'âme s'approche librement de Dieu.

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup, maman, que tu me dises quels sont ces défauts.

LA MÈRE. — Je te donnerai quelques exemples qui te le montreront. Voici, par exemple, une femme chrétienne qui est obligée de travailler pour vivre. Elle a suffisamment d'occupation, mais elle se sou-

cie de l'avenir, elle se demande : « Aurai-je toujours de l'ouvrage ? que ferais-je si je tombais malade ? » Cette personne peut-elle, comme dit l'apôtre, rendre « toujours grâces pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus Christ ? » (Éphésiens V, 20.)

SOPHIE. — Non, maman, je pense qu'elle devrait avoir confiance en Dieu, qui ne veut pas laisser ses enfants manquer du nécessaire.

LA MÈRE. — Tu as raison. L'apôtre dit : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il prend soin de vous. » (1 Pierre V, 7.) Autre exemple. Il y a telle jeune fille chrétienne qui se préoccupe de ce que ses compagnes penseront d'elle, si elle fait profession d'être au Seigneur. Elle a peur de l'opinion du monde. Peut-elle être heureuse et louer Dieu ?

SOPHIE. — Non, maman ; il ne faut pas avoir honte du Seigneur, Jésus.

LA MÈRE. — Il y a aussi des personnes qui s'occupent toujours de la manière dont les chrétiens se conduisent, et comme elles voient en eux bien des fautes et des faiblesses, elles sont troublées et découragées.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Quelquefois Marie, ma bonne, s'impatiente contre moi, et je me dis : Est-il possible que Marie soit chrétienne ? Mais alors je ne suis pas heureuse. Que faut-il donc faire ?

LA MÈRE. — Regarder au Seigneur Jésus, mon enfant, et s'appuyer uniquement sur Lui. Alors, quand on voit quelqu'un manquer en quelque chose, on prie pour lui (Jacques V, 16), et c'est là ce que le Seigneur Jésus enseigne à ses disciples quand il leur dit : « Moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. » (Jean XIII, 14.) Voilà, mon enfant, quelques exemples de ces défauts spirituels.

Les personnes qui les ont ne doutent pas qu'elles ne soient sauvées, que Christ ne les aime, et ainsi elles mangent, pour ainsi dire, de la viande de leur Dieu, mais comme elles sont préoccupées d'elles-mêmes et de ce qui les entoure, elles ne font pas connaissance plus intime avec Christ, elles ne goûtent pas tout le bonheur qu'il y a à s'approcher bien près de Dieu pour le louer avec un cœur tout à fait libre.

SOPHIE. — Merci, maman ; j'espère avoir bien compris, mais je me demande comment on peut échapper à tous ces défauts, avec un mauvais cœur en nous et Satan et tout ce qui nous entoure.

LA MÈRE. — Chère Sophie, Dieu répond à cette demande. Nous avons un grand souverain sacrificateur sans tache, sans souillure, qui est entré dans le ciel même, où il paraît devant Dieu pour nous. C'est Jésus qui, dans son amour, s'occupe sans cesse de nous pour subvenir à notre faiblesse et nous maintenir près de Dieu. (Hébreux IX, 24 ; VII, 25, 26 ; IV, 14-16.) Si nous arrêtons nos regards sur Lui, si nous nous confions en Lui, et que nos pensées, nourries par la Parole, s'occupent habituellement de Lui, alors nous sommes heureux, et nous pouvons offrir sans cesse à Dieu par Lui un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui bénissent son nom.

SOPHIE. — Oh chère maman, quel bonheur d'avoir quelqu'un qui nous aime comme le fait Jésus !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, nous avons tout en Lui. Pour terminer ce qui concerne les sacrificateurs, l'Éternel dit aussi à Moïse que ceux de la postérité d'Aaron, sacrificateurs ou autres, qui seraient souillés par la lèpre ou quelque autre maladie, ou bien pour avoir touché une chose impure, ne devaient pas même manger des choses saintes jusqu'à ce qu'ils fussent purifiés. Ce n'était pas une défectuosité,

mais une souillure qui séparait tout à fait de Dieu. Sais-tu ce qui souille le chrétien ?

SOPHIE. — C'est le péché, maman. Mais que faut-il faire si j'ai péché. Il m'arrive de dire une méchante parole, de me fâcher, et cela me trouble beaucoup. Je sens que je suis comme séparée de Dieu. Il me faut bien du temps quelquefois pour être de nouveau heureuse. Il faut que j'aie dit à Jésus combien je suis fâchée d'avoir été méchante.

LA MÈRE. — Eh bien, mon enfant, c'est là précisément ce qu'il faut faire sans tarder, car Dieu nous dit ces précieuses paroles : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et pour nous purifier de toute iniquité. » (1 Jean I, 9.) Et la même parole nous dit : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste, et lui est la propitiation pour nos péchés. » (1 Jean II, 2.) Il s'occupe de nous pour nous soutenir dans notre infirmité, et si quelqu'un des siens est tombé dans un péché, c'est encore Lui, ce précieux Sauveur, qui intercède pour nous, afin de nous ramener dans la communion du Père, pour que, ayant confessé nos péchés, nous soyons de nouveau heureux. Mais est-il nécessaire de pécher ?

SOPHIE. — Oh non, maman, et j'aimerais bien ne jamais le faire.

LA MÈRE. — L'apôtre Jean dit : « Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point. » (1 Jean II, 1.) Rester attaché à ce que Dieu nous dit dans sa Parole touchant Lui-même et Jésus, c'est ce qui garde du péché.



Les anciens témoins de la vérité.

(Suite de la page 12.)

Je suis sûr, mes enfants, que vous aimerez en savoir davantage sur ces deux étrangers vaudois, qui étaient venus trouver Guillaume Farel. Je vais satisfaire votre désir, car nous aurons aussi, je l'espère, quelque chose à apprendre de cette entrevue et de ce qui la suivit.

Comme je vous l'ai dit, Dieu avait suscité des hommes qui, ayant appris à connaître sa Parole et ayant reçu Christ comme leur Sauveur, s'étaient mis à prêcher ce glorieux évangile, cette précieuse bonne nouvelle de l'amour de Dieu envers des pécheurs perdus. Farel, vous le savez, était du nombre de ces prédicateurs, et, à l'époque de sa vie dont nous parlons, il avait déjà beaucoup travaillé dans la partie de la Suisse où l'on parle le français.

Ces nouvelles avaient passé les montagnes et pénétré dans les vallées reculées du Piémont. En Allemagne, en France, en Suisse, disait-on, des serviteurs de Dieu, ne s'appuyant que sur la Bible, prêchent ce même antique évangile, pour lequel les Vaudois avaient souffert et donné leur vie. Comme le cœur des chrétiens des vallées devait être ému !

Un de leurs pasteurs résolut d'aller lui-même s'assurer de ces choses. Il se nommait Martin Gonin et habitait la vallée d'Angrogne. Il partit et voyagea jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques-uns de ces prédicateurs, puis il revint rapportant ces bonnes nouvelles et répandant dans les villages des vallées les

bons livres qu'il avait rapportés. Après avoir lu ces livres et entendu les récits de Gonin, deux autres « barbes » (c'est le nom que les Vaudois donnaient à leurs pasteurs) furent envoyés en Suisse par leurs frères, pour apprendre à mieux connaître ceux qui s'attachaient à l'évangile et demander leur communion comme étant participants de la même précieuse foi.

Ces deux barbes se nommaient Georges Morel et Pierre Masson. Ils allèrent d'abord à Bâle*, et s'informèrent de la demeure de Hausschein, prédicateur de l'évangile et grand ami de Farel. Hausschein fut grandement réjoui en même temps que surpris, lorsque ces montagnards lui racontèrent avec simplicité leur histoire, et lui montrèrent les papiers qu'ils apportaient, renfermant leur confession de foi. N'aimeriez-vous pas à en savoir quelque chose ? En voici une partie :

« Christ, » disaient-ils, « est notre vie, notre vérité, notre paix, notre justice, notre berger, notre avocat, notre victime, notre grand sacrificateur, qui est mort pour le salut des croyants. » Ils avaient aussi écrit qu'ils estimaient que la religion du pape est « un mélange de rites juifs, païens et chrétiens.

Hausschein les écoutait avec étonnement et joie : « Je rends grâce à Dieu, » disait-il, « de ce qu'il vous a appelés à une aussi grande lumière. » Puis il réunit chez lui des amis pour qu'ils fissent connaissance avec ces hommes, qui n'avaient jamais perdu la Bible, ni oublié l'évangile. Mais en s'entre-

* Pour nos jeunes lecteurs français, nous rappellerons que Bâle est une ville sur le Rhin, au nord-ouest de la Suisse, sur la frontière de l'Allemagne. Bâle avait de bonne heure reçu les prédicateurs de l'évangile, que l'on nomme les réformateurs. Hausschein est aussi connu sous le nom d'Ecolampade.

tenant avec les barbes, ils apprirent des choses qui ne les satisfirent pas entièrement. Les barbes confessèrent que, par crainte et par amour de la paix, les Vaudois permettaient aux prêtres romains de baptiser leurs enfants et qu'ils allaient quelquefois à la messe. Cette conduite, que peut-être quelques-uns approuveront comme étant large et charitable, ne semblait pas du tout droite aux yeux du fidèle Hausschein. Il dit aux barbes : « Christ n'a-t-il pas pleinement satisfait à la justice de Dieu ? Y a-t-il besoin d'offrir quelque autre sacrifice après celui du Calvaire ? En disant amen à la messe, vous niez la grâce de Jésus-Christ. »

Hausschein s'aperçut ensuite que les barbes pensaient que chaque homme a en lui-même une certaine bonté naturelle, qui le rend capable de faire des œuvres agréables à Dieu. Il leur montra qu'il n'y a point de bonnes œuvres, si ce n'est celles produites par le Saint-Esprit. Les barbes, qui étaient des hommes humbles et modestes, ne s'offensèrent pas de se voir contredits par ceux qu'ils s'étaient attendus à trouver beaucoup moins instruits qu'eux-mêmes. Ils confessèrent leur ignorance et furent reconnaissants de recevoir instruction. Hausschein ne fut pas refroidi envers eux à cause de leurs erreurs. « Nous devons chercher à éclairer ces chers frères, » dit-il à ses amis, « et par-dessus tout, il nous faut les aimer. »

Les barbes quittèrent Bâle pour retourner dans leurs montagnes, après avoir passé à Strasbourg, où ils virent d'autres chrétiens. Mais en traversant la ville de Dijon, leur sainte conversation sur les choses de Dieu attira l'attention. Ils furent saisis et emprisonnés tous les deux comme hérétiques. Georges Morel réussit à s'échapper avec les lettres et instructions religieuses qu'il rapportait, mais Pierre Masson fut condamné à mort et exécuté.

Grande fut la douleur dans les vallées quand on vit Georges Morel revenir seul. Mais tous étaient désireux d'entendre son récit. Il leur raconta tout fidèlement et leur dit comment maître Hausschein réprouvait leur communion avec Rome. Depuis ce moment les barbes ne furent pas d'accord. Les uns disaient que Hausschein avait raison, les autres pensaient que l'on pouvait rester sur un pied de fraternité avec les prêtres de Rome. Ils se réunirent pour examiner la question, mais comme ils ne purent s'entendre, ils résolurent d'envoyer en Suisse deux d'entre eux, l'un nommé George, et l'autre ce Martin Gonin qui le premier avait cherché les prédicateurs de l'évangile. Ils devaient aller trouver Farel et, si possible, le ramener avec eux pour les aider dans leurs difficultés.

Tels étaient les deux étrangers qui vinrent vers Farel à Grandson, comme je vous l'ai dit l'autre fois. Après avoir exposé leur message, « voulez-vous, » dirent-ils, « venir avec nous ? Tous les barbes se réunirent pour entendre ce que vous avez à nous dire. » Farel fut tout réjoui et résolut d'aller avec eux. Un de ses amis, nommé Saunier, convint de l'accompagner, mais plusieurs autres étaient remplis de terreur à la pensée que Farel allait entreprendre un si grand voyage. La persécution sévissait de nouveau contre les Vaudois ; les prisons de Piémont et de Savoie étaient remplies de ces soi-disant hérétiques ; le duc de Savoie était un ennemi acharné de l'évangile, et Farel devait passer par son pays. Mais le serviteur de Dieu ne se laissa point ébranler. Il voyait là une chose très importante pour la gloire de Christ, il ne pouvait la négliger. Il fallait partir, coûte que coûte, et il se prépara immédiatement. Les barbes allèrent sans doute en avant pour avertir leurs frères, et aussitôt on envoya des guides pour

conduire les prédicateurs étrangers par des sentiers écartés jusque dans les vallées.

Je vous raconterai peut-être un jour, mes enfants, la visite de Farel chez les Vaudois, et la fin de l'histoire de Martin Gonin qui fut appelé à donner sa vie pour le nom de Christ.



L'homme juste condamné injustement.

Je vous ai raconté, mes enfants, ce qui arriva à Jésus chez le souverain sacrificateur où on l'avait d'abord conduit. Et Pierre, qui l'avait suivi de loin, que faisait-il pendant ce temps ? S'était-il avancé pour être à côté de Jésus, le consoler et souffrir avec Lui ? Non ; le cœur naturel est lâche et sans force devant Satan, et Pierre devait l'apprendre cette nuit-là. Il se chauffait tranquillement dans la cour, à quelques pas de l'endroit où Jésus était injurié et maltraité, et il pouvait voir ce que l'on faisait au Maître qu'il avait suivi et que certainement il aimait.

Tout d'un coup une servante dit à Pierre : « N'es-tu pas des disciples de cet homme ? » — « Non, » répondit Pierre tout effrayé. Puis un autre dit : « Cet homme était avec Jésus de Nazareth. » Mais Pierre le nia avec serment disant : « Je ne connais pas cet homme. » Quelque temps après, un homme dit : « Tu es de ces gens-là. Ne t'ai-je pas vu au jardin avec lui. » Alors le pauvre Pierre, tout irrité et plein de crainte, se mit à jurer contre lui-même et répéter encore : « Je ne le connais pas. » Aussitôt le coq chanta. Or Jésus avait dit auparavant à Pierre, qui se vantait de le suivre jusqu'à la mort, qu'il le renierait

trois fois avant que le coq chantât. En même temps le Seigneur qui, au milieu même de ses souffrances, n'oubliait pas son disciple, se retourna vers lui et le regarda. Oh ! alors le cœur du pauvre Pierre fut brisé, il vit l'affreux péché qu'il venait de commettre, et étant sorti, il pleura amèrement. Vous comprenez ces larmes, n'est-ce pas, mes enfants ? Avoir pu renier un Maître si bon, qui l'aimait tant ! Ah ! Pierre pouvait voir là toute la méchanceté et la faiblesse de son cœur.

Et Judas, me direz-vous, se repentit-il ?

Oui, mes enfants. Quand il apprit que Jésus serait livré à la mort, toute l'horreur de son crime se présenta à lui. Mais il n'avait pas aimé Jésus ; il reconnut bien son péché devant les hommes, mais non devant Dieu et, dans son désespoir, il se pendit. Quel sort terrible, n'est-ce pas ?

Fit-on tout de suite mourir Jésus ? Non. Les Juifs n'en avaient pas le droit. Ils étaient obligés d'obéir au gouverneur romain, qui se nommait Ponce Pilate. Ils conduisirent donc Jésus à Pilate ; mais ils ne pouvaient pas dire : « Fais-le mourir, car nous le haïssons ; » ou : « Fais-le mourir, car il dit être le Christ, et nous ne le croyons pas ; » la loi romaine n'aurait pas pu le condamner pour cela, et Pilate les aurait renvoyés. Les méchants sacrificateurs et les anciens des Juifs inventèrent donc ceci : ils dirent à Pilate : « Cet homme défend de payer les impôts à l'empereur et dit qu'il est roi. » C'était tout à fait faux. Jésus leur avait dit au contraire peu de jours auparavant : « Rendez à César ce qui appartient à César. » César, c'était le nom de l'empereur romain. Et une fois que le peuple voulait faire Jésus roi, lui ne l'avait pas voulu et s'était retiré sur la montagne. Jésus avait bien le droit d'être roi, mais il ne devait pas l'être alors à la manière des rois de la terre.

Pilate donc interrogea Jésus et lui dit : « Es-tu roi ? » Jésus répondit : « Oui, je suis né pour cela, mais *maintenant* mon royaume n'est pas de ce monde ; sans cela mes gens auraient combattu pour me défendre. » C'était bien simple, n'est-il pas vrai ? Pilate fut obligé de reconnaître que Jésus n'avait rien fait de mal et il le dit aux Juifs. Mais ceux-ci ne voulurent rien entendre, et continuèrent à l'accuser.

Le pauvre Pilate était bien embarrassé. Il aurait bien voulu délivrer Jésus, sans mécontenter les Juifs. D'abord, il fit conduire Jésus à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait alors à Jérusalem, pour savoir s'il le condamnerait, mais Hérode se contenta de se moquer de Jésus et le renvoya à Pilate. Alors Pilate dit aux Juifs : « Vous voyez bien qu'Hérode n'a pas non plus trouvé de crimes dans cet homme ; je vais donc le faire fouetter et puis je le relâcherai. » Il leur dit encore : « J'ai l'habitude de vous relâcher un prisonnier le jour de la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche Jésus ? » « Non, non, » crièrent les foules, « relâche-nous Barabbas. » Ce Barabbas, mes enfants, était un brigand et un meurtrier, et c'est lui que les Juifs préférèrent au Fils de Dieu. « Que ferai-je donc de Jésus ? » demanda Pilate. « Crucifie-le, » cria la foule. Oh ! mes enfants, quelle méchanceté, crucifier Celui qui ne leur avait fait que du bien !

Mais Pilate n'aurait-il pas pu relâcher Jésus, puisqu'il était le gouverneur ? Certainement il le pouvait, et selon la justice il aurait dû le faire, car lui-même jugeait que Jésus n'avait commis aucun crime. Mais là encore nous voyons ce qu'est le méchant cœur de l'homme. Pilate eut peur. Il ne voulait pas mécontenter les Juifs ; il craignait qu'on ne l'accusât de ne pas être ami de César, et ainsi qu'il ne perdit sa place. Le cœur de l'homme éloigné de Dieu est ca-

pable de tout, et Pilate, contre sa conviction, contre toute justice, condamna Jésus à être crucifié.

Quelle douleur pour le cœur de Jésus ! Trahi par Judas, renié par Pierre, abandonné de tous ses amis, seul devant ses ennemis ; les Juifs, son propre peuple qu'il aimait tant, demandant sa mort, après avoir entendu ses paroles de grâce et vu ses miracles ; le gouverneur romain le condamnant injustement, voilà mes enfants, ce que trouva le Fils de Dieu sur la terre. Le juste et le saint était condamné injustement.

Que pensez-vous de Judas, de Pierre, des Juifs et du gouverneur romain ? Ils étaient bien méchants, dites-vous ; mais croyez-vous que vous valez mieux ? Non, mes enfants ; et si vous aviez été là, vous auriez fait de même. Le cœur de l'homme est désespérément malin, dit Dieu, et nous avons tous à l'apprendre.

Siméon.

(*Luc II*)

Où cours-tu, Siméon ? D'où vient que ton visage
Rayonne de bonheur ?

Amis, je vais au temple apporter mon hommage,
Au Christ, le Rédempteur.

Ah ! ne m'arrêtez pas : l'Esprit Saint me révèle
Qu'enfin Il nous est né,
L'enfant qu'avait promis le Dieu toujours fidèle :
Le Fils nous est donné.

Il entre, et son regard parcourt la riche enceinte
Des splendides parvis.

Il voit une humble femme, en la demeure sainte,
Qui présente son fils.

Mais l'Esprit à son cœur débordant de louanges
Dit : C'est Emmanuel !

Pauvre, sans apparence, et faible, et dans les langes,
Lui, le Fort, l'Éternel !

Il le prend dans ses bras ; sur son cœur il le presse,
Il ne peut que bénir :

C'est toi-même ô Seigneur ! Tu remplis ta promesse,
En paix je puis mourir.

Car j'ai vu ton salut, éclatante lumière
Qui va luire en tout lieu.

De ton peuple la gloire et sur la terre entière
Faisant connaître Dieu !



Réponses aux questions du mois de février

7. Dans l'évangile de Matthieu, chap. XVI, 19.

8. Elle fut accomplie relativement aux Juifs le jour de la Pentecôte, quand 3000 personnes furent ajoutées (Actes II, 41), et ensuite quand 5000 crurent (Actes IV, 4); relativement aux gentils quand Pierre eut prêché à Corneille et à ceux qui étaient avec lui. (Actes X, 44-48.)

9. C'est après que le Seigneur eut demandé trois fois à Pierre : « M'aimes-tu ? » et que Pierre eut répondu : « Tu sais que je t'aime. » (Jean XX, 15-19.) Pierre écrit : « Le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus-Christ me l'a montré. » (2 Pierre I, 14.)

Questions pour le mois de mars.

10. Nous lisons au premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, » qu'est-il dit dans le Psaume CXV, touchant les cieux et la terre ?

11. Que dit le prophète Ésaïe relativement aux cieux et la terre, dans le chapitre LV, et dans quel but ? David se sert de la même mesure de distance dans le Psaume CIII, dans quel but ?

12. Qui est-ce qui était présent quand Dieu posait les fondements de la terre, et quel est l'effet produit sur ceux qui étaient les spectateurs de cette scène merveilleuse ? (Voyez Job XXXVIII.) Qu'est-ce qui cause maintenant de la joie devant les anges de Dieu ?

Histoire du petit Thomas

Je voudrais, chers petits amis, vous raconter l'histoire du petit Thomas qui est maintenant auprès du Seigneur Jésus. Thomas avait été malade quatre ans, et durant de longues semaines il n'avait pu sortir de son lit. On était souvent obligé de l'envoyer à l'infirmerie ; là, quelquefois, quand il se sentait assez bien, il était plein d'animation et de gaieté, aidait à soigner d'autres enfants malades et rendait toutes sortes de petits services.

Mais, avec toute son amabilité de caractère, il ne connaissait rien du Seigneur Jésus. Il ne se souciait pas d'apprendre que Jésus était venu dans le monde pour sauver les pécheurs en mourant pour eux sur la croix. Il se croyait un bon garçon et s'imaginait aussi qu'il vivrait longtemps, bien qu'il sût que sa maladie était incurable. Thomas ne croyait pas avoir un cœur plein de péché et de méchanceté, un cœur rempli d'inimitié contre Dieu, « rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses, » comme le dit la parole de Dieu.

Maintenant je vais vous dire comment Thomas entendit d'abord parler de Jésus. Quand il fut amené dans notre infirmerie pour la quatrième fois, une des gardes lui donna un petit Nouveau Testament dans lequel il lut ce qui concerne le Sauveur. Dans le lit près du sien, se trouvait un autre petit garçon qui connaissait le Seigneur, et qui s'efforçait d'amener Thomas à le connaître aussi. C'était quelque chose de touchant, que d'entendre Willie parler à son petit compagnon et prier le Seigneur de toucher le cœur de Thomas et d'en faire un de ses agneaux. Willie était très sérieux ; mais il n'eut pas longtemps

l'occasion de parler à son petit ami. Le Seigneur le prit auprès de Lui avant qu'il eût pu voir aucun changement en Thomas, qui écoutait bien, mais dont le cœur restait froid devant l'amour du Sauveur.

Thomas se remit assez pour pouvoir nous quitter. Mais quelque temps après, je le rencontrai dans la rue, et il me dit :

— Je suis bien mal, et je ne crois pas jamais aller mieux. On a écrit mon nom dans mon chapeau au cas où je mourrais dehors, afin que l'on sache où me porter.

Après avoir dit au pauvre enfant combien j'étais affligée de le voir si malade, je lui demandai :

— Thomas, ton nom est-il écrit dans le livre de vie de l'Agneau ?

— Je le voudrais bien, dit-il, mais mon cœur est si méchant.

Je lui parlai alors du Seigneur Jésus descendu du ciel afin de mourir pour des méchants, et je lui dis que, puisqu'il savait qu'il était un pécheur, il n'avait qu'à croire en Jésus et que son nom serait écrit dans le livre de vie. Il resta un moment silencieux, puis il dit :

— Et est-ce pour moi que Jésus est mort ?

— Mon cher enfant, répondis-je, si grand pécheur et si méchant enfant que tu sois, il n'importe ; Jésus est mort pour toi. Je l'engageai à lire ce qui était dit de Jésus dans son petit Testament, ce qu'il me promit, et je le quittai pour ne le revoir qu'assez longtemps après.

Plusieurs mois s'étaient écoulés lorsque Thomas m'envoya chercher. J'allai le voir chez lui, et tandis que nous parlions du Seigneur, me regardant en face avec sa petite figure rayonnante de joie, il dit :

— J'aime Jésus ; je voudrais qu'il me prit près de Lui. C'était vraiment touchant de l'entendre.

Le même soir, Thomas fut apporté à notre infirmerie afin que nous pussions le soigner. Quelquefois il était un peu irritable, mais cependant dans toutes ses souffrances, il pouvait regarder à Jésus et parler de Lui. Un jour il dit :

— Je verrai bientôt Jourdain. Je crus d'abord qu'il parlait du fleuve, mais il pensait au petit Willie dont c'était le nom. Thomas envoya aussi dire à son père de ne pas se tourmenter à cause de lui, parce qu'il allait auprès de Jésus.

Quand il fut près de sa fin, Thomas me demanda de lui répéter l'hymne qui commence ainsi :

O Jésus, que ton nom est pour moi plein de charmes ;
Il calme mes douleurs ;
Il guérit mes langueurs, apaise mes alarmes,
Et sèche tous mes pleurs.

Ensuite le cher enfant mit son bras autour de mon cou, tandis que je lui disais un de ses passages favoris : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle, » puis plaçant ses petites mains dans les miennes, il me regarda avec un doux sourire, et son esprit s'en alla paisiblement pour être avec son Sauveur.

Chers petits lecteurs, pouvez-vous dire en vérité : « Jésus est mon Sauveur, il m'a lavé de tous mes péchés dans son précieux sang ? » Êtes-vous assurés que votre nom est écrit dans le livre de vie de l'Agneau ? Jésus a écrit dans son livre les noms de tous ceux qui croient en Lui et sont sauvés.

Oh ! si vous êtes un de ces petits qui lui appartiennent, puissiez-vous le suivre de près, et montrer par toute votre vie que vous êtes à Lui.

Entretiens sur le Lévitique

LES GRANDES FÊTES DE L'ÉTERNEL

(Lévitique XXIII)

LA MÈRE. — Nous voici arrivées à un chapitre très intéressant, ma chère Sophie. Il nous parle des fêtes de l'Éternel.

SOPHIE. — Qu'étaient-ce que ces fêtes, chère maman ?

LA MÈRE. — Elles avaient pour objet de rassembler à certaines époques tout le peuple d'Israël autour de l'Éternel. Elles devaient aussi lui rappeler les moyens dont Dieu s'était servi pour amener son peuple à Lui, et ceux dont il se servira plus tard dans ce but. Nous avons donc dans ces fêtes, dans l'ordre où elles se succèdent, toute une histoire des voies de Dieu envers son peuple terrestre.

SOPHIE. — Quel bonheur ce devait être pour eux d'être le peuple de Dieu et de se réjouir en sa présence.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. C'est aussi le bonheur de Dieu d'avoir les siens autour de Lui. Aussi n'est-ce pas seulement pour les Israélites, c'est aussi pour nous que cela est écrit.

Il y avait d'abord une fête pour ainsi dire en dehors des autres : c'était le sabbat. L'Éternel dit à Moïse : « On travaillera six jours, mais au septième jour, qui est le sabbat du repos, il y aura une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre, car c'est le sabbat à l'Éternel dans toutes vos demeures. »

SOPHIE. — Pourquoi dis-tu qu'elle était en dehors de toutes les autres ?

LA MÈRE. — Sais-tu ce que veut dire le mot *sabbat* ?

SOPHIE. — Je crois que le jour du sabbat veut dire jour du repos.

LA MÈRE. — C'est juste. Il est parlé de ce jour dès le commencement de la Genèse. (Chapitre II, 1-3.) Quand Dieu eut achevé l'œuvre de la création, il se reposa. Le sabbat rappelle ce repos de Dieu, il est la figure du repos final, quand toutes les voies de Dieu seront achevées. Et Dieu voulait imprimer dans le cœur de son peuple son désir de le rassembler autour de Lui pour le faire participer à son repos.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; mais était-ce pour les enfants d'Israël seulement ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, une promesse nous est aussi laissée d'entrer dans son repos, et maintenant il reste un repos pour le peuple de Dieu. (Hébreux IV, 1, 9.)

SOPHIE. — Et qui entrera dans ce repos, chère maman ?

LA MÈRE. — Tous ceux qui auront cru, mon enfant. (Hébreux IV, 2, 3.) Pour revenir au sabbat, puisqu'il était la figure du repos où Dieu voulait faire entrer son peuple, il était aussi le signe de son alliance avec eux, comme l'Éternel le dit après avoir donné toutes ses directions pour le tabernacle : « Certes vous garderez mes sabbats, car c'est un signe entre moi et vous en vos âges. » (Exode XXXI, 13.) En attendant le repos de Dieu, les Israélites devaient garder le sabbat comme un gage que Dieu, qui est fidèle à son alliance, les introduirait dans ce repos. Aussi les fidèles d'entre eux l'observaient soigneusement, et un des grands reproches que Dieu fait à Israël par le prophète Ézéchiel, c'est qu'ils ont profané ses sabbats, rejetant ainsi son alliance et ne se souciant pas du repos de Dieu. (Ézéchiel XX, 12, 13, 16, 20.)

SOPHIE. — Chère maman, je voudrais te faire une question. Le sabbat nous concerne-t-il ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'apôtre Paul nous le

dit très positivement : « Que personne donc ne vous juge en ce qui concerne le manger ou le boire, ou à propos d'un jour de fête ou de nouvelle lune, ou de sabbats, qui sont une ombre des choses à venir ; mais le corps est du Christ. » (Colossiens II, 16, 17.)

SOPHIE. — Nous nous reposons pourtant aussi un jour de la semaine, le dimanche.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, mais le dimanche est tout autre chose que le sabbat. Quel jour de la semaine était le sabbat ?

SOPHIE. — Le septième.

LA MÈRE. — Et le dimanche ?

SOPHIE. — C'est le premier.

LA MÈRE. — Et sais-tu ce qui est arrivé le premier jour de la semaine ?

SOPHIE. — Oui, maman ; le Seigneur Jésus est ressuscité.

LA MÈRE. — C'est cela même et quant au jour du sabbat, il l'a passé dans la mort. Et qui est-ce qui l'avait fait mourir ? Les Juifs. Ainsi ils avaient rejeté le Seigneur Jésus, et c'en est fait de leur alliance avec Dieu, jusqu'à ce qu'ayant reçu Jésus à la fin, la nouvelle alliance sera établie avec eux et ils garderont de nouveau le sabbat. (Ézéchiel XLV, 17 ; XLVI, 3, 4.)

SOPHIE. — Que signifie donc pour nous le dimanche ?

LA MÈRE. — Il nous rappelle, mon enfant, la résurrection de Jésus, et par conséquent le repos où il est entré après avoir accompli l'œuvre de la rédemption, et où il introduit avec Lui ceux qui lui appartiennent, c'est-à-dire qui croient en Lui. Ce n'est pas le repos de l'ancienne création qui ne vient qu'après le travail ; c'est le repos de la nouvelle création inaugurée par la résurrection du Seigneur. Et, chose merveilleuse ! c'est par le repos que nous commençons notre vie chrétienne. Nous n'avons pas à travailler pour trouver le repos, mais laisser nos œuvres

mauvaises qui ne donnent que du labeur, et venir à Jésus. C'est pourquoi le Seigneur Jésus dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.) Il nous introduit dans son repos, celui qu'il possède au ciel, son œuvre étant achevée. Et quand on est venu à Jésus, que l'on a du repos dans sa conscience et dans son cœur, alors on peut marcher dans les bonnes œuvres préparées par Dieu, et pour lesquelles nous avons été créés dans le Christ Jésus. (Éphésiens II, 10.) C'est la nouvelle création. Et quand nous aurons travaillé avec le Seigneur et pour Lui, et que nous aurons combattu, nous entrerons dans le repos éternel préparé pour le peuple de Dieu.

SOPHIE. — Merci, maman ; je me souviendrai le dimanche de ce repos que Jésus m'a donné. Mais il y a encore une chose que j'aimerais savoir. Est-ce que nous trouvons quelque commandement qui nous dit de garder le dimanche ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; sous la loi, donnée à un peuple terrestre pour éprouver son obéissance et lui montrer son impuissance, il y avait des commandements pour garder telle et telle ordonnance. Mais sous la grâce, il n'existe pas des ordonnances. Quand nous avons cru au Seigneur Jésus, et que nous sommes sauvés, nous appartenons à une nouvelle création (2 Corinthiens V, 17) ; Dieu nous donne une nouvelle vie et son Saint-Esprit, de sorte que nous comprenions bien ce qui lui est agréable et quelles sont ses pensées. Mais afin que nous ne nous trompions pas, en prenant nos pensées pour les siennes, il nous donne des directions dans sa Parole.

SOPHIE. — Et en avons-nous pour le dimanche ?

LA MÈRE. — Certainement. Ainsi le Seigneur, étant ressuscité le premier jour de la semaine, se trouve le soir de ce même jour avec ses disciples qui s'é-

taient rassemblés. (Jean XX, 19.) Huit jours après, il vient de nouveau au milieu d'eux. Le sabbat est mis de côté, il est resté enseveli dans le sépulcre, car nous sommes morts à la loi (Galates II, 17), et c'est dans la glorieuse résurrection de Christ que nous trouvons le repos.

SOPHIE. — Oui, chère maman, c'est bien bon de nous souvenir de cela, et nous pouvons nous réjouir le dimanche en y pensant.

LA MÈRE. — Les premiers chrétiens le pensaient bien ainsi, car nous les voyons se réunir le premier jour de la semaine pour la fraction du pain, lorsqu'ils se souvenaient ensemble du Seigneur Jésus et annonçaient sa mort jusqu'à son retour. (Actes XX, 7 ; 1 Corinthiens XI, 23-26.)

SOPHIE. — Et c'est ce que l'on fait encore maintenant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Bien que beaucoup de chrétiens soient dans l'ignorance quant au premier jour de la semaine, qui est « le jour du Seigneur, » et qu'ils cherchent à y voir une espèce de sabbat juif, le Seigneur a pris soin que ce jour fût conservé pour les siens jusqu'à son retour. L'apôtre Paul mentionne aussi ce premier jour de la semaine, comme celui où les chrétiens devaient mettre à part ce qu'ils auraient amassé pour en faire part aux nécessiteux. (1 Corinthiens XVI, 2.)

SOPHIE. -- Tu as nommé « jour du Seigneur » le premier jour de la semaine, est-ce qu'il est ainsi désigné dans la Bible ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'apôtre Jean reçut en ce jour-là les merveilleuses révélations renfermées dans le livre de l'Apocalypse. « Je fus en esprit, » dit-il, « dans la journée dominicale, » c'est-à-dire le jour du Seigneur.

SOPHIE. — Merci, maman, de tout ce que tu viens

de m'expliquer. Je vois que le dimanche est le jour qui est plus spécialement au Seigneur, pour que nous jouissions de tout ce qu'il a fait pour nous.

LA MÈRE. — Et de tout ce qu'il est pour nous. Il est ressuscité et nous avec Lui, et le dimanche, qui nous le rappelle, donne au reste de la semaine ce caractère. « Nous sommes vivants à Dieu dans le Christ Jésus, » et « ressuscités » avec Lui, nous cherchons les choses qui sont en haut où il est assis à la droite de Dieu. (Romains VI, 11 ; Colossiens III, 1, 2.)



Les anciens témoins de la vérité

LA RÉUNION DANS LA MONTAGNE

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que Farel s'était décidé, malgré les dangers qui l'attendaient, à se rendre à l'invitation des barbes vaudois, afin de les aider dans leurs difficultés. Nous aurons occasion de voir, dans cette visite, la fermeté que le Seigneur lui donna pour maintenir les droits de Dieu et la séparation d'avec le mal. Nous avons bien besoin, dans les jours où nous vivons, de cette décision pour la vérité, et l'exemple de ces hommes de Dieu est un grand encouragement.

Ce fut un jour de joie dans les vallées, quand les pasteurs venus de Suisse arrivèrent. Ils avaient eu à faire un long et dangereux voyage à travers des contrées ennemies. Ils avaient dû choisir les plus solitaires des sentiers de montagnes, évitant les villes et les villages, et se cachant dans les bois et parmi les rochers. Le point qu'ils avaient à atteindre était la vallée d'Angrogne, en Piémont, là où se trouvait la demeure de Martin Gonin.

En approchant, ils rencontrèrent plusieurs des habitants qui étaient venus au-devant d'eux pour voir les premiers leurs frères de la Suisse. Bientôt tous les villageois se trouvèrent réunis pour leur arrivée, car la nouvelle qu'ils étaient tout près leur avait été apportée par un homme du village, nommé Jean Peyret.

« Celui qui monte un cheval blanc, » disait-il, « c'est Guillaume Farel. L'autre, sur le cheval noir, est Antoine Saunier. »

Les prédicateurs furent chaudement accueillis. Plusieurs autres voyageurs arrivèrent en même temps, car, au près et au loin, s'était répandue la nouvelle qu'il y aurait une grande réunion dans la vallée d'Angrogne, et que les prédicateurs suisses y seraient. Chaque petite chaumière était remplie, et la petite vallée était devenue pour un temps le rendez-vous de centaines d'étrangers.

Il y avait de Vaudois des colonies éloignées du sud de l'Italie, il y en avait de la France, de la Bohême et de diverses parties de la Savoie et du Piémont. Ces diverses colonies avaient été formées par les Vaudois, que le feu et le fer des papistes avaient autrefois forcé de fuir.

Il se trouvait là des nobles venus de leurs châteaux en Italie, des barbes de tous les villages, et des paysans, bergers, laboureurs ou vigneron.

Comme on n'aurait pu trouver dans les villages un local assez vaste pour contenir une aussi nombreuse assemblée, on convint que la réunion aurait lieu en plein air. Martin Gonin avait préparé un grand nombre de bancs grossiers, que l'on avait placés sous les châtaigniers, et tous purent s'asseoir. L'assemblée se divisait en deux partis : ceux qui désiraient conserver avec Rome quelque accommodement, et ceux qui voulaient rester à part de toute trace d'observances

papistes. A la tête du premier se trouvaient deux barbes nommés Daniel de Valence et Jean de Molines. Farel et Saunier devaient parler pour les autres. La plupart des personnes de qualité étaient du côté de Daniel et de Jean.

C'est le 12 septembre 1532, que cette réunion s'ouvrit « au nom de Dieu. » Farel se leva et immédiatement entama la question : « Les chrétiens, » dit-il, « n'ont point de loi cérémonielle. Aucun acte de culte n'a de mérite devant Dieu. La multitude des fêtes, consécérations, cérémonies, chants, prières machinales dites et redites cent fois, sont un grand mal. Qu'est-ce donc que le culte ? Le Seigneur a répondu à cette question : « Dieu est esprit, » a-t-il dit, « et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Daniel et Jean furent mécontents du discours de Farel. Ils ne voulaient pas rejeter toutes les fêtes et cérémonies, mais en garder quelques-unes et laisser de côté les autres. Mais les autres barbes déclarèrent que leurs pères avaient parlé comme Farel, et que leurs anciennes confessions écrites disaient que « toutes les fêtes, vigiles des saints *, eau bénite, l'abstinence des viandes, et autres choses inventées par les hommes, devaient être rejetées. » Toute l'assemblée, à part quelques exceptions, dit que Farel avait raison.

Mais cela ne satisfaisait pas encore Farel. Il savait que l'attachement aux formes et aux cérémonies ne sont que des branches, qui croissent d'une racine profondément enfoncée dans le cœur de tout homme naturel. Il serait de peu d'utilité de couper les branches, si on laissait la racine intacte. Qu'est-

* *Vigile*, jour qui précède une solennité, et pendant lequel on observe l'abstinence et le jeûne.

elle cette racine ? Elle est dans votre cœur comme dans le mien, et c'est la croyance que nous devons avoir nécessairement une part dans l'œuvre du salut, et que la puissance par laquelle nous adorons Dieu est en nous-mêmes et non dans le Saint-Esprit. Si quelqu'un est amené à confesser simplement et réellement que « le salut est de l'Éternel, » c'est uniquement par la puissance du Saint-Esprit. Ainsi le papiste qui pense que le baptême et l'absolution du prêtre le sauveront, et parmi les protestants ceux qui espèrent que leurs prières et leur repentance les aideront, ou ceux qui se confient dans leurs sentiments et une certaine excitation naturelle, tous ceux-là produisent des rejetons de la même racine, l'orgueil du cœur de l'homme.

Cet orgueil de nos cœurs conduit aussi quelques-uns à se figurer que leurs prières et leur culte seront rendus plus acceptables devant Dieu, s'ils y ajoutent des choses qui plaisent aux sens et agissent sur l'imagination. « Le Saint-Esprit n'est pas suffisant, » voilà ce qui est au fond de toutes ces tentatives du cœur humain pour fabriquer quelque chose à quoi l'on donne le nom de culte.

« C'est en enseignant cette prétendue puissance naturelle de l'homme, » disait Farel, « que la papauté a ôté le salut des mains de Dieu, pour le mettre entre les mains des prêtres. Dieu a élu avant la fondation du monde, tous ceux qui ont été ou seront sauvés. Il est donc impossible pour eux de n'être pas sauvés. Quiconque soutient que l'homme peut être sauvé par un effort quelconque de sa volonté, nie absolument la grâce de Dieu. »

Les barbes Daniel et Jean combattirent cela de toutes leurs forces. Ils n'aimaient pas à prendre pour eux-mêmes la place de l'homme qui était tombé entre les mains des voleurs, qui ne pouvait rien

faire ni rien payer, et nous sommes comme eux jusqu'à ce que nous ayons appris à connaître le cœur de Christ, comment il a satisfait à l'amour de son Père et aussi à son propre amour. Il nous a cherchés et trouvés quand nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, et, plein de joie, nous a mis sur ses épaules, et il nous a donné la vie éternelle, que nous ne pouvons jamais perdre, parce que c'est la vie éternelle qui est en Lui. « Car comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. » (Jean V, 21.) Il n'y a qu'un mort qui peut être vivifié. Combien de bonnes œuvres, chers jeunes amis, David avait-il faites, quand Dieu dit de lui, « l'Éternel s'est cherché un homme selon son cœur » (1 Samuel XIII, 14) ? Combien de temps avait-il prié, s'était-il repenti, avait-il cherché Dieu ? Vous l'ignorez. Eh bien, en cherchant soigneusement dans votre Bible, vous verrez que Dieu, par la bouche de Samuel, prononça ces paroles huit ans avant sa naissance. Quand le temps fut venu, *Dieu le chercha.*

Quelques-uns des barbes, après les paroles de Farel, produisirent leur antique confession de foi dans laquelle il était dit que nier ces vérités, était l'œuvre de l'Antichrist.

« Bien plus, » dit Farel, « ce que j'ai dit se trouve dans l'Écriture, » et il lut les passages qui le prouvaient. Les barbes dirent qu'ils devaient voir la chose de plus près, et à la fin tous, à l'exception de Daniel et Jean, reconnurent que Farel avait raison. Ensuite d'autres points furent examinés, par exemple l'observation du dimanche, la confession des péchés à Dieu et non à un prêtre, etc.

Mais de nouveau Daniel et Jean firent des objections : « N'est-il pas permis, » dirent-ils, « de se conformer extérieurement, pour éviter la persécution, à

certaines choses que l'on n'approuve pas entièrement? »

« Certainement cela est mal, » répliqua Farel ;
« toute dissimulation est un péché. »

Mais les deux barbes ne furent pas réduits au silence. Ils dirent que s'ils se séparaient complètement de ces observances extérieures, ils condamneraient leurs précédents pasteurs qui les avaient permises. « D'ailleurs, » ajoutèrent-ils, « si nous provoquons les catholiques romains, la prédication de l'Évangile sera tout à fait entravée. Quand une chose est faite à bonne intention, on ne peut la condamner comme mauvaise. »

Alors Farel éleva sa voix avec puissance. Il dit que toutes les formes extérieures ne sont que des mensonges, si on ne les accomplit pas en sincérité et en vérité. Ainsi on est coupable de mensonge, si extérieurement l'on se conforme à des choses que dans son cœur l'on estime mauvaises. Il parla longtemps et avec sérieux, et ses paroles atteignirent le cœur des Vaudois. De tous côtés on les voyait verser des larmes abondantes. « Nous avons péché contre le Seigneur, » disaient-ils. Alors ils écrivirent une confession et la signèrent, déclarant que désormais ils se tiendraient entièrement séparés de toutes les cérémonies de Rome.

Daniel et Jean ne voulurent pas signer, et dans leur déplaisir, ils quittèrent leurs frères et se rendirent en Bohême.

Tandis que Farel était à Angrogne, il visita les barbes et les habitants de la vallée qui lui montrèrent leurs anciens livres. Ce n'étaient pas des livres imprimés ; ils avaient été écrits longtemps avant que l'art de l'imprimerie n'eût été découvert. Quelques-uns dataient de plus de quatre cents ans. Ils les gardaient comme des trésors précieux, qui se trans-

mettaient de père en fils. Il y en avait peu, mais c'étaient les seuls livres qu'ils possédassent. Ceux qu'ils estimaient le plus étaient d'anciennes Bibles en vieux français soigneusement copiées. Tandis que dans les contrées nommées chrétiennes, la Bible était restée un livre inconnu au peuple, ces pauvres paysans, dans leurs chalets de montagne, n'avaient cessé de génération en génération de lire leur vieille Bible.

« Mais, » dit Farel, « si c'est là toutes les Bibles que vous avez, beaucoup d'entre vous ne peuvent les voir que rarement. Vous devez tous avoir des Bibles. S'il y a tant de sectes et d'hérésies, cela ne vient que de l'ignorance de la parole de Dieu. Il faut faire imprimer des Bibles françaises, afin que vous en ayez autant qu'il est nécessaire. »

Les Vaudois furent grandement réjouis à la pensée d'avoir chacun une Bible. Mais ce n'était pas chose facile. Bien que des portions de la Bible eussent déjà été traduites et imprimées, une nouvelle traduction complète et meilleure était nécessaire. Dieu suscita l'homme pour accomplir ce travail. Ce fut un jeune Français, nommé Robert Olivétan, cousin de Calvin, un autre grand réformateur. La traduction d'Olivétan parut au mois de juin 1535. L'ouvrage coûta aux Vaudois quinze cents écus d'or, somme bien considérable pour un pauvre petit peuple, mais cela nous montre quel prix ces témoins de la vérité, dans les jours de persécution, attachaient à la parole de Dieu. Puissiez-vous, mes jeunes amis, l'apprécier aussi et dire avec le Psalmiste : « La loi que tu as prononcée de ta bouche m'est plus précieuse que mille pièces d'or ou d'argent. »

Farel prit congé de ses frères des montagnes. Ils suivirent des yeux le cheval blanc et le cheval noir qui portaient les deux prédicateurs, jusqu'à ce qu'ils

eussent disparus dans les vallées boisées, puis retournèrent à leurs demeures en rendant grâces à Dieu de ce qu'il leur avait envoyé son serviteur.

L'homme innocent, méprisé et rejeté

Vous vous rappelez que le malheureux Pilate avait condamné Jésus, bien qu'il le jugeât innocent, et Jésus devait mourir. De nos jours, quand un homme a été condamné à mort, on ne le tourmente pas, même s'il a commis les plus grands crimes. On le laisse tranquille pendant les dernières heures de sa vie. Il n'en fut pas ainsi de Jésus. Il fut tout de suite livré à ses bourreaux. Et qui étaient-ils ? De rudes et grossiers soldats romains sans aucune pitié, et qui se faisaient un jeu cruel des souffrances qu'ils infligeaient au condamné. Conduisirent-ils Jésus tout de suite à la croix ? Non, mes enfants, le Sauveur avait encore bien des douleurs à endurer avant de laisser sa vie.

Les Romains étaient un peuple d'un cœur dur comme le fer. D'après leur loi, tout condamné à mort, à moins d'être citoyen romain, était cruellement fouetté avant son supplice. Pour cela on le dépouillait de ses vêtements, et on le frappait avec des cordes garnies de nœuds qui meurtrissaient les chairs. C'est là le supplice humiliant et douloureux que subit le Seigneur. Lui, le bien-aimé du Père, qui habitait la gloire du ciel, adoré par les anges, oui, mes enfants, c'est là ce que des hommes pécheurs lui firent souffrir, c'est jusque-là qu'il s'abassa lui-même.

Cela vous semble bien cruel, n'est-ce pas ? Et en même temps vous vous demandez : « Comment Jésus

qui faisait tant de miracles, s'est-il laissé ainsi maltraiter ? » Ah ! mes petits amis, Jésus aurait pu en effet se délivrer, terrasser d'un mot ces méchants, et remonter au ciel. Mais comment alors vous aurait-il pu sauver ? Il fallait qu'il souffrit ces choses. Ah ! il n'a pas perdu courage, il ne nous a pas laissés, il a été jusqu'au bout dans son obéissance à Dieu, il a eu sa chair meurtrie pour que nous fussions guéris. Précieux Sauveur, n'est-ce pas ? Quel amour que le sien !

Et je voudrais encore vous dire, mes amis, que Jésus savait tout cela d'avance. Il le savait avant de venir du ciel pour être un homme sur la terre, il en parlait avec ses disciples, quand ils parcouraient ensemble le pays d'Israël, il s'en entretenait avec Moïse et Élie, quand il fut transfiguré. C'est pour cela qu'il était venu, et rien ne l'a arrêté dans son œuvre de grâce.

Les soldats avaient obéi à Pilate en fouettant Jésus. Ils pouvaient maintenant l'emmener et le crucifier. Mais la méchanceté de leur cœur leur donna la pensée de s'amuser de cet homme sans défense qu'ils avaient entre leurs mains. Cela vous paraît affreux. Mais n'avez-vous jamais vu des enfants s'amuser cruellement d'un plus faible, incapable de se défendre, le tourmenter, le faire souffrir par des moqueries, ou quelquefois des coups, et même se rassembler plusieurs pour cela ? Ah ! le cœur est le même chez un soldat romain des anciens temps et un enfant de nos jours.

Que firent donc ces méchants soldats romains ? Ils avaient sans doute entendu dire que Jésus était condamné pour avoir voulu se faire roi, c'est de cela qu'ils résolurent de se moquer. Mais ils veulent que tous leurs camarades se divertissent avec eux aux dépens de ce Juif qui se disait roi, et vite ils les font

assembler dans la grande salle où ils se trouvaient. Ils placent Jésus au milieu d'eux. A un roi il faut un vêtement royal, et ils jettent sur lui un manteau de pourpre. Un roi doit avoir une couronne ; vite, on va chercher des branches d'épines que l'on entrelace, et on met sur la tête de Jésus cette couronne douloureuse. Il faut qu'un roi ait un sceptre, marque de commandement et de puissance ; par dérision on met un roseau dans les mains du Sauveur. A un roi, il faut des hommages, et ils s'agenouillent devant lui en se moquant et disent : « Salut, roi des Juifs, » puis se relevant ils crachent contre lui, prennent le roseau et en frappent sa tête meurtrie par les épines.

Voyez-vous, mes enfants, cette scène terrible ? Cette multitude d'hommes brutaux, sans miséricorde, riant des souffrances, riant des insultes dont ils accablent l'innocent qui est devant eux ! Et qui est-il celui qui, sous ces outrages, reste muet comme un agneau, n'ouvrant pas la bouche pour se plaindre ? C'est le SEIGNEUR DE GLOIRE ; c'est le CRÉATEUR insulté par ses créatures ! Quelle méchanceté d'un côté, quel abaissement de l'autre ! Mais comme je vous l'ai dit, mes enfants, Jésus devait souffrir ainsi pour pouvoir nous sauver. Il fallait qu'il fût le méprisé, le rejeté des hommes, homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur, obéissant à Dieu jusqu'au bout, au milieu de toutes les hontes et les souffrances, et montrant ainsi sa perfection. Quand est-ce que l'obéissance se fait le mieux voir ? Est-ce dans les choses qui nous plaisent ou dans les choses pénibles ? Et où la patience sera-t-elle la plus parfaite ? Est-ce quand tout va bien, ou quand tout est contraire ? Le Seigneur Jésus fit voir là toute sa douceur, sa patience et sa parfaite obéissance.

Vous vous demandez peut-être, comment Pilate pouvait permettre toute cette cruauté des soldats.

Sans doute qu'après avoir prononcé le jugement et vu fouetter Jésus, il s'était retiré. Mais son âme n'était pas tranquille, il pensait toujours aux moyens de délivrer Jésus. Il vit ce que les soldats lui avaient fait, et comme les principaux sacrificateurs et d'autres Juifs étaient encore dehors attendant sans doute qu'on conduisit Jésus pour être crucifié, il fit sortir le Sauveur couvert des marques de son humiliation et de ses souffrances. Il pensait peut-être que les Juifs en le voyant ainsi châtié seraient satisfaits, et qu'il pourrait le laisser aller. Il leur déclara donc encore une fois qu'il ne trouvait aucun crime en Jésus. Mais ces cœurs endurcis eurent à peine vu Jésus et entendu Pilate, qu'ils s'écrièrent : Crucifie-le ! crucifie-le ! Pilate hésitait encore, mais les Juifs lui dirent que s'il relâchait Jésus, il agirait contre César, puisque Jésus voulait se faire roi. Enfin Pilate essayant de leur présenter Jésus comme étant leur roi, les Juifs crièrent : « Ote-le, crucifie-le ! nous n'avons pas d'autre roi que César. »

Ainsi les Juifs rejetaient le Fils de Dieu venu sur la terre montrer tout l'amour et la grâce de Dieu, ils voulaient faire mourir l'homme parfait et refusaient leur vrai roi, pour accepter volontairement pour roi, l'empereur des païens. Ils cessaient, vous le voyez, d'être le peuple de Dieu ; et, comme ils rejetaient Jésus, Dieu les rejetait aussi jusqu'au jour où il usera de grâce envers eux et où pleurant leur crime, ils reconnaîtront Jésus.

Pilate vit bien qu'il n'y avait rien à attendre des Juifs, mais que pensez-vous qu'il fit après cette dernière épreuve ? Parfaitement convaincu dans sa conscience de l'innocence de Jésus, ayant le pouvoir en mains pour le délivrer, il céda encore une fois lâchement et livra Jésus pour être crucifié. Les soldats prirent donc Jésus et l'emmenèrent. Il était maintenant

tout à fait clair que les Juifs ayant vu Jésus avaient haï et Lui et son Père, que les païens prêtaient la main à leur crime, et que le cœur de l'homme est inimitié contre Dieu. Quelle grâce que Dieu ait voulu sauver de semblables créatures.

Réponses aux questions du mois de mars

10. « Quant aux cieus, les cieus sont à l'Éternel ; mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » (Psaume CXV, 16.)

11. « Autant les cieus sont élevés par-dessus la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées. » (Ésaïe LV, 9.) Ésaïe dit cela pour montrer que Dieu pense et agit tout autrement que l'homme en pardonnant. « Autant que les cieus sont élevés par-dessus la terre, autant sa gratuité est grande sur ceux qui le craignent. » (Psaume CIII, 11.) David montre ainsi l'étendue incommensurable de la miséricorde de Dieu.

12. Quand Dieu fondait la terre, « les étoiles du matin se réjouissaient, et les fils de Dieu chantaient en triomphe. » (Job XXXVIII, 7.)

Maintenant « il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. » (Luc XV, 10.)

Questions pour le mois d'avril

13. Quel est le premier homme qui, dans la Bible, nous est montré comme reconnaissant en Dieu le Seigneur du ciel et de la terre ? (Voyez dans la Genèse.)

14. Où est-ce que le Seigneur Jésus donne ce même titre à Dieu son Père ? (Voyez en Matthieu.)

15. Où est-ce que l'apôtre Paul parle de Dieu de la même manière ? (Voyez les Actes.)

William Hunter

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai
la couronne de vie. » (Apocalypse II, 10.)

Je veux, chers jeunes amis, vous raconter la fin d'un jeune chrétien qui vivait, il y a plus de trois cents ans, en Angleterre. Vous verrez comment il passa triomphant à travers les souffrances les plus grandes et la mort la plus terrible, soutenu par l'amour du Seigneur qui l'avait sauvé.

Il se nommait William Hunter et était né vers l'année 1534. A cette époque, la Réformation avait pénétré en Angleterre et, sous le règne du jeune roi Édouard VI, la parole de Dieu pouvait y être lue sans que l'on fût exposé à la persécution. Le jeune William avait appris à connaître Christ comme le refuge du pécheur ; il savait qu'à cause de son Fils bien-aimé, Dieu pardonnait gratuitement tous les péchés et que le sacrifice de Christ offert une fois pour toutes était suffisant pour le salut. Il était donc allé à Christ, comme un pauvre pécheur, et il savait qu'il était sauvé.

Mais bientôt vinrent des jours sombres pour les chrétiens. Le jeune roi Edouard étant mort, une reine nommée Marie monta sur le trône d'Angleterre. Elle était une ennemie de la Réformation et son premier soin fut de rétablir la messe et la puissance des prêtres de Rome. Un ordre de la reine arriva dans la ville où demeurait William, commandant que tous participassent à la communion, à la messe qui serait célébrée le jour de Pâques suivant. William avait alors 19 ans. Pouvait-il obéir ? Non ; il ne pouvait croire qu'un homme eût la puissance de changer le

pain et le vin dans le vrai corps et le sang de Christ. Il ne pouvait se prosterner devant une hostie comme si elle eût été Christ, parce qu'il savait par la parole de Dieu que le Seigneur Jésus est un Sauveur ressuscité, vivant et assis à la droite de Dieu. William ne pouvait pas non plus mentir, en ayant l'air de croire une chose qu'il savait n'être pas vraie. Il se confiait en Dieu, et Dieu le rendit capable d'être obéissant et d'affronter, jeune et faible comme il l'était, toute la puissance de l'ennemi.

William savait bien tout ce à quoi il s'exposait, à la prison et peut-être à la mort. Il était apprenti, et, ne voulant pas aller à la messe, il quitta la maison de son maître et se cacha pendant quelque temps. Alors les magistrats firent chercher son père et lui dirent que s'il ne faisait pas connaître où était son fils, lui-même serait jeté en prison. Une prison, à cette époque, était tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible. Aussi quand le pauvre vieillard alla rapporter à son fils ce qu'avaient décidé les magistrats, le jeune homme répondit immédiatement : « Je retournerai à la maison. »

Il revint, en effet, et y passa encore cette nuit. Quelle nuit ce dût être, dans cette maison, témoin des scènes de son enfance, au milieu de ses frères et sœurs, avec son père et sa mère, et sachant que c'était pour la dernière fois ! Ah ! je suis sûr que l'ennemi, plus d'une fois, lui conseilla de céder et d'abandonner la vérité. Mais William ne le pouvait pas. Il ne s'appuyait pas sur sa propre force, mais sur la puissance de son Seigneur. Son regard était fixé sur l'étoile brillante du matin et son oreille ouverte aux conseils et aux directions du Consolateur.

Au matin, quand les autres s'en allaient tranquillement à leur travail, le terrible combat commença pour William. Les officiers du magistrat vinrent le

chercher, l'arrachèrent à ses parents, et le conduisirent dans la prison. Là on lui serra les pieds dans les ceps, et il resta vingt-quatre heures, souffrant sans pouvoir trouver un instant de repos. Mais la force d'en haut lui fit supporter avec patience ces longues heures de honte et de douleur.

(A suivre.)

Entretiens sur le Lévitique

LES FÊTES SOLENNELLES DE L'ÉTERNEL

(Lévitique XXIII, 4-44.)

LA MÈRE. — Nous avons parlé, Sophie, du sabbat qui était la figure du repos où Dieu veut introduire son peuple; nous allons voir maintenant les grandes fêtes qui avaient lieu dans le cours de l'année. Dieu les avait établies pour rappeler aux Israélites son dessein de les rassembler autour de Lui et les moyens qu'il employait pour cela.

SOPHIE. — Y avait-il beaucoup de fêtes, maman?

LA MÈRE. — Il y en avait sept : d'abord venait la *Pâque*, qui avait lieu le quatorzième jour du premier mois, et le lendemain était la *fête des pains sans levain* qui durait sept jours. Ensuite venaient les fêtes qui se rapportaient à la moisson. C'étaient celle des *prémices*, que l'on célébrait le lendemain du sabbat, après que la moisson était faite; et, cinquante jours plus tard, la *Pentecôte*. A celle-là succédait un long intervalle sans aucune fête. Puis, le premier jour du septième mois était la *fête des trompettes*; dix jours après, celle des *propitiations*, et enfin le quinzième jour commençait la *fête des tabernacles*, qui durait huit jours.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce que l'on faisait pendant ces fêtes ?

LA MÈRE. — Dans toutes ces fêtes, il y avait une sainte convocation du peuple, on ne faisait aucune œuvre servile et on présentait des offrandes à l'Éternel. Tu te souviens de ce que signifie la fête de Pâque ?

SOPHIE. — Oui, maman, elle rappelait aux Israélites leur délivrance du jugement de Dieu, quand Il passa et fit périr les premier-nés des Égyptiens, et que les enfants d'Israël furent épargnés à cause du sang de l'agneau.

LA MÈRE. — C'est cela. C'était le fondement de toutes les bénédictions pour les Israélites.

SOPHIE. — Et pour nous, chère maman, c'est Christ qui est notre Agneau de Pâque, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. C'est à cause de ce sacrifice de Christ que Dieu non seulement nous épargne, mais peut nous rassembler autour de Lui pour nous faire jouir de son repos.

SOPHIE. — Tu m'as aussi déjà parlé de la fête des pains sans levain, mais j'aimerais bien que tu me rappelles ce qu'elle signifie.

LA MÈRE. — Les pains sans levain rappelaient aux Israélites la pureté que Dieu demandait d'eux pour pouvoir s'approcher de Lui. Comme je te l'ai dit, le levain désigne le mal intérieur. Les pains sans levain représentent la pureté parfaite de Christ, sa perfection tandis qu'il était sur la terre. Mais celui qui possède la vie de Christ, le chrétien, doit marcher aussi dans la pureté comme Christ y a marché. (1 Jean II, 6; III, 3; 1 Corinthiens V, 7, 8.)

SOPHIE. — Mais, chère maman, n'avons-nous pas toujours du péché en nous ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant, ce n'est que lorsque nous ne serons plus sur la terre que nous

serons purifiés de tout levain. Mais, en attendant, il n'est pas du tout nécessaire que le péché agisse en nous. Dès que se montre un bourgeon du mauvais arbre, il faut le couper.

SOPHIE. — Et comment le peut-on, chère maman ?

LA MÈRE. — En regardant à Celui qui est notre vie, au Seigneur Jésus.

SOPHIE. — Merci, maman ; veux-tu me dire maintenant quelle fête venait après celle des pains sans levain ?

LA MÈRE. — C'était celle des *prémices*.

SOPHIE. — Que veut dire ce mot de *prémices* ?

LA MÈRE. — Ce sont les premiers fruits, et d'une manière plus générale les commencements.

SOPHIE. — Pourquoi donnait-on ce nom à cette fête ?

LA MÈRE. — Parce que, dans ce jour-là, on apportait au sacrificateur une gerbe des premiers fruits de la moisson. Le sacrificateur la présentait à l'Éternel et *elle était agréée pour le peuple*. Cela se faisait le lendemain du sabbat, c'est-à-dire le *premier jour* de la semaine. En même temps, on offrait un agneau en holocauste, un gâteau de fine farine pétrie à l'huile et une aspersion de vin. De plus, il n'était pas permis aux Israélites de manger de pain, ni de grains rôtis ou en épi, provenant de la nouvelle moisson, jusqu'à ce qu'ils eussent offert à Dieu les *prémices*.

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup, chère maman, comprendre ce que tout cela représente ?

LA MÈRE. — J'espère pouvoir te l'expliquer. Mais d'abord, dis-moi ce qui arrive au grain de froment quand on l'a mis en terre.

SOPHIE. — Je ne sais pas très bien, maman ; je vois que quand on a semé des grains dans la terre, au bout de quelque temps, il pousse une herbe qui grandit et puis au bout se forme un épi tout rempli

de grains semblables à celui qu'on a semé. Mais je serais bien aise de savoir ce qui arrive au grain pour qu'il puisse pousser ainsi.

LA MÈRE. — Eh bien, le grain, mis en terre, se décompose, c'est sa mort ; mais de là naît la vie de la petite plante ou germe qu'il renferme. Maintenant sais-tu qui est celui qui s'est comparé à un grain de blé ? Lis dans l'évangile de Jean, chapitre XII, verset 24.

SOPHIE. — « En vérité, en vérité, je vous dis : A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » De qui le Seigneur Jésus veut-il parler ?

LA MÈRE. — De Lui-même, mon enfant ; car il venait de dire : « L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié, » c'est-à-dire pour qu'il monte dans la gloire. Or, pour aller dans la gloire de Dieu et y amener d'autres semblables à Lui, ce qui est le fruit, il fallait que ce cher Sauveur mourût comme le grain de froment. (Lisez Hébreux II, 10.)

SOPHIE. — Ah ! je comprends, maman ; ensuite il est ressuscité le premier jour de la semaine.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et comme la gerbe de blé, provenant du grain mis en terre et mort, était présentée à l'Éternel et agréée pour le peuple, ainsi Jésus ressuscité est maintenant devant Dieu, agréé pour ceux qui Lui appartiennent, et il porte beaucoup de fruit.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce que sont ces fruits ?

LA MÈRE. — Ce sont les rachetés. En mourant et en ressuscitant, le Seigneur Jésus a accompli la rédemption, la délivrance parfaite de ceux qui croient en Lui ; il leur donne sa vie et eux aussi ressusciteront et seront semblables à Lui. Mais il devait ressusciter le premier,

SOPHIE. — Alors, chère maman, le Seigneur était comme les prémices de la résurrection.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ce que la Bible nous dit. Lis au XV^{me} chapitre de la 1^{re} épître aux Corinthiens, au verset 20.

SOPHIE. — « Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, *prémices* de ceux qui sont endormis. »

LA MÈRE. — Il est le « commencement » de ce nouvel état de l'homme, la résurrection, cet état où la mort n'a plus de puissance; il est « le premier-né d'entre les morts, » et il ne veut pas être seul dans cet état, il veut y introduire les siens. (Colossiens I, 18; Romains VI, 9; Philippiens III, 21.) Mais comme il était défendu de toucher à quoi que ce fût de la moisson, avant que la première gerbe n'eût été présentée à l'Éternel, ainsi personne avant Christ n'est entré et ne pouvait entrer dans cette glorieuse vie de résurrection.

SOPHIE. — Tu ne m'as rien dit des offrandes qui étaient présentées avec la première gerbe.

LA MÈRE. — Elles nous rappellent la personne bénie du Seigneur Jésus, qui s'est offert en holocauste agréable à Dieu sur la croix. Les gâteaux sans levain pétris à l'huile, tu t'en souviens, représentent Jésus, homme parfait sur la terre, sans péché et rempli du Saint-Esprit. Le vin représente la joie que Dieu trouve dans son Bien-aimé et que partagent ceux qui le connaissent. (Jean XV, 11.)

SOPHIE. — Il y a bien de quoi être rempli de joie, chère maman, en pensant que ce cher Sauveur est ressuscité et dans le ciel devant Dieu pour nous, et qu'il veut nous y avoir avec Lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tels que Lui : « nous lui serons semblables. » (1 Jean III, 2.) La fête qui suivait celle des prémices va nous rappeler ce que

Jésus fit pour les siens après être ressuscité et monté au ciel. Elle avait lieu cinquante jours après les prémices. C'était la Pentecôte.

SOPHIE. — Que faisait-on ce jour-là ?

LA MÈRE. — Outre la sainte convocation, on apportait devant l'Éternel pour lui être présentés deux pains faits avec de la farine provenant de la moisson nouvelle, mais ils étaient pétris avec du levain. En même temps, on offrait des holocaustes, des sacrifices de prospérité et un sacrifice pour le péché.

SOPHIE. — J'aimerais bien comprendre la signification de cette fête.

LA MÈRE. — Pour cela, mon enfant, voyons dans le Nouveau Testament ce qui arriva le jour de la Pentecôte. Lis Actes II, versets 1 et 4.

SOPHIE. — « Comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble dans un même lieu. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint. »

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus avait promis qu'il enverrait le Saint-Esprit, mais cela ne pouvait se faire avant qu'il fût glorifié et par conséquent mort et ressuscité. (Jean XV, 26 ; VII, 39.) Le jour de la Pentecôte, dix jours après son ascension, le Seigneur accomplit sa promesse. Le Saint-Esprit vint sceller ceux qui Lui appartenaient, qu'il avait sauvés, et auxquels il avait communiqué sa vie. (Voyez Jean XX, 22.) Ils étaient avec Lui déjà morts et ressuscités et devenaient ainsi « une sorte de prémices de ses créatures. » (Jacques I, 18.) Ils étaient ainsi présentés à Dieu. Ces pains faits avec une nouvelle farine, représentent donc les saints faisant partie d'une nouvelle création par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus, et unis à Lui par le Saint-Esprit.

SOPHIE. — Mais, maman, nous ne sommes pas encore morts et ressuscités; nous sommes sur la terre.

LA MÈRE. — C'est très vrai, mon enfant; mais ce-

lui qui croit au Seigneur Jésus est uni à Lui de telle sorte que l'Écriture le présente comme étant dans la même position que Christ : mort avec Lui, ressuscité avec Lui, ayant la même vie que Lui. L'apôtre dit : « Si nous avons été identifiés (ou faits une même plante) avec Lui. » (Romains VI, 5.) Et autre part : « Si vous êtes morts avec Christ... si vous êtes ressuscités avec Christ. » (Colossiens II, 20; III, 1.) La vie d'un chrétien ne peut pas se séparer de celle de Christ, telle qu'elle est maintenant. Christ a été mort, et le chrétien est mort avec Christ au péché, et à la loi, et au monde. Christ est ressuscité pour vivre à Dieu, le chrétien est ressuscité avec Christ pour chercher les choses qui sont en haut où se trouve Christ. Le Seigneur Jésus est au ciel, et là-haut, il est la vie du chrétien qui est un bourgeois du ciel.

SOPHIE. — Oh maman, combien cela est beau ; on devrait toujours y penser.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et alors on marcherait en servant Dieu constamment. Mais que reste-t-il toujours dans les saints sur la terre ?

SOPHIE. — Le péché, maman, et je pense que c'est pour cela que ces pains renfermaient du levain.

LA MÈRE. — C'est vrai ; aussi y avait-il dans les offrandes un sacrifice pour le péché, pour nous rappeler l'efficace perpétuelle du sacrifice de Christ qui a ôté le péché de devant Dieu. (Hébreux IX, 26 ; X, 10, 14.) Mais, chère enfant, rappelle-toi toujours que bien que le péché soit là, en nous, nous n'avons pas besoin d'y céder. « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ?.. Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » (Romains VI, 2, 11.)

SOPHIE. — Je voudrais, chère maman, te faire encore une question. Ces fêtes ne représentent-elles pas ce que Dieu voulait faire pour son peuple d'Israël ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les premiers disciples qui reçurent le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, étaient des Israélites, et Pierre, ce même jour, prêcha à la multitude des Juifs rassemblée de tous les pays à Jérusalem et leur dit : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit » (Actes II, 38) ; mais, sauf un petit nombre, la nation ne voulut pas recevoir Christ, alors l'évangile fut annoncé aux autres peuples. Les Juifs s'opposèrent partout au Seigneur ; ils furent rejetés, et ils doivent attendre maintenant jusqu'au moment où Dieu les ramènera à Lui. C'est ce que nous verrons dans les fêtes suivantes.

L'homme sur la croix

Jésus avait été définitivement rejeté par les Juifs et condamné par Pilate. Les soldats l'emmenèrent donc pour le crucifier. Vous savez ce que c'est qu'une croix, n'est-ce pas, et comment on y suspendait ceux que l'on voulait faire mourir ? On les plaçait sur la croix et, les bras étant étendus, on clouait les mains et les pieds sur le bois ; puis on dressait la croix dont on affermissait le pied dans un trou creusé en terre. Ensuite on laissait les malheureux crucifiés mourir dans les souffrances. C'était un supplice bien cruel ; de plus, chez les Romains, on ne l'infligeait qu'aux hommes les plus vils et les plus criminels, et chez les Juifs, Dieu avait déclaré que celui qui était pendu au bois, était maudit. Ainsi, mes enfants, le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, venait prendre la place d'un malfaiteur, la place de la honte la plus

grande, la place d'un homme maudit. Dans son amour, pour nous sauver, il s'abaissait ainsi ! Y avez-vous jamais pensé ?

Ceux que l'on crucifiait, devaient porter leur croix jusqu'au lieu du supplice. Jésus en fut donc chargé ; mais les soldats ayant rencontré un homme, nommé Simon, qui revenait des champs, le contraignirent de porter la croix après Jésus. Pourquoi ? Je ne saurais vous le dire ; mais ne pensez-vous pas que c'était un grand honneur pour Simon ? Ah ! je suis sûr que s'il croyait en Jésus, il était tout heureux de faire cela pour Lui et d'être méprisé avec son cher Maître. Et c'est ainsi, mes enfants, en souffrant le mépris pour Christ, que le chrétien aujourd'hui encore est appelé à porter sa croix en suivant Jésus.

Ils arrivèrent ainsi au lieu appelé Golgotha ou le Calvaire, où l'on crucifiait les criminels. Les soldats avaient amené deux brigands pour être crucifiés avec Jésus. On commença par leur donner du vin mêlé avec du fiel pour les enivrer, afin qu'ils sentissent moins la douleur. Jésus y goûta bien, car un Psaume de David avait dit d'avance qu'on l'abreuverait de fiel, mais il refusa d'en boire. Ce précieux Sauveur voulait subir la douleur de la croix en ayant toute sa connaissance. Alors les soldats le prirent, et le Fils de Dieu fut cloué sur la croix et élevé de la terre entre les deux brigands, par la main même de ses créatures. A celui qui était vraiment Roi, on ne donna pour trône que la croix, la dernière place dans l'ignominie et la douleur.

Et ne se plaignait-il pas ? Non ; il était là comme un agneau qu'on immole. Ne disait-il rien à ceux qui le crucifiaient ? Non ; mais il s'adressait à Dieu son Père, et ce n'était pas pour demander la punition de ceux qui le traitaient ainsi, c'était pour demander leur pardon. « Père, » disait-il, « pardonne-leur,

car ils ne savent ce qu'ils font. » Oh ! quelle grâce !

Mais cela ne touchait pas ces cœurs endurcis. Les sacrificateurs, les scribes étaient venus le voir cloué sur la croix, et ils se moquaient de Lui. Ceux qui passaient l'injuriaient, les soldats se moquaient aussi de Lui, et jusqu'aux malheureux brigands crucifiés avec Lui, lui disaient des outrages. On avait mis au-dessus de sa tête un écriteau disant qu'il était le Roi des Juifs, et on lui disait : « Si tu es le Roi d'Israël, le Fils de Dieu, descends donc de la croix ! » Oh quelle méchanceté du cœur ! quel triomphe pour Satan ! mais aussi quel amour de la part de Jésus ! Il aurait bien pu descendre de la croix s'il l'eût voulu, mais alors comment nous aurait-il sauvés ? Il y resta pour tout accomplir.

Mais sur la croix même, tandis qu'il était abreuvé d'outrages, ce bon Sauveur montrait sa grâce. Un des brigands l'outrageait toujours. Alors l'autre se mit à le reprendre et à confesser son crime, et il dit à Jésus : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume. » Il avait foi au Seigneur crucifié quand tout le monde le rejetait. Et Jésus lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » N'était-il pas heureux, mes enfants, ce pauvre brigand dans les souffrances. Oh ! oui, infiniment heureux ! Et Jésus était heureux avec lui ; c'était sa consolation et sa récompense, car il était venu chercher et sauver ce qui était perdu. Mes enfants, si vous mouriez aujourd'hui, seriez-vous avec Jésus dans le paradis ?

Et en même temps, ne pensant jamais à Lui-même, Jésus pouvait aussi s'occuper de sa mère. Elle était là près de la croix avec quelques femmes et l'apôtre Jean, que Jésus aimait particulièrement. Marie, en voyant son fils attaché à la croix, avait son cœur comme transpercé d'une épée, ainsi que le lui avait

dit d'avance le pieux Siméon, quand il tenait dans ses bras le petit enfant Jésus et que le Saint-Esprit lui faisait connaître ce qui arriverait à ce petit enfant. Mais Jésus console sa mère en la confiant au disciple qu'il aimait, pour qu'il lui tînt lieu de fils. Jean devait être bien heureux d'être revenu près de la croix pour voir et entendre encore une fois le Sauveur.

Après cela, mes enfants, vint pour Jésus le moment le plus terrible. On l'avait crucifié à neuf heures du matin. A midi, tout à coup, le soleil s'obscurcit et des ténèbres profondes couvrirent tout le pays jusqu'à trois heures. Tous s'étaient éloignés de la croix et se tenaient à distance. Et, du sein de l'obscurité, on entendit Jésus s'écriant d'une forte voix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Pourquoi Jésus, qui n'avait fait aucun mal, était-il abandonné de Dieu ? Ah ! c'est qu'il n'était pas seulement l'homme parfait, l'homme obéissant jusqu'à la mort, mais sur la croix il s'offrait en sacrifice à Dieu pour ôter le péché, il était fait péché pour nous et il subissait le jugement de Dieu, il était abandonné. Dieu n'épargnait pas son propre fils. Chers enfants, c'était pour que Dieu pût vous pardonner vos péchés, pour que vous ne fussiez pas abandonnés de Lui pendant l'éternité, mais que vous fussiez reçu dans le ciel ; voilà pourquoi Jésus était abandonné de Dieu. Ne vous a-t-il pas aimés d'un immense amour ?

Quand ces heures terribles furent passées, Jésus dit : « J'ai soif. » Et quelqu'un courut chercher du vinaigre dont il imbiba une éponge et il la présenta à Jésus au bout d'un roseau. Alors Jésus dit : « C'est accompli. » Qu'est-ce qui était accompli ? Tout ce que Dieu avait annoncé dès le commencement, tout ce qu'il voulait faire pour sauver de misérables pécheurs. Et comme tout était accompli, Jésus dit :

« Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains. »
Et il baissa la tête et expira. Il montrait par là, mes enfants, qu'il mourait volontairement.

Tel fut l'homme sur la croix, telle fut sur la terre la fin de la vie de celui que nous avons vu un petit enfant dans la crèche à Bethléem.

Il n'y avait pas eu auparavant, mes enfants, et il n'y aura jamais dans l'éternité un moment plus solennel que celui où Jésus expira. Aussi Dieu le fit bien voir, car à cet instant, le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et des saints ressuscitèrent, mais ils ne sortirent de leurs tombeaux qu'après la résurrection de Jésus. Pourquoi le voile du temple se déchirait-il ? Pour montrer que les pécheurs purifiés de leurs péchés par la mort du Seigneur Jésus, pouvaient entrer en la présence de Dieu. Et si vous me demandez, mes jeunes amis, pourquoi à ce moment des morts ressuscitèrent, je vous répondrai que cela montrait que la mort de Jésus détruisait la puissance de la mort. N'est-ce pas bien merveilleux ? Les péchés de celui qui croit en Jésus sont effacés, il peut entrer sans crainte en la présence de Dieu et il ressuscitera un jour. Oh ! quel glorieux salut !

D'après la loi de Moïse, les corps des crucifiés ne devaient pas rester sur la croix jusqu'au lendemain. Les Juifs demandèrent donc à Pilate de les faire ôter. Mais habituellement, les malheureux suppliciés n'étaient pas encore morts, de sorte que pour achever de les tuer, on leur rompait les jambes. C'est ce que l'on fit aux deux brigands. Mais en venant à Jésus, on s'aperçut qu'il était déjà mort. On ne lui rompit donc pas les jambes, mais un des soldats lui perça le côté d'un coup de lance, et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. L'apôtre Jean était présent et

nous raconte qu'il l'a vu. Que voulaient dire ce sang et cette eau ? C'était le signe de notre salut parfait et éternel ; le sang expie le péché, l'eau purifie le pécheur. C'est le fruit de la mort de Jésus, et c'est pour chacun de ceux qui croient. Est-ce pour vous aussi, chers enfants ? Oui, si vous croyez en Jésus.

Voilà l'histoire de la croix. N'est-elle pas belle et précieuse ? C'est l'histoire de la méchanceté horrible de l'homme qui fait mourir le Fils de Dieu, mais c'est l'histoire de l'amour de Dieu qui, pour sauver l'homme si méchant, donne son Fils unique ; c'est l'histoire de l'amour de Jésus qui s'offre Lui-même pour que tous nos péchés soient effacés.



Jésus sur la croix

Ah ! voyez sur la croix ce Sauveur débonnaire !
 Ses membres sont cloués sur un infâme bois.
 Les Juifs ont réussi. Conduits par l'adversaire,
 Ils ont condamné Christ d'une commune voix.

Qu'il meure ! ainsi criait toute la multitude,
 Qui se pressait pour voir injurier Jésus.
 Qu'il meure ! Il s'est fait Christ ! Dans leur ingratitude
 Ils disputent à qui l'outragera le plus !

Après avoir bandé les paupières divines
 Du vrai roi d'Israël à leurs regards caché,
 Ils le frappent, disant : Voyons, si tu devines,
 Lequel de nous, ô Christ, le premier t'a touché.

On le mène à Pilate : Ote-le, crucifie !
 Il s'est fait roi, dit-on ; il mérite la mort !
 Ils rejettent ainsi le Prince de la vie :
 Sur leur tête est son sang ! Oh quel terrible sort !

Le gouverneur enfin a livré la victime
A ce peuple insensé qui, d'un commun accord,
Préfère au Fils de Dieu, Barabbas dont le crime
Méritait justement la sentence de mort.

Les soldats insultant sa personne divine
Le revêtent de pourpre et placent un roseau
Dans ses mains ; puis, tressant en couronne l'épine,
La mettent sur son front comme un sanglant bandeau.

C'en est fait : de la croix il a subi l'outrage ;
Entre deux malfaiteurs Jésus est attaché ;
Les principaux des Juifs ont assouvi leur rage,
L'homme coupable a mis le comble à son péché.

Muet comme un agneau, Jésus, dans la souffrance,
Porte sans murmurer l'opprobre et la douleur.
Abandonné de Dieu pour notre délivrance
Il finit dans la mort son immense labeur.

A la croix il remporte une pleine victoire
Sur la mort, sur Satan qui se croyait vainqueur,
Puis il sort de la tombe et, couronné de gloire,
Sur le trône du Père, il s'assied en Sauveur.

Où donc sont nos péchés qui pesaient sur sa tête,
Quand il cria : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé ?
Ils sont tous effacés par son œuvre parfaite ;
Ils sont dans le sépulcre où Christ a reposé.

Comment Lucie vint à Jésus.

Une après-midi de dimanche, les enfants de notre hameau étaient tous réunis dans la vieille maison d'école. Ce jour-là on ne les avait pas partagés en groupes, car un vieux serviteur de Dieu qui aimait les petits enfants était venu de la ville voisine pour parler aux nôtres,



Après le chant d'une hymne et la prière, le serviteur de Dieu monta dans la chaire, car la salle d'école était une ancienne chapelle, et il commença à s'adresser avec une grande affection à ses petits amis.

Je ne me rappelle pas quel sujet il avait pris, mais il n'alla pas loin sans citer ces paroles merveilleuses et toujours nouvelles du Seigneur Jésus aux petits : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. » Et il les répétait avec tant d'amour d'une voix si suppliante, que l'on sentait bien qu'il parlait de la part du Seigneur Jésus.

En appuyant sur ces mots « laissez venir, » ce cher serviteur de Dieu fit sans y penser le geste de quelqu'un qui invite un enfant à venir près de lui. Alors, à notre grande surprise à tous, une petite blondine de cinq ans se leva d'un des derniers bancs, traversa toute la salle, en marchant droit vers celui qui parlait et, fixant son regard sur lui, elle

s'arrêta devant la porte ouverte de la chaire. Le cœur du vieillard fut touché ; il aida l'enfant à monter près de lui, posa la main sur sa petite tête et la bénit.

La foi lui fut donnée et il dit : « Je te rencontrerai dans le ciel, ma chère petite ; je sais que je t'y rencontrerai. » Puis il lui demanda son nom et, se tournant vers les enfants étonnés, il continua à leur parler de la manière suivante :

« C'est justement ainsi, mes chers enfants, qu'il vous faut venir à Jésus. Vous venez de voir comment vous devez faire. Venez dans vos cœurs à Jésus, comme la petite Lucie est venue avec ses pieds vers moi, et il vous bénira, et vous serez bénis, et je vous rencontrerai aussi dans le ciel. »

Depuis ce moment, Lucie fut toujours pour nous l'objet d'un grand intérêt. Nous prions souvent pour elle, car il semblait qu'une mesure de la foi de notre vieil ami nous eût été donnée, et nous étions persuadés que nous n'avions qu'à attendre pour voir, avant longtemps, l'œuvre de la grâce commencée clairement en elle. Et quand notre ami venait nous voir, on lui amenait la petite Lucie afin qu'il lui parlât et il répétait toujours avec la même assurance : « Je rencontrerai cette chère enfant dans le ciel. »

Mais le temps passait, et bien que Lucie fut une enfant douce et bien élevée, — gaie aussi, — nous n'apercevions chez elle aucun souci quant à son âme. Elle avait dix ans quand ses parents quittèrent le village pour aller habiter la ville voisine, et nous perdîmes presque entièrement de vue la petite Lucie. Longtemps après, il m'arriva un soir de rencontrer sa mère à qui je demandai avec sollicitude des nouvelles de l'enfant. La mère m'assura que Lucie était aussi assidue que jamais à l'école du dimanche et à la chapelle, mais je ne pus découvrir si elle était convertie.

Il y avait six ans que Lucie nous avait quittés, et dix depuis l'après-midi dont j'ai parlé, quand me trouvant à ma fenêtre, je vis une jeune fille monter le perron de la maison. Elle ne ressemblait guère à la petite Lucie aux cheveux blonds, avec sa robe lilas et son tablier blanc, et cependant c'était elle. Elle était venue me voir avant de partir pour une ville éloignée. Après les premières salutations, je lui demandai si elle se rappelait l'incident que j'ai raconté.

— Oh oui, répondit-elle joyeusement. Je me le rappelle très bien.

— Mais êtes-vous maintenant venue à Jésus, Lucie ? lui demandai-je.

— Oui, répliqua-t-elle immédiatement avec sérieux ; je suis venue à Lui.

— Et c'est bien réel, Lucie ? insistai-je, osant à peine le croire.

— Oui, réellement.

— Et quand est-ce arrivé ?

— Il y a environ quinze jours. C'était dans la salle de la réunion et le Saint-Esprit luttait avec moi, et il me fallut tout abandonner.

— Abandonner quoi ?

— Mes voies de péché ; et je suis venue à Jésus et depuis j'ai toujours été heureuse. Et je sens que plus j'aime Jésus, plus j'ai besoin de Lui. Ma sœur se moque de moi, mais je pense : Ah ! tu ne te moqueras pas quand le Seigneur viendra.

Lucie était réellement venue à Jésus ; elle avait déposé ses péchés et son cœur aux pieds de Celui qui mourut pour ôter les uns et pour gagner l'autre.

— Depuis ce jour, ajouta-t-elle, où à l'école du dimanche, je vins, pensant que l'on m'appelait, j'ai toujours beaucoup aimé l'école du dimanche, et bien que je ne fusse pas convertie, mais une méchante

pécheresse, avec un très mauvais caractère, cela m'a gardé de beaucoup de mal. Je suis sûre que je dois beaucoup à ceux qui ont prié pour moi.

« Jésus appela auprès de lui un petit enfant. » Il vous appelle, chers jeunes amis, ne voulez-vous pas venir tout de suite dans vos cœurs au Seigneur Jésus avec toute la simplicité de la petite Lucie, quand elle vint vers le vieux serviteur de Dieu ?

Réponses aux questions du mois d'avril

13. Melchisédec bénit Abram en disant : « Béni soit Abram par le Dieu fort, souverain, *possesseur des cieux et de la terre.* » (Genèse XIV, 19.)

14. « Je te loue, ô Père, *Seigneur du ciel et de la terre*, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. » (Matthieu XI, 25.)

15. Paul dit dans l'aréopage d'Athènes : « Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, Lui qui est *le Seigneur du ciel et de la terre.* » (Actes XVII, 24.)

Questions pour le mois de mai

16. Citez quelques passages où le Seigneur Jésus nous est présenté comme le Créateur. (Voyez évangile de Jean, et épîtres aux Colossiens et aux Hébreux.)

17. Le Seigneur Jésus était-il riche dans ce monde ? (Voyez Matthieu VIII et 2 Corinthiens VIII.) Trouvez aussi deux passages dans l'évangile de Luc qui nous apprennent quelque chose à ce sujet. (Voyez chapitres II et VIII.)

18. Lui, le Créateur est venu dans le monde, et chez les Juifs, comme le Messie ; comment fut-il reçu ? (Voyez Jean I.)



William Hunter

(Suite et fin de la page 83)

Le matin venu, William fut conduit devant le magistrat qui, prenant une Bible, s'efforça de tirer de ses pages bénies des passages pour persuader au jeune homme qu'il était dans une fausse voie. Oui, Satan venait contre lui comme un ange de lumière, la Bible à la main, pour lui faire croire que la lumière était ténèbres et les ténèbres, lumière. On voulait le convaincre par cette Parole qu'il aimait tant, qu'il était dans l'erreur. Mais la Parole était réellement une lampe à ses pieds, une lumière dans son sentier, et il retint et confessa la vérité sans crainte des hommes.

Le magistrat, voyant qu'il ne pouvait pas le convaincre, l'envoya comme prisonnier à Londres, et

écrivit à l'évêque Bonner une lettre dans laquelle il accusait William d'hérésie. Bonner lut la lettre et ordonna que le prisonnier lui fût amené. « J'apprends par cette lettre, » lui dit-il, « que vous, William Hunter, vous avez nié le saint sacrement de l'autel * ; sur quoi, M. Brown vous a fait venir pour vous ramener à la foi catholique dont il dit que vous vous êtes écarté. Quoi qu'il en soit, si vous voulez vous laisser enseigner par moi, il ne vous sera fait aucun mal pour ce que vous auriez fait ou dit auparavant. »

« Je ne me suis point écarté de la foi catholique de Jésus-Christ, » répondit le jeune homme. « Je la crois et la confesse de tout mon cœur. »

L'évêque employa toute son habileté pour persuader à William de rétracter la profession qu'il avait faite devant le magistrat, mais le jeune homme répondit : « Je ne me rétracterai point, avec l'aide de Dieu. » C'était là le secret de sa fermeté, c'était une force et une puissance qui ne venaient pas de lui.

Alors l'ennemi usa de nouveau de ruse. « Je pense, » dit l'évêque, « que vous auriez honte de vous rétracter publiquement, en portant un fagot sur vos épaules **. Mais si vous voulez le faire en secret, je vous promets que vous ne serez pas exposé à la honte. Dites seulement le mot ici, entre vous et moi, et la chose n'ira pas plus loin, et vous pourrez retourner chez vous sans souffrir aucun mal. »

Quel moment pour le jeune homme ! Ah ! je suis sûr qu'il aurait bien aimé revenir dans sa chère maison paternelle et y être tranquille auprès de ceux qu'il aimait ; sans doute, l'ennemi lui soufflait à l'o-

* C'est-à-dire que l'hostie est vraiment Christ.

** On obligeait ceux qui se rétractaient à faire trois fois le tour de la place du marché, exposés aux moqueries de la populace.

reille : « Cède extérieurement et crois dans ton cœur sans rien dire. » Il hésita peut-être un moment, puis il dit : « Monseigneur, si vous me laissez tranquille avec ma conscience, je retournerai chez mon père ou chez mon maître, et si personne ne me tourmente ou ne trouble ma conscience, je garderai ma conscience pour moi. » Mais cela ne pouvait satisfaire l'évêque, il voulait une rétractation ; c'est pourquoi il renvoya William en prison, où on lui mit de nouveau les pieds dans des ceps et où il fut laissé deux jours et deux nuits avec une croûte de pain et un gobelet d'eau. L'évêque pensait qu'il aurait ainsi facilement raison d'un aussi jeune homme, quand il serait affaibli par le jeûne, mais la seule réponse qu'il obtint, fut : « Je ne puis rien rétracter de ma foi en Christ. » Promesses et menaces, tout fut inutile ; et William fut envoyé à la prison des criminels et chargé, par l'ordre de l'évêque, de chaînes aussi lourdes qu'il pouvait les porter.

« Quel âge avez-vous ? » lui demanda l'évêque, avant qu'on l'emmenât.

« Dix-neuf ans, » répondit le martyr.

« Eh bien, vous serez brûlé avant que vous ayez vingt ans, » répliqua Bonner, « si vous ne voulez pas céder et vous conduire mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici. »

« Que Dieu me fortifie dans sa vérité ! » répondit tranquillement William.

Pendant neuf longs mois, le pauvre jeune homme endura tout ce que l'on pouvait souffrir, à cette époque surtout, dans une prison, au milieu des criminels. L'évêque ne lui accordait qu'environ cinq centimes par jour pour sa subsistance, mais le père de William lui fournissait ce qu'il pouvait en vivres et en vêtements. Cinq fois durant ce temps, il eut à subir les assauts que l'ennemi lui livra pour l'engager

à abandonner la vérité, et cinq fois, par la grâce et la puissance de Dieu, William résista.

Enfin le terme du combat arriva ; il fut condamné à être brûlé vif. Un mois encore il souffrit dans la prison, puis les lourdes portes s'ouvrirent pour lui donner passage ; il ne devait plus y retourner.

On le conduisit dans sa ville natale ; c'est là, au milieu de ceux qui le connaissaient, que la sentence devait être exécutée. C'était au printemps, toute la nature était brillante de vie et de beauté. Comme aux jours de son enfance, William pouvait entendre les bêlements des troupeaux et les cris des laboureurs, tandis qu'il traversait ces scènes paisibles. Tout le train du monde continuait autour de lui, mais lui était à part de tout ; il était encore dans le monde, mais point du monde. Tout était contre lui, mais il était fidèle à son Roi méconnu et méprisé, il combattait pour un Seigneur rejeté. Tiendrait-il ferme jusqu'à la fin ? Vous allez le voir.

Ce fut un samedi soir, que William revint ainsi prisonnier pour Jésus-Christ dans la ville où il était né. Rentrerait-il au moins quelques moments dans la maison paternelle ? Non ; il ne devait plus connaître ici-bas la douceur d'un foyer et les joies de la famille. La prison, telle devait être sa demeure pour les derniers jours où il aurait encore à combattre.

Son père et sa mère vinrent prendre congé de lui. Et que lui dit sa mère ? Le supplia-t-elle de céder devant ses puissants ennemis ? Non. Elle n'avait pas été fidèle elle-même, mais elle était heureuse que son fils l'eût été, et elle bénissait Dieu d'avoir un tel fils, un fils qui préférerait perdre sa vie pour l'amour de Christ. Et le jeune homme lui répondit : « Pour la légère peine que j'endure, mère, et qui bientôt prendra fin, Christ m'a promis une couronne de joie. N'en êtes-vous pas heureuse ? » Alors sa mère tomba

à genoux et s'écria : « Je prie Dieu de te fortifier jusqu'à la fin, mon fils ; oui, je pense que tu as une aussi bonne condition qu'aucun de mes autres enfants. » Et le pauvre vieux père, refoulant ses larmes, dit : « Je ne craignais rien d'autre, sinon que mon fils mourût de faim ou de froid dans la prison. » C'est ainsi qu'ils prirent congé de lui.

Le mardi matin, le shérif (principal magistrat) vint lui dire de se préparer à la mort. Dans cette heure terrible, il ne fut pas laissé seul. Le propre fils du shérif vint se jeter au cou du prisonnier et lui dit : « William, ne crains point ces hommes armés qui vont te conduire au lieu où tu seras brûlé. »

« Je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'ôte toute crainte, » répondit le jeune homme ; « j'ai déjà fait mon compte de ce que cela me coûterait. »

Son frère Robert vint aussi pour le soutenir et l'encourager jusqu'à la fin. C'est ainsi que le Seigneur prenait soin de son jeune témoin.

Tout étant prêt, William mit son habit et suivit joyeusement ceux qui devaient le conduire au lieu du supplice.

Quelle marche que celle qu'il eut à faire à travers ces rues où si souvent, jeune garçon au cœur insouciant, il avait joué avec des camarades ou fait des commissions pour sa mère. Tout était bien différent maintenant aux yeux de la chair ; mais lui savait que bientôt il allait entrer pour toujours dans sa demeure céleste, et être avec son adorable Rédempteur. Il pouvait bien supporter un dernier coup pour Christ.

« Que Dieu soit avec toi, mon fils William ! » cria une voix tremblante comme il passait ; et, pour la dernière fois, il vit son vieux père à côté de lui. Quand il fut arrivé au lieu où le bûcher était élevé, il s'agenouilla et dit : « Les sacrifices de Dieu sont

un esprit froissé ; ô Dieu, tu ne méprises point le cœur froissé et brisé. »

Alors vint la dernière épreuve de sa foi, la dernière tentative de l'ennemi pour faire fléchir le cœur du jeune martyr.

On déploya devant lui une lettre de la reine, qui lui promettait la vie s'il se rétractait. Moment solennel ! Succombera-t-il à la vue de la mort affreuse qui était devant ses yeux ? Non. « Je ne puis me rétracter ; Dieu m'aidera, » dit-il ; et, se levant, il marcha vers le bûcher. Se trouvant devant le juge qui l'avait d'abord accusé, il lui dit : « M. Brown, maintenant vous avez ce que vous désiriez. Je prie Dieu qu'il ne vous l'impute point au dernier jour ; quoi qu'il en soit, pour moi, je vous pardonne. Si Dieu vous pardonne, je ne redemanderai point mon sang de vos mains. »

C'était un jour sombre, le ciel était couvert de nuages. Un grand concours de peuple se tenait autour du bûcher, et quand tout fut enfin prêt, le jeune martyr, levant les yeux vers le ciel, s'écria : « Fils de Dieu, brille sur moi ! » Et à ce moment, le soleil perça son voile de brouillards et de nuages et illumina tout à coup d'une clarté brillante et passagère cette scène solennelle. Le peuple fut émerveillé et un gentilhomme, qui se trouvait là, ayant dit à haute voix : « Que Dieu ait pitié de son âme ! » « Amen ! Amen ! » répondit de toutes parts la foule frappée de crainte.

A ce moment encore, un prêtre romain se précipita vers lui, avec un livre qu'il voulait lui faire lire ! « Loin de moi, faux prophète, » s'écria William. Et comme la fumée du bûcher allumé roulait ses tourbillons autour de lui, son fidèle frère Robert cria : « William, pense à la sainte passion de Christ, et ne crains point la mort ! » Le martyr répondit : « Je n'ai

point de peur ; » puis, levant les mains au ciel, il cria à haute voix : « Seigneur, Seigneur, reçois mon esprit ! » Et tandis que les flammes cruelles dévoreraient son corps et qu'un voile de fumée s'étendait sur cette scène de mort, le jeune vainqueur, racheté par le sang de Christ, passait loin du bruit des luttes et des souffrances du combat, dans la lumière, le repos et la gloire de la maison du Père en haut. Il avait combattu le bon combat, gardé la foi, et il était allé recevoir de son Sauveur la couronne de justice, que le Seigneur, juste Juge, donnera en ce jour à tous ceux qui aiment son apparition. (2 Timothée IV, 7, 8.)

Aurez-vous aussi une couronne, mon cher jeune lecteur ? Ah ! cela dépend de ce que sera votre course à travers ce monde. Faites-y bien attention. Nul ne peut dire qu'il aime l'apparition de Christ, s'il passe avec insouciance sa vie en se laissant emporter dans les voies du monde. Le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ;... et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera. » (Matthieu XVI, 24, 25.)

Perdre sa vie ne signifie pas nécessairement souffrir le martyre, comme William Hunter ; mais cela veut dire que la mort de Christ nous sépare de la position, des goûts, des honneurs, des avantages et des perspectives du monde. Dans quelque position que soit une personne, quels que soient son âge ou son rang, si elle est fidèle à Christ, elle perdra sa vie dans ce monde. Alors on ne fait pas de plans pour s'avancer ou s'élever au milieu des hommes et pour attirer leur attention. Comme Paul, on est « content » de ce que l'on a. Perdre sa vie pour Christ, chers jeunes amis, est une chose réelle qui n'appartient pas aux riches seulement, mais aussi aux pauvres. Dieu veuille

produire en vous le désir de suivre Jésus de tout votre cœur. Alors vous regarderez à Dieu pour qu'il vous rende fidèle, afin que vous teniez ferme ce que vous avez, et vous direz comme William Hunter : « Que Dieu me fortifie dans sa vérité ! »

Entretiens sur le Lévitique

LES FÊTES SOLENNELLES DE L'ÉTERNEL

(Suite)

(Lévitique XXIII, 4-44.)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que les autres fêtes de l'Éternel se rapportaient au moment où les Juifs se convertiraient. Veux-tu m'en parler maintenant ?

LA MÈRE. — Volontiers, mon enfant ; mais auparavant, il y a une chose que je veux te dire. La dernière fête était celle de la moisson. L'Éternel, à ce propos, donne à son peuple ce commandement : « Quand vous ferez la moisson de votre terre, tu n'achèveras point de moissonner le bout de ton champ, et tu ne glaneras point les épis qui resteront de ta moisson ; mais tu les laisseras pour le pauvre et pour l'étranger. Je suis l'Éternel, votre Dieu. »

SOPHIE. — Mais, maman, Dieu leur avait déjà dit cela.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais alors c'était en rapport avec les sentiments de compassion que le peuple de Dieu devait montrer envers les nécessiteux. Ici, cette prescription se trouve au milieu des fêtes qui racontent les voies de Dieu envers Israël pour

le bénir, et elle nous fait voir qu'il y a aussi une part de bénédiction pour les autres. Israël était un peuple enrichi par la faveur de Dieu, jouissant des alliances et des promesses. (Voyez Romains IX, 4 et Éphésiens II, 12.) Il aurait pu penser (et il l'a fait, hélas ! voyez Actes XXII, 21, 22), que Dieu n'avait rien pour les autres peuples, qui sont ici représentés par les pauvres et les étrangers. Dieu leur montre qu'il y a aussi dans sa grâce, quelque chose pour ceux-là et que les Israélites ne devaient pas les mépriser. Te rappelles-tu une occasion où le Seigneur, après avoir guéri et nourri les foules en Israël, montre ainsi sa condescendance envers une pauvre femme étrangère qui lui demandait une faveur ?

SOPHIE. — Je pense que c'est la femme cananéenne qui avait une fille tourmentée par un démon. Jésus lui disait qu'il n'était envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël, mais elle répondit que les petits chiens mangeaient bien les miettes sous la table de leurs maîtres. Oh ! je vois, maman. Cette pauvre femme était contente de prendre les petits restes, comme les étrangers recueillaient les épis restés après la moisson. Mais aussi Jésus guérit sa fille.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ce qui arrivera d'une manière plus générale quand les Juifs, plus tard, recouvreront leurs bénédictions ; les autres peuples en auront aussi leur part. Maintenant continuons ce qui se rapporte aux fêtes. Où est maintenant le peuple d'Israël ?

SOPHIE. — Tout dispersé, maman, et méprisé. C'est parce qu'ils ont rejeté et crucifié le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mais Dieu ne l'a pas abandonné pour toujours ; il se souvient de ses promesses faites à son serviteur Abraham et, dans sa grâce, il veut les accomplir en ramenant Israël dans son pays. La

première fête dont je vais te parler représente le premier acte de ce retour. C'est la fête des trompettes.

SOPHIE. — Quel nom étrange, pourquoi le lui donnait-on ?

LA MÈRE. — Parce qu'en ce jour-là, le premier du septième mois, l'Éternel avait ordonné que l'on sonnât des trompettes, que le peuple se rassemblât et que ce fût un jour de repos. En même temps on offrait des offrandes à l'Éternel.

SOPHIE. — Mais comment est-ce que cela représente le retour du peuple dans son pays ?

LA MÈRE. — Dieu avait ordonné à Moïse de faire deux trompettes d'argent. (Nombres X, 1-3.) Quand on en sonnait, toute l'assemblée dispersée dans le camp ou dehors, devait se rassembler devant le tabernacle, en présence de Dieu.

SOPHIE. — Oh ! je crois comprendre, maman. Comme les trompettes appelaient le peuple auprès de Dieu, il viendra un jour où l'Éternel fera dire à son peuple, dispersé par toute la terre, de revenir dans le beau pays de Canaan.

LA MÈRE. — C'est cela même, mon enfant. Cherche dans le livre du prophète Ésaïe, au chap. XXVII, vers. 13.

SOPHIE. — « Et il arrivera en ce jour-là qu'on sonnera du grand cor, et ceux qui s'étaient perdus au pays d'Assyrie et ceux qui avaient été chassés au pays d'Égypte, reviendront et se prosterneront devant l'Éternel, en la sainte montagne, à Jérusalem. »

LA MÈRE. — Le prophète Jérémie dit aussi : « Ne t'épouvante point, toi, Israël ; car voici, je m'en vais te délivrer du pays éloigné, et ta postérité, du pays de leur captivité ; et Jacob retournera, et sera en repos et à son aise. » (Jérémie XLVI, 27.)

SOPHIE. — Ce sera un bien beau jour pour ce pauvre peuple, chère maman. Mais comment sauront-ils

qu'ils doivent retourner ? car je comprends bien que Dieu ne les appellera pas par des trompettes, comme celles qui sonnaient dans le camp.

LA MÈRE. — Tu as raison ; les trompettes sont la figure d'un appel qui se fait entendre pour attirer l'attention. Mais lis encore dans le prophète Ésaïe, chap. XI, 12.

SOPHIE. — « Et il élèvera l'enseigne parmi les nations, et assemblera les Israélites qui auront été chassés, et recueillera des quatre coins de la terre, ceux qui auront été dispersés. »

LA MÈRE. — Et si nous lisons encore aux vers. 19 et 20 du dernier chapitre du même prophète, tu verras par quels moyens Dieu opérera ce retour : « Car je mettrai une marque en eux, et j'enverrai ceux d'entre eux qui seront réchappés vers les nations... Et ils amèneront tous vos frères d'entre toutes les nations. » Tu disais que ce sera un beau jour ; tu as raison, mais sais-tu aussi ce qui arrivera alors ? Qui apprendront-ils à connaître et à cause de qui Dieu pardonnera-t-il leur grand péché ?

SOPHIE. — A cause de Jésus, maman ; ils apprendront à le connaître, lui que leurs pères ont crucifié.

LA MÈRE. — Aussi lisons-nous dans le prophète Zacharie parlant de ce moment : « Je répandrai sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de supplications, et ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, et ils en mèneront deuil... et ils seront en amertume. » (Zacharie XII, 10.) Ils se repentiront alors, comme l'apôtre Pierre les y exhortait quand il disait : « Repentez-vous et vous convertissez, afin que vos péchés soient effacés » (Actes III, 19), et qu'ils ne voulurent pas écouter cet appel. C'est cette douleur de repentance que préfigurait la fête qui avait lieu le 10^{me} jour du septième mois, et que l'on nommait la fête des propitiations. « Vous aurez une sainte

convocation et vous affligerez vos âmes, » dit l'Éternel.

SOPHIE. — Mais, maman, tu m'as déjà parlé de ce jour-là. C'est celui où le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint avec du sang, et où un bouc qui portait les péchés du peuple était envoyé au désert.

LA MÈRE. — C'est juste, mon enfant, et je suis bien aise que tu te le sois rappelé. Et tu peux voir par là que si les enfants d'Israël doivent sentir amèrement leur affreux péché d'avoir rejeté Christ, son Roi, ils verront aussi que lui-même a ôté leurs péchés par son sacrifice et les a portés à leur place, comme le dit le prophète Ésaïe : « Il était navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités. » (Ésaïe LIII, 5.)

SOPHIE. — Je te remercie beaucoup, chère maman, de m'avoir expliqué ces fêtes, qui nous montrent ces pauvres Juifs retournant chez eux et recevant Jésus. Quel bonheur pour eux. Mais il reste encore une fête, je me rappelle que c'est celle des Tabernacles. Voudrais-tu me dire d'abord pourquoi on la nommait ainsi.

LA MÈRE. — C'est parce que pendant les sept premiers jours de cette fête, qui commençait le 15^{me} jour du septième mois et qui durait huit jours, les Israélites devaient demeurer dans des tentes comme ils avaient fait au désert.

SOPHIE. — Alors, chère maman, ils ne pouvaient pas célébrer cette fête dans le désert, car là ils étaient toujours dans des tentes.

LA MÈRE. — Tu as raison ; elle ne pouvait l'être que dans le pays, comme la fête des prémices et celle de la Pentecôte. La fête des Tabernacles était destinée à rappeler aux Israélites qu'ils avaient passé à travers le désert et avaient supporté les fatigues et les

labeurs avant d'entrer dans le repos du pays. Elle venait aussi après la moisson et la vendange, quand tous les fruits de la terre étaient recueillis et que l'on en jouissait. C'était une fête de joie. « Au premier jour, » dit l'Éternel, « vous prendrez du fruit d'un bel arbre, des branches de palmier, et des rameaux d'arbres branchus et des saules de rivière, et vous vous réjouirez pendant sept jours devant l'Éternel, votre Dieu. » Sept jours désignent une période de temps complète.

SOPHIE. — Que faisait-on avec ces branches d'arbres ?

LA MÈRE. — D'après ce que nous lisons dans le livre de Néhémie, il paraît que ces branches servaient à faire des tentes de feuillage que l'on dressait sur les terrasses des maisons, dans les cours et les places de la ville, et où l'on habitait durant les sept jours de la fête solennelle. (Néhémie VIII, 13-18.) Mais en même temps on portait à la main des rameaux avec leurs fruits en signe de réjouissance.

SOPHIE. — Je pense que les Israélites devaient beaucoup aimer à célébrer cette fête, qui leur rappelait les soins de Dieu envers eux dans le désert, et ses bénédictions dans le pays.

LA MÈRE. — Cela aurait dû être ainsi, cependant il n'est pas fait mention de la célébration de cette fête avant le temps de Néhémie. Les Israélites, je pense, voulaient bien jouir des bénédictions, mais sans se rappeler Celui de qui ils les tenaient. Aussi qu'arriva-t-il ? Comme ils oubliaient Dieu, au lieu de prospérer, ils trouvèrent la ruine. Mais à l'époque de Néhémie, revenus en petit nombre dans le pays, humiliés, sous la domination des étrangers, ils se replacèrent sur le terrain de Dieu qui est la soumission, l'obéissance à sa parole. Et nous pouvons croire que depuis ce temps ils continuèrent à célébrer cette

fête, car nous voyons qu'ils le faisaient au temps du Seigneur Jésus. (Voyez Jean VII, 2, etc.)

SOPHIE. — Mais maintenant, maman, le peuvent-ils ?

LA MÈRE. — Pas en réalité, mon enfant, puisqu'ils ont rejeté le Seigneur Jésus qui seul pouvait les introduire dans le vrai repos. Déjà quand Jésus était sur la terre, elle n'est plus appelée une fête de l'Éternel, mais une fête des Juifs. Et maintenant à cause de leur péché, ils sont de nouveau comme errants dans le désert, sans repos. (Ésaïe VIII, 21, 22.) Il faut, avant qu'ils soient ramenés, qu'aient lieu sur la terre la moisson et la vendange, c'est-à-dire les jugements de Dieu, comme nous le voyons dans l'Apocalypse. (Chap. XIV, 14-20.) La moisson, c'est le jugement qui sépare le bon grain de l'ivraie (Matthieu XIII, 30) ; la vendange, c'est le jugement final sur la terre. (Apocalypse XIV, 19.)

Alors le peuple d'Israël, qui se sera humilié et aura reconnu Jésus comme le Fils de Dieu et le roi d'Israël (Jean I, 50), entrera dans le repos qui reste pour lui (Hébreux IV, 9), et ce repos durera mille ans, comme nous le dit la parole de Dieu (Apocalypse XX, 1-6), qui décrit le bonheur de cette époque pour Israël et pour la terre. (Ésaïe XI, 1-6.) Ce sera alors la vraie fête des Tabernacles, car la joie remplira tous les cœurs quand Christ régnera. Aussi toutes les nations seront-elles appelées à la célébrer. (Zacharie XIV, 16.)

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup que tu me parles de cette époque, chère maman ; ce sera si beau de voir le Seigneur Jésus régner sur la terre, et tout le monde lui obéir.

LA MÈRE. — Ce serait trop long pour t'en parler ce soir, ma chère Sophie ; mais il y aura quelque chose de plus beau encore. C'est ce que représente le huitième jour de la fête, qui est appelé « la der-

nière journée, la grande journée de la fête. » Lis au vers. 37 du chap. VII de l'évangile de Jean.

SOPHIE. — « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » Pourquoi, chère maman, ce jour était-il le plus grand ?

LA MÈRE. — Parce que les sept jours figuraient seulement la bénédiction de mille ans sur la terre actuelle souillée par le péché et qui doit être détruite, tandis que le huitième jour représente le jour de la résurrection, le jour éternel, le repos sans fin dont jouissent déjà ceux qui croient en Jésus. (Matthieu XI, 28.) Ceux-là reçoivent aussi maintenant le Saint-Esprit, de sorte que non seulement ils jouissent pour eux-mêmes de la joie et de la paix, mais elle se répand au dehors ; par la puissance du Saint-Esprit, ils manifestent dans leur vie ici-bas la vie du Seigneur Jésus. Ils seront bientôt réunis au Seigneur Jésus dans le ciel, et quand Jésus paraîtra, ils paraîtront avec lui dans la gloire. Puis au bout des mille ans, pendant lesquels ils régneront avec Christ sur la terre, le ciel et la terre d'à présent disparaîtront, il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habitera, et les hommes sauvés y seront éternellement heureux dans le repos de Dieu. C'est là le huitième jour. (Lisez Romains XIV, 17 ; 2 Corinthiens IV, 10 ; Colossiens III, 3, 4 ; Apocalypse XX, 4, 6, 11 ; XXI, 1-4 ; 2 Pierre III, 10, 13.)

SOPHIE. — Oh ! chère maman, que cela est magnifique ; j'aimerais toujours en entendre parler. Et nous serons là, nous verrons toutes ces choses !

LA MÈRE. — Oui, et nous en jouirons avec le Seigneur Jésus. Et voilà, mon enfant, comment dans ce merveilleux chapitre toute l'histoire des voies de Dieu envers son peuple nous est tracée jusqu'à l'éternité !

La révélation de Jésus-Christ

L'apôtre Jean, le disciple que Jésus aimait, avait été exilé dans la sauvage île de Patmos. Il souffrait pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus-Christ.

Mais Dieu lui accorda, dans ses souffrances, de voir les choses les plus merveilleuses. Premièrement il vit Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui lui apparut comme un fils d'homme, marchant au milieu de sept lampes d'or. Il était vêtu d'une longue robe, une ceinture d'or ceignait ses reins. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la laine, ses yeux étaient comme une flamme de feu, son visage resplendissait comme le soleil dans sa force, et une épée aiguë à deux tranchants sortait de sa bouche.

Mais dans cette splendeur, c'était toujours le même Jésus, celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang.

Ensuite Jean fut appelé à monter dans le ciel. Que vit-il là ? Dieu assis sur son trône, les saints autour de Lui, et, au milieu du trône, l'Agneau de Dieu qui a été immolé.

Les saints l'adorent, les anges proclament sa gloire, toutes les créatures le célèbrent.

Oh quelle vue ! Qui n'aimerait aller au ciel pour y contempler cette gloire ? Petit enfant, tu peux y être, tu y seras, si maintenant tu viens à Jésus. Il te donnera un vêtement blanc et une couronne d'or ; tu seras sur son trône, et avec Lui aux siècles des siècles.

Jean vit encore une autre chose. Le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant est entré dans son règne ; les noces de l'Agneau ont lieu dans le ciel. Les multitudes qui s'y trouvent tressaillent de joie et chantent : Alléluia ! On s'assied au banquet de noces de l'Agneau.

Quelle allégresse ! Dieu lui-même a préparé la fête, Jésus est l'époux, l'Église est l'épouse et tous les saints sont les conviés. C'est une joie parfaite et éternelle. Ah ! bienheureux ceux qui seront là, n'est-ce pas ?

Puis Jean voit une ville merveilleuse ; c'est la sainte cité, descendant du ciel d'auprès de Dieu. Les murailles en sont de pierres précieuses ; la rue, d'or ; les portes sont des perles, aux portes sont des anges et la gloire de Dieu resplendit en elle et l'éclaire. Dieu et l'Agneau y ont leur trône et un fleuve d'eau vive en découle. Rien de souillé n'y entre, plus de cri, de douleur, de mort dans cette cité sainte. Oh ! qui ne voudrait y habiter ? Cher enfant, tu connaîtras ces splendeurs, tu en jouiras, si maintenant ton cœur est à Christ.

Ensuite Jean entend le Seigneur lui-même : « Voici, je viens bientôt. » Que nos cœurs ensemble répondent : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! »



La sainte patrie

Il est une sainte patrie,
Où le péché n'entre jamais ;
Cité glorieuse et bénie,
Demeure d'amour et de paix.

En son enceinte plus de larmes,
Plus de souffrance ou de langueur,
Plus de tristesse ni d'alarmes ;
Rien n'y saurait troubler le cœur.

Là, dans ses bras, Jésus recueille
Tous les enfants qu'il a sauvés ;
Plein de tendresse, il les accueille ;
Ils sont à Lui, ses rachetés.

Bonheur parfait, joie éternelle,
Est leur partage dans son sein ;
Et d'une couronne immortelle,
Brillante d'or, leur front est ceint.

Plus près du trône que les anges,
Adorant l'Agneau glorieux,
De leurs cantiques de louanges,
Sans fin retentiront les cieux !

O lieu de paix, sainte patrie !
Vers toi s'élançe notre cœur ;
Car dans tes murs, cité chérie,
Nous verrons Christ, notre Sauveur.



L'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu

(*Éphésiens VI, 17*)

Une petite fille qui était réellement un des agneaux du bon Berger, en doutait cependant quelquefois et se sentait alors très malheureuse.

Un jour qu'elle était ainsi toute troublée, sa maman, à qui elle faisait part de ses craintes, lui rappela comment le Seigneur Jésus, tenté au désert, avait réduit Satan au silence, en lui citant la parole de Dieu.

— Fais de même, mon enfant, ajouta la mère, quand Satan cherchera à te faire douter de l'amour de Dieu envers toi.

Quelque temps après cette conversation, la petite fille dit à sa mère :

— Maman, je n'ai plus ces craintes qui me tourmentaient. Quand elles me viennent, je dis à Satan : « Le sang de Jésus - Christ son Fils nous purifie de tout péché, » et après le lui avoir répété deux ou trois fois, il s'en va et me laisse tranquille.

Cette petite fille avait foi en la parole de Dieu, et, si jeune qu'elle fût, elle remportait ainsi la victoire sur Satan. Faites de même, mon cher petit lecteur.

Réponses aux questions du mois de mai

16. Jean I, 3. « Toutes choses furent faites par elle (la Parole), et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. »

Colossiens I, 16. « Par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre. »

Hébreux I, 10. « Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieux sont les œuvres de tes mains. »

17. Matthieu VIII, 20. « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

2 Corinthiens VIII, 9. « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, comment étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. »

Luc II, 7. « Elle mit au monde son fils premier-né, et l'emballota, et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Luc VIII, 3. « Et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens. »

18. Jean I, 11, 12. « Il était dans le monde et le monde fut fait par Lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Questions pour le mois de juin

19. Comment reçoit-on le Seigneur Jésus ? (Voyez Jean I.)

20. Quel est le privilège de ceux qui le reçoivent. (Même passage.) Trouvez dans Galates III un passage qui parle de ce même privilège.

21. Quelle est une des raisons pour lesquelles Jésus devait mourir ? (Voyez Jean XI.)

22. Par quelle parole Jésus montre-t-il après sa résurrection, que ses disciples sont entrés dans la relation d'enfants de Dieu ? (Voyez Jean XX.)



« Aujourd'hui, viens à Lui. »

AUX ENFANTS D'UNE ÉCOLE DU DIMANCHE.

— Nous venons de chanter ces paroles, mes chers enfants, et pourquoi est-ce aujourd'hui et pas demain qu'il faut aller à Jésus ?

— Parce que Jésus peut revenir du ciel aujourd'hui.

— En effet, mon enfant ; et vous prendrait-il tous avec lui ?

Les uns disent oui, les autres, non.

— Eh bien, voyons. Jésus prendra-t-il avec lui au ciel les méchants enfants ?

— Oh non !

— Mais y a-t-il un seul d'entre vous qui soit bon ?

— Non, non.

— Quoi ! pas même ce tout petit garçon ?

— Non, car il a été quelquefois désobéissant ; il s'est mis en colère, ou il a dit quelque méchante parole.

— Mais il a commis si peu de péchés.

— Cela ne fait rien du tout. Combien Adam et Ève avaient-ils commis de péchés ? Un seul. Et cela paraissait-il un bien grand péché ? Non, ils avaient mangé du fruit d'un arbre ; mais Dieu l'avait défendu, et pour cette seule désobéissance, les voilà chassés loin de Dieu et sujets à la mort.

Ainsi le plus petit d'entre vous est un pauvre pécheur perdu et il ne saurait aller au ciel, à moins qu'il ne vienne à Jésus.

Mais qu'est-ce que c'est que de venir à Jésus ? C'est croire de tout son cœur qu'il est le précieux Sauveur mort sur la croix pour ôter les péchés, mort pour que Dieu puisse nous pardonner toutes nos désobéissances. Si un enfant, même le plus petit, dit à Jésus qui est dans le ciel, mais qui entend ce que l'on dit ici-bas : « Seigneur Jésus, combien tu m'as aimé, tu es mort à ma place à cause de mes péchés, pour que je n'aille pas en enfer. Je te remercie, Seigneur Jésus ! » Eh bien, cet enfant-là est venu à Jésus.

Quand donc faut-il venir ainsi ? Est-ce aujourd'hui ou demain ? Oh ! c'est tout de suite, n'est-ce pas ? Écoutez cette petite histoire.

Un homme était dans un frêle bateau au milieu des grosses vagues de la mer. Vous n'avez peut-être jamais vu les vagues de la mer soulevées par un vent de tempête. Elles ont une force irrésistible. Elles montent, montent, puis retombent de tout leur poids, de sorte que les plus grands vaisseaux sont souvent renversés ou brisés et périssent. La barque dont je vous parlais fut renversée et le pauvre homme allait périr. Mais on l'avait vu depuis la côte, et des hommes dévoués se jetèrent dans un bateau de sauvetage et,

avec beaucoup de peine et de danger, ils arrivèrent près du naufragé qu'ils sauvèrent.

Que penseriez - vous s'il leur avait crié : « Non, mes amis, pas maintenant, un peu plus tard. » Vous riez ; en effet, pauvre homme, il se serait bien gardé de parler ainsi, n'est-ce pas ? Oh ! comme je le vois saisir les mains de ses sauveurs tendues vers lui, comme il se laisse tirer par eux dans la barque, et une fois sauvé et revenu à lui, oh ! comme il a dû les remercier, ceux qui avaient exposé leur vie pour l'arracher à la mort !

Eh bien, chers enfants, n'est-il pas encore bien plus important de venir tout de suite à Jésus, de saisir la main qu'il vous tend afin que vous ne périssez pas éternellement ? Ah ! pensez qu'il n'a pas seulement exposé sa vie pour vous, mais qu'il est mort sur la croix pour que vous soyez à jamais heureux dans le ciel avec Lui.

Venez à ce Sauveur fidèle

Il vous attend.

Venez ; son amour vous appelle

Depuis longtemps.

Ah ! ne repoussez point sa grâce,

Mais aujourd'hui

Sans tarder, prenez votre place

Auprès de Lui.

Entretiens sur le Lévitique

LE SANCTUAIRE ET LE BLASPHEMATEUR

(Lisez Lévitique XXIV)

LA MÈRE. — Tu vois, mon enfant, que, dans ce chapitre, l'Éternel donne d'abord à Moïse des ins-

tructions pour ce qui devait se faire continuellement dans le sanctuaire. Mais te souviens-tu de ce que représente le sanctuaire ?

SOPHIE. — C'est le ciel, maman.

LA MÈRE. — Oui ; les choses qui y étaient et ce qui devait s'y faire étaient les images des choses célestes et de ce qui se fait au ciel.

SOPHIE. — Combien cela est intéressant, chère maman, et que je suis contente que nous en parlions !

LA MÈRE. — Peux-tu me dire comment était partagé le tabernacle ?

SOPHIE. — En deux parties ; le lieu saint était la première partie, puis, derrière le voile, était le lieu très saint où se trouvait l'arche, le trône de Dieu.

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu te rappelles cela ; mais peux-tu me dire aussi ce qu'il y avait dans le lieu saint ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il y avait un autel d'or sur lequel on offrait les parfums ; puis un chandelier d'or qui supportait sept lampes, et enfin une table couverte d'or sur laquelle on mettait les pains de proposition.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Tu vois que la première chose qui nous est montrée, c'est que dans le sanctuaire, devant l'Éternel, il y avait une lumière qui devait brûler perpétuellement.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce que représente cette lumière ?

LA MÈRE. — Lis dans l'Apocalypse, au chapitre IV, vers. 5, la dernière partie.

SOPHIE. — « Et il y a sept lampes de feu, brûlant devant le trône, qui sont les sept Esprits de Dieu. »

LA MÈRE. — Ainsi ces lampes représentaient la lumière parfaite du Saint-Esprit continuellement maintenue devant Dieu en rapport avec le peuple

d'Israël. Et qui est-ce qui avait soin continuellement de faire brûler les lampes ?

SOPHIE. — Aaron, le souverain sacrificateur.

LA MÈRE. — Oui, et tu sais qui il représente ?

SOPHIE. — C'est Christ, maman. Je comprends un peu, je pense. C'est le Seigneur Jésus qui s'occupe dans le ciel devant Dieu, pour les enfants d'Israël. Mais je croyais que les enfants d'Israël étaient rejetés et que maintenant Christ s'occupait de nous dans le ciel.

LA MÈRE. — Tu as raison, ma chère Sophie. Sur la terre, pour un temps, Israël est rejeté. Mais ce n'est pas pour toujours. Nous voyons ici ce qu'il y a au ciel, dans la pensée de Dieu, pour ce pauvre peuple. Lis dans l'épître aux Romains, chap. XI, vers. 1, 28, 29.

SOPHIE. — « Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ?... Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu... Ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. »

LA MÈRE. — Ainsi Dieu ne change pas à leur égard ; le Seigneur Jésus est mort pour la nation même qui l'a rejeté (Jean XI, 52), et ses soins entretiennent perpétuellement dans le ciel, le témoignage de l'Esprit pour elle. As-tu remarqué pendant quel temps Aaron arrangeait les lampes ?

SOPHIE. — Du soir jusqu'au matin, maman. C'est durant la nuit.

LA MÈRE. — Oui pendant que le peuple dormait. Maintenant il dort aussi dans la nuit de son péché, mais la lumière brille dans le ciel pour lui.

SOPHIE. — Et pour nous, maman ?

LA MÈRE. — Pour nous, mon enfant ? Jésus paraît pour nous devant la face de Dieu ; il est toujours vivant pour intercéder pour nous et nous sauvera de

tout danger jusqu'à la fin de notre course. (Hébreux IX, 24 ; VII, 25.) Mais nous avons le Saint-Esprit, de sorte que nous sommes nous-mêmes lumière dans le Seigneur ; des enfants de Dieu qui ont à reluire comme des luminaires au milieu des ténèbres du monde où nous rendons témoignage au Seigneur Jésus ; nous sommes des sacrificateurs qui avons, par la foi, le privilège de pénétrer dans le sanctuaire, le ciel, et d'y voir la pensée de Dieu. (1 Corinthiens VI, 19 ; Éphésiens V, 8 ; Philippiens II, 15.)

SOPHIE. -- Que cela est glorieux, chère maman !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, mais c'est par Christ seul et pour sa gloire. Mais revenons à ce qui concerne le peuple d'Israël. Qu'y avait-il encore devant le chandelier et les lampes ?

SOPHIE. — Une table couverte d'or pur et sur cette table douze pains.

LA MÈRE. — Je t'ai dit une fois ce que représentent ces pains *. T'en souviens-tu ?

SOPHIE. — Oui, maman, ce sont les douze tribus d'Israël.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Elles étaient là devant Dieu, représentées par des pains sans levain. Il les voyait sans péché (Nombres XXIII, 21) ; ils étaient sur la table pure, en relation avec Christ représenté par cette table ; et la lumière des lampes portées par le chandelier, qui représente aussi Christ, tombait continuellement sur eux, comme pour les placer plus vivement devant Dieu. Quelle image merveilleuse des desseins de Dieu en Christ est mise ainsi devant nous !

SOPHIE. — Oh ! c'est bien vrai, maman ; cela nous fait si bien comprendre les pensées de Dieu.

* Voyez année 1880, page 128. Dans le chap. XXIV du Lévitique, les choses sont présentées en rapport avec les dispensations et les voies de Dieu envers son peuple.

LA MÈRE. — Mais il y avait encore une chose en rapport avec les pains. Que devait-on mettre dessus ?

SOPHIE. — De l'encens pur. On le brûlait et cela répandait une agréable odeur. Et je me rappelle que ce parfum représente Christ qui est toujours agréable à Dieu.

LA MÈRE. — Ainsi nous apprenons que, malgré le péché d'Israël, et maintenant qu'il est dans la sombre nuit amenée sur lui par ses iniquités (Ésaïe VIII, 21, 22), perdu dans le monde, il subsiste par la sacrificature de Christ devant Dieu. Et les saints hommes de Dieu, malgré la ruine de ce pauvre peuple, entrent par la foi dans la pensée de Dieu. Par exemple, au temps d'Élie, le royaume était divisé ; les dix tribus séparées adoraient Bahal ; et que dit Élie quand il était tout seul prophète de l'Éternel contre les huit cent cinquante prophètes idolâtres ? Lis au premier livre des Rois, chap. XVIII, vers. 31.

SOPHIE. — « Et Élie prit douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel la parole de l'Éternel avait été adressée, en disant : Israël sera ton nom. »

LA MÈRE. — Tu vois qu'Élie considérait le peuple comme il était selon la pensée de Dieu. (Voyez aussi vers. 36.) Et quand plus tard, les dix tribus sont dispersées, loin des regards des hommes, — car on ne sait où elles se trouvent, — et que ceux qui étaient rentrés, ont rejeté leur Messie et que Jérusalem va être détruite, que dit Paul à Agrippa ? Lis Actes XXVI, 7.

SOPHIE. — « La promesse faite par Dieu à nos pères, à laquelle nos douze tribus, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, espèrent parvenir. »

LA MÈRE. — Paul aussi se transportait par la foi dans le sanctuaire et voyait que Dieu se souvient de son peuple.

SOPHIE. — Nous avons lu aussi que les sacrificateurs mangeaient les pains de proposition quand on les avait remplacés. Veux-tu me dire ce que cela signifiait ?

LA MÈRE. — Manger, c'est faire de la chose que l'on mange une partie de soi-même. C'est ce que l'on appelle s'identifier. C'est s'unir de manière à être la même chose. (1 Corinthiens X, 16-18.) Nous apprenons ainsi que Christ représenté par les sacrificateurs s'identifiait avec le peuple d'Israël. Maintenant, dis-moi quelle est la seconde chose qui nous est racontée dans ce chapitre.

SOPHIE. — Une triste histoire, maman. Un homme qui a blasphémé le nom de l'Éternel et que l'Éternel commande au peuple de lapider.

LA MÈRE. — Bien triste histoire, en effet. Après les choses merveilleuses du ciel, toutes pures et parfaites, nous voici sur la terre, au milieu du péché. Ce que nous avons vu dans le sanctuaire nous représentait Israël dans la pensée de Dieu qui, béni soit-il, accomplira bientôt ses desseins à l'égard de son peuple. Mais l'histoire du blasphémateur nous montre une image de ce que cette misérable nation a fait et du jugement qui est tombé sur elle.

SOPHIE. — Comment cela, maman.

LA MÈRE. — Que disaient de Jésus, les scribes et les pharisiens, après qu'il avait chassé un démon ?

SOPHIE. — Qu'il le faisait par la puissance de Satan. (Marc III, 22.) Je vois, maman, ils blasphémaient contre Dieu lui-même en disant cela.

LA MÈRE. — Et te rappelles-tu de quoi fut accusé le Seigneur Jésus quand, après l'avoir pris, on l'eut amené devant le souverain sacrificateur ?

SOPHIE. — Oh oui ! Le souverain sacrificateur dit : Il a blasphémé ; et tous dirent : Il mérite la mort.

LA MÈRE. — Ainsi le péché dont ils se rendaient

coupables, ils l'attribuaient au Seigneur Jésus ; ils maudissaient leur Roi et leur Dieu, et ils le firent mourir. Dieu les a-t-il rejetés aussitôt.

SOPHIE. — Non, maman ; il leur fit annoncer l'évangile et les invita à se repentir. Il y en eut beaucoup qui crurent au Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais ce ne fut pas la masse de la nation, ni leurs chefs. Te rappelles-tu quelqu'un qui fut accusé comme Jésus d'avoir blasphémé, et qui fut lapidé ?

SOPHIE. — C'est Étienne, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, les Juifs ne voulurent pas recevoir le témoignage qu'Étienne rendait par le Saint-Esprit ; comme il le leur dit : « Vous résistez toujours à l'Esprit Saint ; » ils bouchèrent leurs oreilles pour ne plus l'entendre, le lapidèrent, et peu d'années après, s'opposant toujours à Christ, leur ville fut détruite, eux emmenés en captivité et depuis ils demeurent sous le terrible jugement de Dieu. (Actes VI, 10 ; VII, 51, 55, 57 ; Luc XXI, 22-24.)



Tu as tiré une parfaite louange

de la bouche des enfants.

Il y a quelques hivers qu'étant appelé à visiter des pauvres, je rencontraï pour la première fois l'enfant dont je vais parler. Dieu veuille se servir de cette simple histoire de sa vie pour conduire d'autres âmes au Sauveur, afin qu'elles goûtent aussi la joie et la paix profondes qui remplissaient le cœur de la petite Suzanne.

Quand j'entrai dans la chambre où elle se trouvait, un coup d'œil me suffit pour m'assurer que j'étais en face du plus extrême dénûment. Une vieille table au milieu de la pièce, un mauvais bois de lit dans un coin près de la cheminée, une chaise et un tabouret, composaient tout l'ameublement. Auprès d'un maigre feu était assise une femme à peine couverte d'un lambeau de toile grossière.

Sur la paille nue du lit était couchée une petite fille dont les pieds avaient été gelés, de sorte qu'elle ne pouvait pas les poser sur le sol. C'est ainsi que je vis d'abord la petite Suzanne.

Je dis quelques mots à la pauvre femme, sans remarquer particulièrement l'enfant, jusqu'à ce qu'une voix partant du coin où elle était couchée attira mon attention sur elle.

— Oh ! Monsieur, disait-elle, combien je suis contente que vous soyez venu. Je le désirais tellement.

Je regardai la pauvre petite, essayant, mais en vain, de me rappeler où je l'avais vue.

— Je ne vous connais pas, lui dis-je ; je ne vous ai jamais vue. Pourquoi êtes-vous contente que je sois venu ?

— Ah ! répliqua-t-elle, en se mettant sur son séant et me regardant comme un ami longtemps attendu, moi je vous connais bien ; je vous ai entendu prêcher au coin de la rue N.

L'endroit que l'enfant m'indiquait, m'était bien connu. Pendant bien des soirs, je m'y étais arrêté pour lire les Écritures en plein air à ceux qui voulaient les entendre, et c'est là que la petite Suzanne avait fait ma connaissance, mais en me restant tout à fait inconnue.

Sa mère était veuve et gagnait chétivement sa vie et celle de ses enfants en rempaillant des chaises. Elle envoyait souvent sa petite fille chercher de la

paille et du jonc, et Suzanne devait passer près du coin de rue où je lisais. Bien des fois, me dit-elle, elle s'était arrêtée pour écouter, et quoique plusieurs mois se fussent écoulés, elle se souvenait de ce que j'avais lu et me reconnut dès que j'entrai dans la chambre.

— Quel âge avez-vous, mon enfant ? lui demandai-je.

— Treize ans, monsieur.

— Et pourquoi êtes-vous si contente de me voir ?

— Parce que vous parliez du Seigneur Jésus. Vous nous racontiez combien vous aviez été méchant, et quelles grandes choses Jésus avait faites pour vous ; comment vous aviez échappé à la mort dans un naufrage et une bataille, et comment ensuite il avait sauvé votre âme.

Très touché de ce que je venais de voir et d'entendre, je promis de revenir le jour suivant. Je trouvais l'enfant plus confortablement établie, on lui avait envoyé un lit sur lequel elle reposait doucement. Chaudement couverte, avec un heureux sourire sur sa figure enfantine, elle paraissait cependant bien faible et amaigrie. Son sérieux, son désir ardent d'entendre la parole de Dieu, m'attirèrent souvent dans la pauvre demeure, et je m'efforçai de placer devant elle aussi simplement que possible, la merveilleuse histoire de l'amour de Dieu manifesté dans le don de son Fils bien-aimé, et l'amour du Seigneur Jésus qui s'est donné lui-même en rançon pour plusieurs. Après avoir fait plus ample connaissance avec Suzanne, je lui demandai un jour :

— Pensez-vous que le Seigneur Jésus est mort pour vous, mon enfant ?

Elle réfléchit pendant un moment, puis répondit avec ce regard brillant que j'aimais à lui voir :

— Eh bien ! je ne sais pas exactement, car je ne

sais ni lire, ni écrire ; mais je sais que je suis une pécheresse et que j'aime le Seigneur Jésus.

— Et pourquoi l'aimez-vous, Suzanne ? Pourquoi une petite fille comme vous aimerait-elle le Seigneur Jésus ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il est mort pour les pécheurs ? ne suis-je pas une pécheresse ? et vous m'avez dit qu'il est mort pour sauver les pécheurs.

Ah ! petite Suzanne, Dieu lui-même t'avait enseigné la merveilleuse leçon de son amour.

Amour divin, inexprimable,
 Amour aux regards insondable,
 Amour à nul autre pareil !
 O Dieu ! ton cœur en est la source,
 La mort n'arrêta point sa course,
 Il est du pécheur la ressource,
 Pour l'âme un radieux soleil.

Oui, Suzanne avait connu et cru l'amour de Dieu pour elle, et elle n'en perdit jamais la joie. Des jours plus heureux vinrent ; des amis aidèrent sa mère dans sa pauvreté ; mais la souffrance ne cessa point pour l'enfant, et la maladie s'empara toujours plus de son pauvre corps affaibli par les privations. J'avais dit à l'école du dimanche qu'elle aimait qu'on vint lui faire une lecture, et elle avait souvent des jeunes visiteurs qui lui lisaient la Bible et qui étaient étonnés de voir combien ce qui leur était devenu si familier, était nouveau pour leur jeune auditeur et ravissait son cœur. Quelquefois aussi, ils lui enseignaient des cantiques qu'elle apprenait très vite et chantait avec bonheur.

Un jour, je la trouvai toute troublée.

— Ne puis-je pas chanter, M. B. ? dit-elle, les yeux remplis de larmes.

— Oui, mon enfant, certainement. Chantez autant

que vous le désirez, et que Dieu vous bénisse; et sa douce petite figure s'éclaira de nouveau.

Sa mère me raconta ensuite pourquoi Suzanne m'avait fait cette question. On avait dû lui couper un de ses pieds gelés et, le jour précédent, le médecin de la paroisse était venu pour cette douloureuse opération. C'était juste à ce moment que Suzanne avait commencé à chanter, et voici les paroles qui sortaient doucement de ses lèvres pâlies :

Au ciel est mon repos et non pas sur la terre.
Quand l'épreuve survient, serais-je malheureux?
Apaise-toi mon cœur : toute peine est légère,
Qui raccourcit la route et m'approche des cieux.

— Taisez-vous, enfant, dit le médecin ; il ne faut pas chanter.

Ce n'était pas qu'il eût le cœur dur, bien que son ton pût paraître rude à la petite chanteuse. Mais il pensait, sans doute, combien le chemin de la vie avait été pénible à ces pauvres petits pieds qui n'avaient jamais, comme d'autres qu'il connaissait, foulé l'épais gazon des vertes pelouses, avec le ciel bleu au-dessus et l'air pur tout autour. Et quand cet enfant de la pauvreté et de la douleur commença à chanter un repos à venir, une demeure de joie à la fin de son pénible voyage, il eut peur de trembler d'émotion et d'être incapable d'accomplir sa tâche douloureuse.

Quand l'opération fut terminée, elle leva les yeux et lui dit :

— Docteur, vous avez ôté mon pauvre pied, mais le Seigneur Jésus va bientôt me donner des pieds tout blancs, et une robe blanche et une couronne.

« A de tels est le royaume des cieux, » pensai-je bien souvent, assis auprès du lit de l'enfant, et m'ef-

forçant d'apprendre la leçon de foi et de patience qu'elle me donnait sans le savoir. La personne de Christ était pour elle si réelle, que souvent elle s'adressait à Lui, — lequel, quoique ne l'ayant pas vu, elle aimait, — et disait : « O Seigneur Jésus, précieux Sauveur ! » oubliant entièrement la présence de toute autre personne.

Son faible corps dépérissait à vue d'œil ; les doigts du pied qui lui restait, se détachaient ; mais même alors sa voix claire et joyeuse chantait les merveilles de ce monde meilleur et si brillant de lumière, et les louanges de Celui qui remplira la sainte demeure de l'éclat de sa grâce et de sa beauté.

La paix et la joie de Suzanne formaient un étrange contraste avec les ténèbres profondes où restaient les âmes de sa pauvre mère et de sa sœur. Elle le sentait et s'en affligeait profondément.

— Mère, dit-elle un jour, bientôt je ne serai plus ta petite fille. Je m'en vais vers le Seigneur Jésus.

Puis, après une pause, elle continua :

— Si toi et ma sœur vous ne croyez pas en Lui maintenant, vous ne serez jamais avec Lui dans le ciel, et j'aurai à dire Amen à votre condamnation.

Peu après, j'étais assis près de son lit. Elle avait les yeux fermés et était si tranquille, que je crus un moment que son heureux esprit avait pris son vol vers Jésus. Mais elle ouvrit les yeux, les tourna vers un coin de la chambre et dit :

— Oh ! n'est-ce pas glorieux ? n'est-ce pas ravissant ?

Je voulais lui demander ce qu'elle voyait, mais les paroles expirèrent sur mes lèvres. Je ne pus que m'incliner et adorer le Seigneur, dont la présence remplissait l'âme de son petit agneau « d'une joie ineffable et glorieuse. » Elle commença ensuite un de ses cantiques :

Je viens, je viens, Jésus ! j'approche de la gloire ;
 Quelques heures encor ! je serai près de toi.
 O bonheur indicible ! ô triomphe ! ô victoire !
 Je vais te voir, Seigneur, toi qui mourus pour moi.

La chambre semblait rayonner de la présence du Seigneur.

C'était pourtant une bien misérable demeure où les rats même semblaient avoir élu leur domicile, et venaient tourmenter la pauvre enfant impuissante à les chasser.

— Allez-vous-en, lui entendait dire sa mère une nuit, allez-vous-en ; puis elle ajoutait comme se parlant à elle-même : Bientôt vous ne me tourmenterez plus.

Non, rien ne devait bientôt plus troubler la petite Suzanne. Elle avait attendu semaine après semaine que le Seigneur l'appelât à déloger, et enfin l'heure arriva.

Un matin, je m'éveillai vers trois heures et ne pus me rendormir. Je sentais que je devais aller voir ma petite amie. Je m'y rendis de bonne heure et trouvai un des volets fermés. Je frappai, la mère vint m'ouvrir, et comme je m'informais de l'enfant :

— Ah ! la chère petite, dit-elle avec larmes, elle est partie.

Suzanne, me dit la mère, s'était endormie après avoir chanté son cantique favori :

Jésus m'aime,
 Car Lui-même
 A souffert la mort pour moi.
 O victoire !
 Dans la gloire
 Jésus, je vais près de toi.

Mais elle se réveilla bientôt en disant ;

— Maman, je m'en vais. Le Seigneur Jésus vient pour me chercher.

Alors, ajouta la pauvre mère d'une voix entrecoupée de sanglots, elle me regarda avec un grand sérieux et me dit : — Tu viendras aussi, n'est-ce pas ? Et toi, ma sœur, tu viendras ?

Je ne pouvais pas la regarder, ou lui répondre, dit la mère ; j'allai vers la porte juste au moment où trois heures sonnaient. Alors elle m'appela et me dit : — Maman, cours vite chercher M. B.

— Mais je ne sais pas où il demeure, mon enfant ; sans cela j'irais tout de suite, lui dis-je.

— Eh bien, répondit Suzanne, quand tu le verras dis-lui que si je ne l'ai pas revu ici, je le rencontrerai dans le ciel.

Ce furent ses dernières paroles, monsieur, ajouta la mère.

C'est ainsi que Suzanne s'endormit doucement dans les bras de Jésus.

Quelques jours plus tard, je portai ses précieux restes dans la voiture qui devait les transporter au cimetière. Ceux qui l'avaient aimée, n'avaient pas voulu qu'elle fût enterrée dans la fosse commune. Près de sa tombe furent chantés quelques-uns de ses cantiques favoris, puis on descendit le petit cercueil, et là elle repose jusqu'à ce que Jésus vienne.

Plus de cent personnes étaient présentes. Je leur parlai de la grâce, de la foi et de la patience qu'avait montrées la jeune chrétienne durant sa longue et douloureuse maladie, et j'adressai un appel sérieux aux cœurs et aux consciences de ceux qui ne connaissaient pas « le précieux Sauveur. » Plusieurs semblèrent profondément touchés. Même le vieux fossoyeur, appuyé sur sa bêche, tandis que je racontais l'histoire du départ de l'enfant, et que je parlais de son espérance ferme d'une glorieuse ré-

surrection, était ému ; des larmes coulaient sur ses joues brunies et les sanglots soulevaient sa poitrine.

Ainsi nous pouvons espérer que dans sa mort comme dans sa vie, Dieu fut glorifié. En quittant le cimetière, nous qui connaissons le Seigneur, nous nous entretenions de la promesse de son prompt retour, quand ceux qui dorment en Christ comme Suzanne, et nous les vivants qui restons nous irons au-devant du Seigneur en l'air, et nous nous consolions par ces paroles. (1 Thessaloniens IV, 13-18.)

Chers jeunes lecteurs, ceci n'est pas une histoire imaginaire. Ce que je viens de vous raconter est vrai. Vous venez de voir la foi, l'espérance et l'amour, dans une pauvre petite fille malade, souffrant des douleurs peu communes au sein de la plus grande misère. Connaissez-vous ce Sauveur, dont l'amour était si précieux à Suzanne, dont la présence était si réelle à son cœur ? Qu'est-ce qui la faisait triompher de la pauvreté, de la maladie et de la mort ? L'amour de Christ qui remplissait son cœur. Connaissez-vous quelque chose de la douceur et de la puissance de cet amour ? Oh ! allez à Celui qui vous a aimés jusqu'à se donner pour vous. Il n'est pas besoin d'attendre que l'on soit malade ou pauvre, ou sur le point de mourir. Vous avez besoin maintenant de Christ pour vous sauver, car vous ne savez pas quand il viendra ; vous avez besoin maintenant de Lui pour vous rendre vraiment heureux. Refuserez-vous son appel : « Mon fils, donne-moi ton cœur ? »

Jésus le Berger

Tu vins du ciel, Berger fidèle,
Chercher ici-bas tes brebis,
Leur donner la vie éternelle
Et les conduire au Paradis.

Pour elles tu laissas ta vie
Et tu les gardes dans ton sein ;
Au Père ton cœur les confie :
Qui les ravira de sa main ?

Oh ! que ta grâce est précieuse,
Et combien doux est ton amour !
Quelle espérance glorieuse
Nous réjouit en ce séjour !

Te voir bientôt dans la lumière,
A jamais semblables à toi ;
Être dans la maison du Père,
C'est l'attente de notre foi.

L'enfance de Guillaume Farel

Je vous ai parlé plus d'une fois de ce serviteur de Dieu, qui vivait à l'époque de la réformation et qui prêcha l'Évangile avec puissance en bien des endroits, mais surtout dans la partie de la Suisse où l'on parle le français. Aujourd'hui, je désirerais vous dire quelques mots de son enfance.

Vous, mes jeunes amis, vous avez le bonheur de posséder la Bible, le livre de Dieu, et les instructions que vous recevez touchant les choses divines, viennent de cette parole « divinement inspirée, utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice. » (2 Timothée III, 16.) Il n'en était pas de même à l'époque où Farel vint au monde. Satan avait réussi à faire mettre presque complètement de côté cette précieuse et divine lumière pour entraîner la chrétienté dans ses pièges,

et ce que je vais vous raconter de la jeunesse de Farel, vous montrera quelles superstitions et quelle idolâtrie régnaient alors.

Il naquit l'an 1489, dans un petit village nommé encore aujourd'hui les Farelles, non loin de la ville de Gap en Dauphiné. Ce hameau, dont le site n'a sans doute guère subi de changements depuis 400 ans, est à moitié enseveli dans le feuillage, et entouré de vertes prairies émaillées de fleurs. Non loin s'élèvent les grandes Alpes avec leurs sommets neigeux. La Durance, qui descend des montagnes, passe auprès du village. On voyait alors au milieu des chaumières une grande maison, dont les restes subsistent encore, ainsi que sa vaste terrasse et son verger. C'est là qu'habitait le père de Farel avec sa famille, composée d'une fille et de cinq fils dont Guillaume était l'avant-dernier.

Les parents de Farel étaient très dévoués à la papauté. Lui-même nous dit : « Mes parents croyaient tout. » Il voulait dire tout ce qu'enseignaient les hommes, comme hélas ! il en est encore maintenant un trop grand nombre, qui mettent des traditions et des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes, à la place de la parole de Dieu, et qui appellent avoir la « foi, » croire ce que les hommes ont inventé. Combien de milliers de personnes n'y a-t-il pas de nos jours qui croient qu'un homme, un prêtre, peut pardonner les péchés, et que l'eau du baptême régénère ! « Ayez la foi en Dieu, » voilà ce que dit le Seigneur Jésus, et cela seul est vraiment la foi que de croire ce que Dieu dit.

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois de juin

19. On reçoit Jésus par la foi. « A tous ceux qui l'ont reçu... à ceux qui *croient* en son nom. » (Jean I, 12.)

20. Ils ont « le droit d'être enfants de Dieu ; » ils sont « nés de Dieu. » (Vers. 13.) « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. » (Galates III, 26.)

21. « Pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » (Jean XI, 52.) Pour en faire *une* famille.

22. « Va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père. » (Jean XX, 17.)

Questions pour le mois de juillet

23. Citez un passage qui prouve que les croyants *ont* la vie éternelle. (1 Jean V.)

24. Citez un passage qui montre qu'ils *sont maintenant* enfants de Dieu. (1 Jean III.)

25. Comment sont-ils aimés du Père ? (Jean XVII.) Comment sont-ils aimés de Christ ? (Jean XV.)

26. Jésus est appelé le Fils *bien-aimé* de Dieu. Les croyants sont-ils aussi appelés *bien-aimés* de Dieu ? (Voyez Éphésiens V ; Romains I.)

Note sur Lévitique XXIII. — En parlant de la fête des tabernacles, nous avons dit, d'après Néhémie VIII, 17, que les enfants d'Israël n'avaient point depuis les jours de Josué, célébré la fête des tabernacles. Nous voyons dans 2 Chroniques V, 3 et VII, 8-10, que cette fête au temps de Salomon se confond avec la dédicace du temple. En effet, le règne de Salomon est un type du temps millénial et lui-même un type de Jésus, Roi de paix. (Voyez Psaume LXII.)



Le jeune garçon arménien.

En toute contrée, comme à toutes les époques, mes jeunes amis, Dieu amène à Lui des âmes pour être sauvées en croyant en son Fils bien-aimé, qui est mort sur la croix pour ôter le péché et qui est maintenant dans la gloire. Et comment le fait-il ? Par le moyen de sa Parole qui « est vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. » (Hébreux IV, 12.) C'est ce que vous verrez par le récit suivant.

Garak était un jeune garçon arménien * qui demeu-

* *Arménien* ne veut pas dire seulement originaire de l'Arménie ; les Arméniens forment aussi une des nombreuses dénominations dans lesquelles se divise la chrétienté.

rait à Tokat, assez grande ville de la Turquie d'Asie. Son père et sa mère rendaient un culte fervent aux images des saints, et enseignaient à Garak et à son jeune frère leurs coutumes superstitieuses. Garak croyait sincèrement être agréable à Dieu en rendant ce culte aux images. Souvent, avec l'argent de ses menus plaisirs, il achetait un cerge, l'allumait devant quelque figure de saint, puis s'agenouillait et faisait de longues prières.

Il avait environ douze ans, lorsque son père prit à son service un homme qui était chrétien et possédait les Écritures. Mais cet homme était très pauvre et, cédant à la crainte de ne pas trouver d'ouvrage, il avait promis de ne parler à personne de sa foi en Christ. C'était très mal, car si nous croyons à l'amour du Seigneur Jésus qui s'est donné pour nous, devons-nous avoir honte de confesser son nom devant les hommes ? Cet homme toutefois ne put tenir sa promesse ; au bout d'un jour ou deux, prenant Garak à part, il lui montra un petit livre contenant les Psaumes et le lui prêta en disant : « Vous trouverez dans ce livre le pain de vie. »

Garak fit une longue promenade dans la campagne, afin de pouvoir lire le précieux livre sans être dérangé. Il le rendit ensuite à son possesseur qui lui montra alors un Nouveau Testament. Garak aurait bien voulu qu'il le lui prêtât, mais, sur sa demande, le pauvre homme répondit : « Oh non, je n'oserais pas vous le laisser. »

« Comment pourrai-je avoir un Nouveau Testament ? » se demanda le jeune garçon. Il se mit à épargner l'argent de ses menus plaisirs et, au bout de quelques semaines, il eut une somme suffisante pour acheter le livre qu'il désirait. Mais ici se présentait une autre difficulté. Comment oserait-il aller dans la maison où le missionnaire américain vendait

ses livres ? Quelqu'un pourrait le voir et rapporter la chose à son père.

Enfin, après avoir passé et repassé bien des fois devant la porte, il appela un petit garçon et l'envoya acheter le livre pour lui. Il serait difficile de décrire la joie de Garak, quand il tint dans ses mains le précieux volume. Il lui semblait posséder le monde entier ; mais il trouva plus tard dans ce livre ce qui vaut bien plus que tout l'univers, savoir, la vie éternelle par la foi en Jésus. (Jean V, 30 ; III, 36.) Mon cher jeune lecteur, qui avez, dès votre plus tendre enfance, les Écritures entre les mains, y avez-vous trouvé ce trésor ? Avez-vous la vie éternelle ?

Garak cacha son Nouveau Testament sous sa robe, et, de retour chez lui, il chercha dans toute la maison un endroit pour mettre son trésor en sûreté. Il n'en trouva point d'autre que l'écurie où il cacha le livre dans un coin avec des bougies, dans l'intention de se lever à minuit pour lire.

La première nuit qui suivit le vit là, solitaire, ayant faim et soif de la connaissance de Dieu. Quelle fut, pensez-vous, la première chose qui attira l'attention de Garak dans sa lecture ? Ce sont les noms de personnes qui se trouvent au commencement de l'évangile de Matthieu et en d'autres endroits. Il reconnaissait là les noms de quelques-uns de ses camarades d'école et de ses amis, et il se demanda : « Est-ce que mon nom se trouve aussi dans ce livre ? » Il chercha avec soin, sans le trouver, mais en parcourant les pages, ses yeux tombèrent sur ce passage : « Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. » (Apocalypse XX, 15.)

Garak fut saisi d'une détresse profonde. « Ah ! » se disait-il, « si je ne trouve pas mon nom là, il n'y a point d'espoir pour moi ! Si seulement j'avais quel-

qu'un pour m'encourager et m'aider. » Il n'y avait personne sur la terre, mais les regards du Dieu d'amour étaient sur l'enfant solitaire qui soupirait après Lui, et comme Garak, dans son agitation, tournait les pages de son Nouveau Testament, Dieu plaça sous ses yeux ce passage que vous connaissez bien : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

Quel flot de lumière se répandit dans son âme lorsqu'il lut ces paroles bénies ! Quel soulagement pour son cœur ! S'agenouillant, l'enfant demanda simplement au Seigneur Jésus de le recevoir. « Seigneur Jésus, » dit-il, « tu le sais, je suis un pécheur, et je voudrais être sauvé. »

Il vint à Jésus par la foi et il ne fut pas mis dehors (Jean VI, 37), car « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Romains X, 13.) Après cela, Garak passa encore bien des nuits dans l'écurie avec son Nouveau Testament.

Une année entière s'écoula ainsi sans que personne se doutât de rien. Les parents voyaient bien qu'un changement s'était opéré en lui, mais sans en pénétrer la cause. Garak cependant éprouvait le besoin d'entendre des chrétiens parler du Sauveur, et plusieurs fois il avait pris la résolution d'aller entendre le missionnaire qui annonçait l'évangile, mais la crainte et la timidité l'avaient toujours retenu. Enfin, un dimanche, il sortit et courut tout d'un trait sans s'arrêter pour n'avoir pas le temps d'écouter la voix du tentateur, et arriva dans la salle où prêchait le missionnaire.

Combien il fut doux à Garak d'entendre la parole de Dieu expliquée par l'un de ses serviteurs ! Mais quand la réunion fut terminée, la crainte le saisit à la pensée de retourner à la maison paternelle. Il erra

dans les rues jusqu'à une heure assez avancée, mais enfin il fallut bien rentrer. Quel accueil allait-il recevoir ? Il trouva ses parents qui l'attendaient avec plusieurs prêtres. « Comment pouvez-vous, » lui dirent-ils, « couvrir ainsi de honte votre famille, en allant entendre ces séducteurs ? Qui vous a entraîné là ? »

« Aucun homme, mais le Seigneur Jésus lui-même, » répondit le jeune garçon. Et comme on le pressait de questions, il dit : « Je ne puis pas répondre à toutes vos questions, mais allez vers le missionnaire et ses amis, et si vous leur prouvez qu'ils sont des séducteurs, je n'irai plus les entendre. »

On convint d'un jour pour une discussion, après laquelle les prêtres se vantèrent d'avoir remporté une pleine victoire.

« Promettez maintenant, » dirent-ils à Garak, « que vous n'irez plus entendre ces gens, et que vous ne lirez plus le Nouveau Testament. »

Le pauvre garçon, saisi de crainte, céda, et tous se réjouirent. Mais pour lui une profonde tristesse remplit son cœur. Il se retira dans sa chambre pour prier, mais ne trouva pas une parole. Se prosternant en terre, un flot de larmes amères coula de ses yeux ; comme pour Pierre autrefois (Matthieu XXVI, 75), c'était la vraie confession de son péché et la paix rentra dans son âme. Il se procura un autre Nouveau Testament, le premier lui ayant été pris, et confessa le nom du Seigneur. A la fin ses parents, excités par les prêtres, résolurent de le chasser, s'il persistait à vouloir suivre Christ.

Il y eut une nouvelle réunion. Les prêtres irrités étaient d'un côté, les parents et les amis en larmes de l'autre, et le jeune disciple au milieu. « Voyez les larmes de vos parents, » dit l'un des prêtres après l'avoir pressé d'abandonner la vérité, « laissez ces erreurs. »

Le tentateur était près du pauvre Garak, le pressant de céder, mais le Seigneur Jésus était encore plus près de lui (voyez 2 Timothée IV, 17), et le Saint-Esprit rappela à sa mémoire ces paroles : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » (Matthieu X, 19, 20, 37.) Le jeune garçon fut rendu capable de confesser que Christ lui était plus précieux que même l'amour de ses parents. Ses ennemis attendirent à peine qu'il eut fini de parler et le jetèrent dehors. Lisez, mes amis, Jean IX, 24-34, et Actes VII, 57, 58, et vous verrez que le méchant cœur des hommes s'est toujours opposé à la vérité, et que « ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés. » (2 Timothée III, 12.)

Garak, rejeté même de sa famille pour l'amour de Christ, pouvait cependant se dire bienheureux (Matthieu V, 11, 12), et il fit aussi l'expérience de la vérité de ces paroles : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Éternel me recueillera. » (Psaume XXVII, 10.) Il est maintenant devenu un homme et un serviteur de Christ.

Puissiez-vous, mes jeunes amis, attacher à la parole de Dieu, autant de prix que le fit le jeune garçon arménien ; puisse-t-elle pénétrer aussi dans vos cœurs et vous amener à Christ, et ayant trouvé ce précieux Sauveur, puissiez-vous le suivre en dépit de tous les efforts de l'ennemi.

« Si quelqu'un m'AIME, il gardera MA PAROLE, et mon Père l'AIMERA ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. »

Entretiens sur le Lévitique

L'ANNÉE DE REPOS ET LE JUBILÉ

(Lisez Lévitique XXV)

LA MÈRE. — As-tu fait bien attention, ma chère Sophie, à ce chapitre que nous avons lu ensemble ?

SOPHIE. — J'espère qu'oui, maman, bien que je ne me rappelle peut-être pas maintenant tout ce qui s'y trouve.

LA MÈRE. — Je le comprends ; nous apprenons peu à peu, et c'est pour cela qu'il nous faut lire avec assiduité la parole de Dieu, et ne pas être des auditeurs oublieux, mais repasser dans nos cœurs ce que nous avons lu et entendu. Quelle est donc la première chose qui t'a frappée.

SOPHIE. — C'est que l'Éternel voulait que, la septième année, la terre se reposât. Je ne comprends pas bien pourquoi. La terre a-t-elle besoin de repos ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, l'Éternel voulait imprimer bien profondément deux choses dans l'esprit de son peuple. La première était celle du repos où il veut l'introduire, et la seconde c'est que la terre de Canaan, qu'il donnait aux Israélites pour y habiter, ne cessait pas d'être à Lui. « La terre est à moi, et vous êtes étrangers et forains chez moi, » dit l'Éternel. Ainsi la terre appartenant à Dieu doit jouir de son repos, tout comme son peuple en jouira. Aussi ce repos de la septième année n'était qu'une figure de ce que Dieu veut faire plus tard. Pour le comprendre, lis au chapitre VIII de l'épître aux Romains, vers. 22.

SOPHIE. — « Car nous savons que toute la création ensemble soupire et est en travail jusqu'à maintenant. »

LA MÈRE. — Et sais-tu pourquoi ?

SOPHIE. — C'est à cause du péché.

LA MÈRE. — Tu as raison. Dieu, qui avait tout créé très bon, dit à Adam après sa désobéissance : « La terre sera maudite à cause de toi : tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de ta vie. » (Genèse III, 17.) Ce n'est pas le repos, cela, ni pour l'homme, ni pour la terre. Mais, dans sa grâce, Dieu a établi un repos pour tous deux.

SOPHIE. — Quand sera-ce, chère maman ? N'est-ce pas quand Jésus viendra ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Lis dans le même chapitre aux Romains, aux vers. 19 et 21.

SOPHIE. — « Car la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu... dans l'espérance que la création elle-même aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu. » Qu'est-ce que c'est, maman, que la révélation des fils de Dieu ?

LA MÈRE. — La même chose, mon enfant, que la révélation ou l'apparition glorieuse du Seigneur Jésus. L'apôtre dit : « Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire. » (Colossiens III, 4.)

SOPHIE. — Chère maman, est-ce que la terre jouira alors aussi de la bénédiction et produira-t-elle plus de fruits ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie; elle sera affranchie de la servitude de la corruption, comme tu l'as lu. Les Prophètes et les Psaumes nous décrivent ces temps merveilleux de bonheur pour la terre. Dans le Psaume XCVI, la création est représentée comme

se réjouissant de la venue de l'Éternel. Lis les vers. 11 et 12 et le commencement du 13^{me}.

SOPHIE. — « Que les cieux se réjouissent et que la terre s'égaye ! Que la mer et ce qui est contenu en elle, bruie ! Que les champs s'égayent, avec tout ce qui est en eux ! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie au-devant de l'Éternel, parce qu'il vient. »

LA MÈRE. — Quand il vient, les soupirs cessent ; il juge les méchants, mais il ôte la malédiction et établit la bénédiction. Lis encore au Psaume LXV, vers. 9-13, pour voir l'abondance de biens dans ces temps heureux.

SOPHIE. — « Tu visites la terre, et après que tu l'as rendue altérée, tu l'enrichis amplement ; le ruisseau de Dieu est plein d'eau ; tu prépares leurs blés, après que tu l'as ainsi disposée. Tu arroses ses sillons, et tu aplanis ses rayons ; tu l'amollis par la pluie menue et tu bénis son germe. Tu couronnes l'année de tes biens, et les ornières * font couler la graisse. Elles la font couler sur les loges (ou plaines) du désert et les coteaux sont ceints de joie. Les campagnes sont revêtues de troupeaux, et les vallées sont couvertes de froment : elles en triomphent et elles en chantent. »

LA MÈRE. — Tu vois que même le désert deviendra fertile et riant, ainsi que le dit le prophète Ésaïe : « Le désert et le lieu aride se réjouiront, et le lieu solitaire s'égayera et fleurira comme une rose. Il fleurira abondamment et s'égayera, s'égayant même et chantant en triomphe. » (Ésaïe XXXV, 1, 2.) Et dans ce temps-là, où le tabernacle de David sera relevé, Israël reviendra pour ne plus être arraché de sa

* Ou « tes sentiers découlent de graisse, » symbole d'une grande fécondité.

terre, comme dit le prophète Amos, alors, dit l'Éternel, « le laboureur atteindra le moissonneur, et celui qui foule les raisins atteindra celui qui jette la semence » (Amos IX, 13) ; c'est-à-dire que les fruits de la terre bénie se succéderont sans relâche, comme dans l'année sabbatique, la septième année, la terre produisait d'elle-même pour tous, même pour les étrangers et les pauvres, et pour les animaux.

SOPHIE. — Quelle heureuse époque, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, tout nous montre la création se reposant alors du repos de Dieu quand son Fils régnera. Les animaux aussi en jouiront et ne se feront plus de mal.

SOPHIE. — Alors, maman, c'est comme dans une gravure que j'ai vue et qui montre un loup près d'un petit agneau ; un léopard avec un chevreau et un jeune lion qui joue avec un veau. On voit aussi un ours, un lion et une vache, qui paissent ensemble, et un petit enfant qui s'amuse avec un serpent.

LA MÈRE. — C'est ce qui aura lieu, Sophie ; le prophète Ésaïe l'annonce pour les jours bénis où le Fils de David, le Roi d'Israël, sera Roi sur toute la terre. Ce sera un règne de paix et de justice. (Ésaïe XI, 1-9 ; Hébreux VII, 2 ; Zacharie XIV, 9.) Alors les hommes ne se feront plus la guerre, chacun vivra en paix, jouissant du bonheur apporté par Christ. Lis dans le prophète Michée, chapitre IV, vers. 3 et 4.

SOPHIE. — « Il exercera jugement parmi plusieurs peuples, et il censurera fortement les grandes nations, jusqu'aux pays les plus éloignés ; et de leurs épées elles forgeront des hoyaux, et de leurs hallebardes des serpes : une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et elles ne s'adonneront plus à la guerre ; mais chacun s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante. »

LA MÈRE. — Le prophète Osée dit aussi : « En ce

temps-là, je traiterai pour eux une alliance avec les bêtes des champs, et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles de la terre, et je briserai et j'ôterai du pays l'arc, et l'épée, et la guerre, et je les ferai dormir en sûreté. » (Osée II, 18.) Il y a bien d'autres passages semblables, mais je veux t'en faire lire encore un seulement pour que nous voyions que c'est la venue du Seigneur Jésus qui fait cesser toutes les douleurs et amène la bénédiction sur la terre. C'est dans le prophète Ézéchiél, chapitre XXXIV, versets 23 à 27.

SOPHIE. — Je suis si heureuse, chère maman, de voir ainsi d'avance ce bonheur sur la terre où il y a tant de souffrances. Mais je vais lire ce que tu m'as indiqué : « Je susciterai sur elles * un pasteur qui les paîtra, savoir, mon serviteur David ** ; il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur. Et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. Moi, l'Éternel, j'ai parlé. Et je traiterai avec elles une alliance de paix, et je détruirai dans le pays les mauvaises bêtes ; et les brebis habiteront au désert sûrement, et dormiront dans les forêts. Et je les comblerai de bénédictions et tous les environs aussi de mon coteau ; et je ferai tomber la pluie en sa saison ; ce seront des pluies de bénédiction. Et les arbres des champs produiront leur fruit, et la terre rapportera son revenu. »

LA MÈRE. — Voilà, mon enfant, ce dont la septième année était la figure. On a vu une ombre de cette époque à venir sous le règne de Salomon (1 Rois IV, 20, 25), mais le péché du roi lui-même vint bientôt tout gâter. Il n'en sera pas de même quand Jésus régnera.

* Sur les brebis du troupeau de l'Éternel.

** C'est Jésus, le Fils de David.

SOPHIE. — Chère maman, je voudrais te faire une question : De quoi les enfants d'Israël devaient-ils se nourrir après cette année de repos, puisque l'on n'avait rien cultivé ?

LA MÈRE. — N'as-tu pas remarqué que Dieu lui-même répond à cette question bien naturelle, hélas ! au cœur de l'homme qui, lorsque Dieu commande, devrait simplement obéir et se confier en Lui. Mais Dieu, dans sa grâce, veut bien nous donner toutes les assurances possibles que ses soins ne manqueront pas. Veux-tu, mon enfant, relire les vers. 20 à 22 de notre chapitre ?

SOPHIE. — « Et si vous dites : Que mangerons-nous en la septième année, si nous ne semons point et si nous ne recueillons point notre récolte ? Je commanderai à ma bénédiction de se répandre sur vous en la sixième année, et la terre rapportera pour trois ans. Puis vous sèmerez en la huitième année, et vous mangerez du rapport du passé jusqu'à la neuvième année ; jusqu'à ce donc que son rapport sera venu, vous mangerez celui du passé. » Je vois maintenant, maman, qu'ils n'avaient pas lieu de s'inquiéter, et qu'ils pouvaient jouir tranquillement du repos de la septième année.

LA MÈRE. — Oui, la bénédiction de Dieu leur était assurée, quand ils étaient obéissants et s'attendaient à Lui. Comme le dit le roi Salomon : « La bénédiction de l'Éternel est celle qui enrichit, et l'Éternel n'y ajoute aucun travail. » (Proverbes X, 22.)

SOPHIE. — Chère maman, comment cela s'applique-t-il à nous ?

LA MÈRE. — Tu comprends bien que nous n'avons pas à garder une année sabbatique, n'est-ce pas ? Si nous sommes chrétiens, nous jouissons déjà du repos du cœur que Jésus donne à ceux qui viennent à Lui, et nous goûtons par la foi les bénédictions

célestes. Mais qu'avons-nous à faire en traversant la terre avec tous nos besoins ? Nous attendre à Dieu, dépendre de ce bon Père qui nous aime, nous confier entièrement en Lui dans la certitude qu'il pourvoit à tous nos besoins, et marcher dans l'obéissance comme ses enfants bien-aimés. (Lisez Matthieu VI, 25-32 ; Hébreux XIII, 5, 6 ; Philippiens IV, 6 ; 1 Pierre V, 7 ; I, 14.)

SOPHIE. — Et penses-tu, maman, que nous verrons ces temps heureux sur la terre ? Ne serons-nous pas alors dans le ciel avec Jésus ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais nous serons avec Lui heureux de voir la terre bénie, ses habitants délivrés de la puissance de l'ennemi, Christ, notre Seigneur, reconnu et honoré. En lisant l'Apocalypse, on peut voir l'intérêt que les saints glorifiés prennent à l'établissement du règne du Seigneur Jésus ici-bas et la part qu'ils y auront. Il est dit que nous régnerons avec Lui et que nous jugerons le monde. (Apocalypse V, 5, 9-10 ; VII, 13-17 ; XI, 16-18 ; XIX, 4 ; 2 Timothée II, 12 ; 1 Corinthiens VI, 2, 3.)

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup que tu m'expliques ces passages de l'Apocalypse.

LA MÈRE. — Nous ne le pouvons pas maintenant, mon enfant. Il nous faut même remettre à une autre fois la fin bien intéressante de notre chapitre d'aujourd'hui.

L'enfance de Guillaume Farel

(Suite de la page 139)

Le petit Guillaume croyait aussi tout. Ses parents avaient grand soin de l'élever religieusement. Il

apprit à prier tant de saints et d'anges que son âme devint, comme il le dit lui-même, un vrai temple d'idoles, et qu'il était comme un calendrier ambulante de jours de saints et de jeûnes. On lui racontait les histoires, ou plutôt les légendes extraordinaires de ces saints. On lui disait sérieusement, et comme une chose certaine, que Saint-François dans une conversation amicale avec un loup, avait persuadé à la bête féroce de ne plus dévorer les gens, lui avait commandé de venir dans l'église, et là, en présence de tout le peuple, lui avait fait donner la patte en signe d'obéissance. Ou bien encore, c'était l'histoire de Sainte-Elizabeth à qui son mari avait défendu de donner aux pauvres une trop grande quantité de viande et de pain, et qui cependant continua de le faire ; et comme un jour elle portait plein sa robe de vivres, elle rencontra son mari à qui elle dit que c'étaient des fleurs. Lui, soupçonneux, ayant ouvert la robe, n'y trouva que des lis et des roses. Dieu, disait l'histoire, avait changé le pain en fleurs, de peur que le mari d'Elizabeth ne fût fâché.

Le petit Guillaume, qui avait un esprit éveillé et droit, devait être bien embarrassé et se demander si c'était une bonne chose qu'une femme désobéît à son mari, et s'il était mal de mentir, puisque des saints en donnaient l'exemple. On lui racontait bien d'autres histoires de saints ; les uns prêchaient aux oiseaux, d'autres vivaient des années durant sur le sommet d'une colonne, d'autres encore, par renoncement, ne se lavaient jamais, ou mêlaient des ordures à leurs aliments pour se mortifier, pratiques toutes inventées par le « moi » orgueilleux qui, dans une fausse humilité, prétend être agréable à Dieu autrement qu'en Christ.

On apprit à lire à Guillaume quand il était encore très petit garçon, mais ce n'était pas dans la Bible,

livre que ni lui, ni ses parents, n'avaient jamais vu. « Quand je pense, dit-il, à tout ce que j'ai été, je suis saisi d'horreur, me rappelant le culte, les prières et les services que j'ai offerts aux croix et à telles autres choses, contrairement au commandement de Dieu. Si ce n'est que Satan m'avait aveuglé, ce que je voyais et ce que je faisais aurait suffi pour me montrer combien j'étais loin du droit chemin. »

Guillaume avait sept ans quand il accomplit, comme il dit, son premier grand acte d'idolâtrie et son premier pèlerinage. C'était sur une montagne près de Tallard. Là, on montrait une croix sainte faite, disait-on, du bois même de la croix où le Seigneur avait été crucifié. « Mais, » ajoute Farel, « elle était d'un bois tout à fait différent de la croix que plus tard je baisai et adorai à Paris, à la sainte Chapelle. » Cette croix que vit Farel enfant, avait des ornements de cuivre, provenant, à ce que l'on affirmait, du bassin dans lequel Jésus avait lavé les pieds des apôtres. On disait aux pèlerins que si l'on transportait la croix dans un autre endroit, elle revenait d'elle-même à sa place, et qu'elle tremblait et s'agitait quand il allait faire de l'orage. Un petit crucifix attaché à la croix jetait alors des étincelles contre le mauvais temps, ajoutait le prêtre, sans quoi toute la terre serait détruite. Et il appelait en témoignage un homme qui se tenait là, d'un extérieur étrange, faisant frayeur à voir, avec ses yeux couverts de mailles blanches. Le prêtre disait que lui seul et cet homme pouvaient voir les prodiges qu'il racontait, et l'homme affirmait que c'était vrai.

Voilà les misérables histoires dont on remplissait les esprits. Et le cœur naturel, mes enfants, est si insensé, qu'il refuse de croire la vérité pour ajouter foi aux mensonges suggérés par Satan.

Les Farel retournèrent chez eux, heureux d'avoir

vu la merveilleuse croix, et croyant tout ce que l'on venait de leur dire. N'est-il pas bien douloureux, mes enfants, de voir à quel point l'esprit des hommes peut être aveuglé ? Mais Dieu nous présente toutes ces choses pour nous instruire et nous avertir. D'où venait tout ce mal, toutes les erreurs de ces jours sombres et mauvais ? C'est que l'on s'était détourné de Dieu et de sa Parole pour suivre des inventions d'homme. Ceux qui prétendaient instruire et conduire les âmes avaient abandonné le seul guide, la seule vraie lumière ; ils étaient des aveugles, conducteurs d'autres aveugles, et nous voyons dans quelle fosse profonde ils étaient tous tombés. (Matthieu XV, 14.) Comme Paul l'avait annoncé d'avance, les hommes avaient « détourné leurs oreilles de la vérité » pour se tourner « vers des fables » (2 Timothée IV, 4) ; et on s'était attaché « à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie. » (1 Timothée IV, 1, 2.)

Vous penserez peut-être : « Il n'y a pas de danger que nous nous laissions aller à croire des choses aussi ridicules que celles-là. » Cela est possible, mais le danger pour nous est peut-être plus grand. Rappelons-nous ce que dit l'apôtre Paul : « Satan lui-même se transforme en ange de lumière » (2 Corinthiens XI, 14), et il s'efforce toujours de détourner l'âme des enseignements de Dieu pour lui faire suivre les enseignements des hommes. Pour cela il cherche à faire mélanger le mal et l'erreur avec le bien d'une manière subtile dans ce qu'on lit ou que l'on entend. On trouve cela beau, intéressant et sage, et si l'on n'est pas sur ses gardes en se tenant près de Dieu et de sa Parole, on est entraîné. Comment discernons-nous la voix du bon Berger ? Ce sera seulement si nous avons appris à la connaître par la parole de Dieu, Aussi voyons-nous que les Béréens

sont loués de ce qu'ils contrôlaient même l'enseignement de l'apôtre Paul, « examinant chaque jour les Écritures pour voir si les choses étaient ainsi. » (Actes XVII, 11.) Ainsi, mes chers enfants, attachez-vous de bonne heure à la parole de Dieu, aux saintes lettres, comme le jeune Timothée ; elles seules peuvent « rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. » (2 Timothée III, 15.)

Pour en revenir au jeune Farel, il faut vous dire que tout son temps ne se passait pas à apprendre les légendes des saints. Il était hardi, entreprenant, souvent même téméraire et opiniâtre. Il aimait les exercices du corps, et de bonne heure il apprit à grimper sur les montagnes et à nager dans la rivière. C'était un garçon fort et courageux ; Dieu lui avait donné une grande activité corporelle, qui devait un jour lui être très utile. Lui et ses frères ne craignaient pas, dans leurs courses, de s'aventurer dans les endroits les plus escarpés. Il aimait le danger et ne redoutait ni les hommes, ni les bêtes sauvages, ni les précipices, ni les torrents des montagnes. Son père pensait qu'il ferait un excellent soldat et voulait l'élever pour cela. Mais à mesure que Guillaume grandissait, il se formait en lui d'autres pensées. Il voulait se consacrer tout à fait à l'étude et devenir un homme savant pour écrire des livres et se faire un grand nom. Je vous dirai peut-être une autre fois ce qui fit naître en lui ce désir et ce qui en résulta.

L'enfant et sa Bible

Dans un petit port de mer vivait un jeune garçon, que nous nommerons Henri et qui avait appris à apprécier la Bible comme le livre dans lequel Dieu nous fait connaître ses pensées et nous révèle son amour. Aussi aimait-il par-dessus tout à lire ce précieux vo-

lume, et il se serait plutôt passé de manger que de négliger ce qui n'était pas pour lui un pénible devoir, mais un doux privilège, je veux dire la lecture de ce saint livre. N'aimez-vous pas, quand votre père ou votre mère sont loin, recevoir une lettre d'eux ? Eh bien pour notre jeune ami, la Bible était comme une lettre de Dieu son Père, lui parlant de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, venu pour le sauver, et du ciel sa patrie.

Les autres garçons du village n'avaient pas les mêmes sentiments et quand Henri allait à l'écart pour lire quelques versets, ils lui jouaient toutes sortes de mauvais tours. Un jour, croyant échapper à leurs tracasseries, il s'était réfugié dans un petit bateau amarré au rivage. Mais ces méchants camarades le découvrirent et, tandis qu'il était absorbé par sa lecture, ils détachèrent tout doucement le bateau qui fut bientôt emporté loin de la côte par le vent et le courant. Quelle ne dût pas être la surprise et peut-être la frayeur du pauvre Henri quand il se vit entraîné vers la haute mer ! Bientôt un brouillard s'éleva qui vint dérober la côte à la vue.

Trois jours après passait dans ces parages un vaisseau norvégien. Un des matelots crut apercevoir un objet noir au loin sur les flots. Il avertit le capitaine qui prit sa lunette et découvrit que c'était une petite barque. On dirigea le vaisseau de ce côté et dans la barque était étendu un jeune garçon tenant un livre serré sur sa poitrine. C'était Henri. Des matelots descendirent dans la barque et soulevèrent le pauvre enfant qui ouvrit les yeux mais retomba presque aussitôt évanoui. On le monta à bord du navire où tous les soins lui furent prodigués. Peu à peu il reprit ses forces et put raconter ce qui lui était arrivé. Se voyant loin de tout secours, il avait tourné son cœur vers Dieu et s'était mis à lire sa chère Bible.

Il continua ainsi, dormant la nuit et lisant le jour, jusqu'à ce que ses forces l'eurent abandonné.

Mais du ciel Dieu veillait sur l'enfant qui aimait sa Parole. Il le garda sur les grandes eaux et le sauva de la mort pour qu'il pût le servir quelque temps sur la terre.

Cher jeune lecteur, aimes-tu la parole de Dieu ? Est-elle pour toi comme pour David « plus précieuse que mille pièces d'or ou d'argent ? Connais-tu et possèdes-tu le trésor qu'elle renferme ?

La tempête.

Le voyez-vous, chassé sur l'onde,
Ce frêle esquif, jouet des flots ?
Le vent mugit, la mer l'inonde :
L'effroi saisit les matelots.

Que devenir dans la tourmente
Qui se prolonge en grandissant,
Ballottant la barque impuissante,
Au gré des vagues et du vent ?

Le Maître dort pendant l'orage ;
Ne voit-il donc pas leur danger ?
Auront-ils la mort pour partage,
Lorsque Jésus est leur Berger ?

Ils vont à Lui dans leur détresse :
« Ah ! ne nous laisse pas périr ! »
Disent-ils, « le péril nous presse ;
Hâte-toi de nous secourir. »

Jésus s'éveille. Avec puissance,
Répondant à leurs cris d'effroi,
Il dit à la mer : « Fais silence ! »
Et à l'orage : « Calme-toi ! »

Aussitôt tombe la tempête :
La mer s'apaise, et le Seigneur
Dit aux rameurs baissant la tête :
« Avec moi n'ayez point de peur. »

Réponses aux questions du mois de juillet

23. « Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que *vous avez* la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.)

24. « Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu. » (1 Jean III, 2.)

25. Les croyants sont aimés du Père comme Jésus a été aimé. « Et que le monde connaisse que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » (Jean XVII, 23.) Ils sont aimés de Christ comme Christ était aimé du Père. (Jean XV, 9.)

26. Les croyants sont appelés « bien-aimés de Dieu. » Paul écrit : « A tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome » (Romains I, 7), et il exhorte les Éphésiens à être « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants » et à marcher « dans l'amour. » (Éphésiens V, 1, 2.)

Questions pour le mois d'août

27. En quoi consiste la vie éternelle ? (Jean XVII.)

28. Qui est la vie éternelle ? En qui se trouve-t-elle ? (1 Jean I, V.)

29. Comment possédons-nous la vie éternelle ? (1 Jean V ; Jean III, V, VI.)

30. Qui donne la vie éternelle ? (Jean X et 1 Jean V ; Romains VI.)

Nous engageons vivement nos jeunes amis qui répondent aux questions proposées, à écrire au long les passages qu'ils trouvent et à ne pas se borner à les indiquer. Nous ne saurions trop graver dans nos esprits les paroles de Dieu, et qu'il veuille Lui-même les graver dans nos cœurs.

Entretiens sur le Lévitique

L'ANNÉE SABBATIQUE ET LE JUBILÉ

(Lévitique XXV)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, la première chose remarquable qui se trouve dans ce chapitre du Lévitique, et dont nous avons parlé la dernière fois ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est que les Israélites tous les sept ans, devaient laisser la terre se reposer, c'est-à-dire ne point ensemercer les champs et ne point tailler leurs vignes.

LA MÈRE. — Il y avait une seconde institution plus remarquable encore. Y as-tu fait attention ?

SOPHIE. — N'est-ce pas, maman, ce qui devait se faire la cinquantième année ?

LA MÈRE. — Précisément. C'était ce que l'on nommait l'année du *jubilé*. Comme nous l'avons lu, en la cinquantième année, le jour des propitiations, on sonnait la trompette par tout le pays, « et vous sanctifierez l'an cinquantième, » dit l'Éternel, c'est-à-dire qu'elle devait être mise à part pour être une année de joie. Relis la suite de ce vers. 10, et tu verras pourquoi c'était une heureuse année.

SOPHIE. — « Et vous publierez la liberté dans le pays à tous ses habitants, ce vous sera l'année du jubilé ; et vous retournerez chacun en sa possession, et chacun en sa famille. » Veux-tu, maman, m'expliquer cela.

LA MÈRE. — D'après l'ordre de Dieu, le pays de Canaan fut partagé entre les tribus, et dans les tribus chaque famille eut sa possession. Quand un Israélite tombait dans la pauvreté, il était souvent

obligé de vendre une partie ou le tout de son héritage, et même de se vendre comme esclave à quelque autre Israélite. Mais l'année du jubilé, lorsque la trompette avait sonné, les esclaves israélites sortaient de leur servitude ; ils étaient libres, chacun reprenait possession de ce qu'il avait vendu et tout était rétabli comme au commencement.

SOPHIE. — Je comprends bien, et je vois que ce devait être une grande joie, mais n'était-ce pas injuste pour ceux qui avaient acheté ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, car tout, les terres et le peuple, appartenait à l'Éternel. « La terre, » dit Dieu, « ne sera pas vendue absolument (c'est-à-dire pour toujours), car la terre est à moi, et vous êtes étrangers et forains chez moi. » Et quant à ceux qui auraient été obligés de se vendre comme esclaves, l'Éternel dit : « Quand ton frère se sera vendu à toi, tu ne te serviras point de lui comme on se sert des esclaves ; mais il sera chez toi comme seraient le mercenaire et l'étranger, et il te servira jusqu'à l'année du jubilé ; alors il sortira de chez toi avec ses enfants ; il s'en retournera dans sa famille, et rentrera dans la possession de ses pères. Car ils sont mes serviteurs, parce que je les ai retirés du pays d'Égypte ; c'est pourquoi ils ne seront point vendus comme on vend les esclaves. » Mais Dieu avait aussi pourvu à ce que l'acheteur ne perdit point.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — On vendait la terre d'autant moins cher que l'on était plus près du jubilé, car ce que l'on vendait en réalité, c'était le nombre des récoltes. Il pouvait aussi arriver qu'un Israélite se fût vendu à un étranger dans le pays, mais cela ne pouvait être non plus pour toujours. Son plus proche parent pouvait le racheter, ou lui-même pouvait le faire, s'il en trouvait le moyen. Et le rachat se payait

aussi selon le nombre des années qui restaient jusqu'au jubilé. Si l'esclave n'avait pu être racheté, l'année du jubilé le rendait libre, quel que fût son maître. Tu vois donc, mon enfant, quel jour de joie ce devait être ; c'était le rétablissement de toutes choses dans le pays, selon l'ordre de Dieu.

SOPHIE. — Oui, maman ; et je vois aussi que non seulement les pauvres esclaves étaient libérés, mais qu'ils retrouvaient aussi leurs biens, et je me rappelle que notre cher M. X., dans une prédication, nous disait que non seulement le Seigneur Jésus nous sauve et nous affranchit, mais qu'il nous enrichit de toute sorte de bénédictions.

LA MÈRE. — C'est très vrai, Sophie.

SOPHIE. — Penses-tu, maman, que les Israélites aient jamais célébré cette belle fête du jubilé ?

LA MÈRE. — Je ne puis te le dire ; la parole de Dieu n'en parle pas, mais nous voyons dans le prophète Jérémie (chapitre XXXIV), qu'au temps du roi Sédécias, étant pressés par l'ennemi, les Juifs promirent solennellement, afin d'obéir à la loi de l'Éternel, de mettre en liberté leurs frères qu'ils avaient comme esclaves, mais qu'ils violèrent leur promesse et que ce fut une des causes de la colère et du jugement de Dieu contre eux. Cela me fait penser qu'en cela, comme en toutes choses, ces pauvres Juifs ne tinrent pas compte de la parole de Dieu. Depuis ils furent emmenés captifs, leurs terres et eux-mêmes devinrent la possession des étrangers et même, quand ils furent revenus de Babylone, ils ne cessèrent pas d'être esclaves des nations. (Voyez Néhémie IX, 36-37.) Comment auraient-ils pu célébrer le jubilé dans cette condition ? Il y a quelqu'un qui pouvait les délivrer, et qui vint pour cela, mais ils l'ont rejeté. Tu sais de qui je veux parler ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est de Jésus ; mais je

pensais que Jésus était venu pour nous sauver en mourant sur la croix à notre place.

LA MÈRE. — C'est très vrai, Sophie, mais il venait d'abord pour Israël, pour le peuple de Dieu sur la terre. Il était le Messie promis par les prophètes, Fils de David, fils d'Abraham. Il venait sauver son peuple de leurs péchés. (Matthieu I, 1, 21.) C'est ce qu'il disait dans la synagogue à Nazareth ; il y proclamait le vrai jubilé pour Israël. Lis dans l'évangile de Luc, chapitre IV, vers. 17-19 et 21.

SOPHIE. — « Et on lui donna le livre du prophète Ésaïe ; et ayant déployé le livre, il trouva le passage où il était écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, » parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres, il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur. » ...Et il se mit à leur dire : Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant. »

LA MÈRE. — C'étaient bien là des paroles de grâce, n'est-ce pas ? Et cependant que lui firent-ils ?

SOPHIE. — Oh ! maman, ils l'ont crucifié, et c'est pour cela qu'ils sont dispersés partout et malheureux.

LA MÈRE. — Oui, mais comme le dit l'apôtre Paul, par leur chute le salut est parvenu aux nations. Ce sont les profondeurs des richesses et de la sagesse de Dieu. (Romains XI, 11, 33.) Les Juifs ayant rejeté leur Messie, l'évangile est prêché à tous, sans distinction. C'est la bonne nouvelle qui proclame à tous les pauvres pécheurs que Christ est mort pour ôter leurs péchés, afin de les introduire dans la gloire du ciel où il est lui-même, c'est l'évangile de la gloire du Christ (2 Corinthiens IV, 4) qui nous fait connaître les immenses richesses de la grâce de Dieu. (Éphésiens II, 4-7.) Ainsi la méchancelé de l'homme ne

fait qu'amener un plus grand déploiement de l'amour de Dieu.

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; le jubilé était une fête bien belle sur la terre, mais je pense que nous avons un jubilé beaucoup plus beau, car le Seigneur Jésus nous a arrachés à l'esclavage de Satan et nous donne un héritage dans le ciel avec Lui.

LA MÈRE. — Mais nous ne devons pas oublier que l'apôtre Paul nous dit que Dieu n'a point rejeté pour toujours son peuple d'Israël qu'il a préconnu. (Romains XI, 2.) Il veut accomplir à son égard ses desseins de grâce, et Christ est mort aussi pour la nation qui l'a crucifié. (Jean XI, 51.) Le temps du jubilé viendra pour ce pauvre peuple coupable. Lis au livre des Actes, chapitre III, vers. 19-22, ce que Pierre disait aux Juifs.

SOPHIE. — « Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus-Christ qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive jusqu'aux temps du *rétablissement de toutes choses*, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps. »

LA MÈRE. — Tu vois, ma chère Sophie, que si les Juifs avaient écouté la voix de Pierre, Dieu les aurait bénis alors, mais sauf un petit nombre, la nation et ses chefs demeurèrent incrédules. Toutefois cela n'anéantit point les desseins de Dieu. Le *rétablissement de toutes choses* aura lieu. Nous avons vu dans le commencement de notre chapitre, qu'il y aura un temps de bénédiction pour la terre, et la portion que nous avons vue aujourd'hui annonce le temps où les Juifs s'étant repentis et ayant regardé vers celui qu'ils ont percé (Zacharie XII, 10), ils cesseront d'être dispersés et esclaves, et rentreront en pos-

session de leur terre. Jésus lui-même viendra des cieux les délivrer et rétablir toutes choses. Jour de joie et d'allégresse pour eux ; jour de bénédiction pour toutes les nations *.

* Nous ne pouvons citer au long tous les passages qui démontrent ce qui est dit ici. Que nos jeunes lecteurs cherchent et lisent avec soin dans leurs Bibles ceux que nous allons leur indiquer. Ésaïe XIV, 1, 2 ; XI, XXVII, 12, 13 ; XLIX ; LII ; LIV ; LX ; LXI ; LXV, 17-25 ; LXVI, 10-20 ; Jérémie XXX, 3, 4, 18-20 ; XXXI, 1-14 et 23-28 ; XXIII, 6-26 ; Ézéchiel XXXIV, XXXVII.

La jeunesse de Farel

(Suite de la page 157)

Qui fut surpris de la détermination de Guillaume, ce fut son père. Il aurait bien plutôt pensé que ce garçon si hardi aurait fait un excellent homme d'armes. Mais le jeune homme persista dans son dessein et le père finit par consentir. La première chose à trouver était quelqu'un qui pût enseigner le latin. Il aurait semblé que rien n'était plus facile, puisque tous les services de l'église se faisaient dans cette langue, mais la plupart des prêtres de la campagne ne la comprenaient même pas, et de l'aveu même des catholiques romains éclairés qui vivaient à cette époque, le clergé était plongé dans le vice et l'ignorance.

Le pauvre Guillaume eut à faire cette triste découverte et en fut amèrement désappointé. Il avait cherché dans les monastères et ailleurs des prêtres qui non seulement pussent l'instruire, mais qui prati-
quassent avec piété leurs services et leurs cérémo-

nies, et il ne voyait qu'irrévérence et mépris à l'égard de la religion.

Que faire et où aller? Sa pensée se tourna vers Paris, et il demanda à son père de lui permettre d'aller étudier dans cette grande ville. Là, pensait-il, dans cette université renommée où enseignaient tant de savants ecclésiastiques, il en trouverait certainement quelques-uns d'entièrement dévoués à servir Dieu et les saints, et il pourrait en même temps étudier autant qu'il le voudrait.

Après beaucoup de débats, son père consentit à le laisser partir. Dieu conduisait toutes choses pour préparer son futur serviteur à l'œuvre qu'il lui donnerait à faire. C'était en l'année 1509; Guillaume avait alors vingt ans. L'éducation que lui avaient donnée ses parents avait pleinement répondu à leur attente, au moins pour ce qui concernait la religion. Guillaume était un jeune homme strictement religieux, mais comme il le dit : « En vérité, le papisme même n'était pas aussi papiste que moi je l'étais. » Ce n'est pas qu'il aimât le mal, ni qu'il prit plaisir à ceux qui vivaient dans le péché; mais son cœur était déçu et complètement détourné de Dieu. Il était sans intelligence, comme le dit de l'homme naturel la parole de Dieu. « Je me croyais un vrai chrétien, » dit-il, « justement à cause des choses qui auraient dû me prouver que j'étais aussi loin de Christ que le ciel est loin de la terre. Satan avait tellement logé le pape et le papisme dans mon cœur, que je ne pense pas que le pape eût autant de foi en lui que moi je l'avais. »

Tel était Farel quand il partit pour Paris. Il était tout à fait sincère dans l'accomplissement de ses pratiques religieuses et dans son dévouement au pape, et sans reproche quant à sa vie devant les hommes; mais pensez-vous, mes jeunes amis, que

cela suffise devant Dieu pour être sauvé? Lisez ce que dit de lui-même l'apôtre Paul (1 Timothée I, 12-17). Il avait péché par ignorance ; il croyait sincèrement devoir faire tout ce qu'il pouvait contre le nom de Jésus le Nazaréen (Actes XXVI, 9-11), et cependant, éclairé par le Saint-Esprit, il se nomme le premier des pécheurs et rend grâces au Seigneur de ce que miséricorde lui a été faite.

Ainsi Farel, enseigné plus tard par Dieu même, confessait qu'il avait été rempli de toute sorte d'idolâtrie, et dit que parmi ceux qu'il a connus, personne ne pouvait lui être égalé, et que c'est lui qui aurait remporté le prix de malédiction, de tourment, de mort et de condamnation, employé qu'il était jour et nuit au service de Satan.

Je voudrais vous faire remarquer ici, mes jeunes amis, que nous ne pouvons juger véritablement le péché que dans la lumière de Dieu. On a horreur de ces papes qui, en prenant le titre de vicaires de Jésus-Christ sur la terre, se rendaient coupables des crimes les plus affreux et des péchés les plus honteux. D'un autre côté, l'on admire des jeunes gens comme Saul de Tarse et Guillaume Farel, qui mènent une conduite sans reproche et qui en réalité sont tout à fait loin de Dieu. Pourquoi? C'est que les péchés contre les hommes nous touchent de près et ainsi nous apparaissent très laids, tandis que l'on tient peu compte de ce qui est contre Dieu. Un mauvais serviteur juge ses compagnons de service d'après le tort qu'ils lui font, mais il est plein d'indulgence pour ce qui est contre son maître. Il en est ainsi de vous et de moi. A moins que l'amour de Dieu n'ait été versé dans nos cœurs, notre conscience ne nous reproche pas d'avoir péché contre Lui, en n'ayant pas cru à son grand salut, et en suivant des commandements d'homme quant au culte

à Lui rendre ; mais si elle nous fait des reproches, ce sera pour des péchés commis contre notre prochain. Il y a, voyez-vous, deux côtés dans la voie large ; l'un sale et plein de boue, c'est celui des péchés grossiers, l'autre propre et bel à voir, celui où marchaient Saul de Tarse et Farel avant leur conversion ; mais c'est toujours la voie large, et où conduit-elle, quel que soit le côté où l'on marche ?

N'allez pas croire que je veuille dire que le mensonge, l'envie, la déshonnêteté ou la méchanceté soient de petits péchés. Loin de là. Mais on pense peu au grand et principal péché, qui consiste à ne pas croire ce que Dieu a dit, et au contraire à ajouter foi à ce que l'homme invente plutôt qu'à la parole de Dieu. Il y a bien des gens, dans nos jours de tiédeur, qui seraient disposés à trouver exagérées les paroles de Farel. Plusieurs de ceux mêmes que l'on estime dans le monde ne voient pas qu'il y ait du mal à différer quant à la vérité que Dieu nous a fait connaître. Ils aiment que chacun ait ses propres opinions, ils blâment ceux qui sont si méticuleux, disent-ils, et qui coupent un cheveu en deux sur des matières de foi. Les personnes qui raisonnent ainsi, éblouissent par de beaux discours ; on les admire et l'on est disposé à les suivre, mais c'est un piège de Satan pour détourner les âmes de la vérité. Faites bien attention à ceci, mes jeunes amis. Dieu regarde à l'homme et à l'enfant, qui a un ardent désir de ne pas se détourner même d'un centième de cheveu de sa sainte Parole pour ce qui concerne la foi et la pratique. (Ésaïe LXVI, 2.)

Guillaume Farel avait donc quitté le paisible village où sa jeunesse s'était passée à l'abri des vices et des crimes qui souillent les grandes villes. En arrivant à Lyon, son oreille fut frappée par le son des

cloches qui se faisaient entendre dans les nombreuses églises que renfermait cette ville. Son cœur tressaillait de joie en pensant combien devait être pieux et saint ce peuple qui vivait là où les cloches sonnaient jour et nuit pour des services religieux. Hélas ! dit-il, bien que je ne fisse qu'y passer, j'en vis assez pour m'étonner que Dieu n'engloutit pas une cité si méchante et si corrompue. Il allait bientôt avoir à s'étonner de tout ce qu'il rencontrerait à Paris, la grande ville.

L'université de Paris était depuis longtemps célèbre, comme le principal rendez-vous des savants et de tous ceux qui désiraient acquérir des connaissances. Des étudiants y affluaient de toutes les parties de l'Europe. Elle comprenait quatre facultés : celle de théologie ; celle des arts, où l'on étudiait les lettres et les sciences ; celle de droit et celle de médecine. La faculté de théologie se nommait la Sorbonne, du nom de son fondateur, Robert de Sorbon. Là, dans l'université, se trouvaient des collèges et se donnaient des cours où des maîtres et de savants professeurs enseignaient de manière à satisfaire tout jeune homme désireux de s'instruire. Guillaume Farel put apprendre là, non seulement le latin, mais aussi le grec et l'hébreu.

Ainsi l'un de ses vœux était rempli, mais l'autre semblait plus que jamais loin de l'être. Ce n'était pas parmi les écoliers de Paris qu'il pouvait espérer trouver quelqu'un de pieux, car ils étaient connus dans toute l'Europe comme des jeunes gens indisciplinés, qui n'avaient aucun souci de la religion, sauf aux jours de grandes fêtes auxquelles ils prenaient part, mais en apportant leurs désordres, leurs querelles et leurs batteries jusque dans les églises. On fut obligé d'abolir certaines fêtes pour éviter ces scandales. Alors les écoliers se livrèrent à d'autres

amusements qui, hélas ! présentaient un caractère encore plus triste. Ils se mirent à jouer ce que l'on appelait des *mystères*, où ils représentaient sur un théâtre des scènes de la Bible, et, chose horrible à dire, particulièrement les souffrances et la mort du Seigneur. Dans ces scènes, des jeunes gens impies qui blasphémaient le nom de Dieu et qui traitaient les Écritures de fables, jouaient le rôle de David, de Moïse, de Paul. Quelle profanation !

Parmi cette troupe de jeunes gens incrédules, licencieux, qui troublaient la ville par leurs débauches nocturnes et qui étaient la terreur de tous les honnêtes habitants, pensez-vous que Farel pût trouver celui que son cœur cherchait ? Non, mais Dieu le lui fit rencontrer autre part, et c'est ce que j'espère vous raconter une autre fois.

La prison illuminée par la grâce de Dieu

(AUX ENFANTS D'UNE ÉCOLE DU DIMANCHE)

Vous avez appris, pour cette après midi, mes chers enfants, l'histoire de Lydie, la marchande de pourpre, qui écouta Paul prêcher l'évangile, et dont le Seigneur ouvrit le cœur. Quand Lydie eut entendu parler de Jésus et de son grand amour, est-ce qu'elle dit : « J'irai à Jésus plus tard ? » Non, elle crut tout de suite et fut sauvée.

Est-on heureux quand on croit au Seigneur Jésus ? Oh oui ! Lydie fut remplie de bonheur ; dans l'effusion de son cœur, elle voulut que les serviteurs de Dieu vissent demeurer chez elle, pour les entendre encore parler du précieux Sauveur et pour leur témoigner son amour.

Mais voyons un peu ce qui arriva ensuite à Paul

et à son compagnon Silas. On les prit avec violence, on leur déchira leurs vêtements, on les battit cruellement, puis on les jeta dans une noire prison où on leur attacha les pieds à un poteau. Avaient-ils fait quelque chose de mal ? Non, absolument rien. Ils annonçaient l'évangile, la bonne nouvelle de l'amour de Dieu envers les pauvres pécheurs, et Paul avait chassé un démon du corps d'une servante. Qui donc avait fait mettre en prison les serviteurs de Dieu ? C'étaient les magistrats de la ville, mais celui qui les poussait à faire cela, c'était Satan.

Satan est le prince de ce monde ; il a à ses ordres tous ceux qui n'obéissent pas à Dieu. Sans le savoir, ces magistrats étaient les serviteurs du diable. « Ce Paul, » pensait Satan, « ce Paul, par ses prédications au nom de Jésus, va sauver les âmes. Faisons-le mettre en prison. Là on ne pourra plus l'entendre. » Et c'est ce qui eut lieu ; Paul et Silas furent mis en prison. Satan ne peut pas souffrir que les âmes soient sauvées. Partout où l'on parle de Jésus, il est là.

Est-il donc ici, dans cette salle ? Oh oui. Il est là, près de chacun de vous, mes enfants, soufflant dans votre esprit toutes sortes de pensées, vous distrayant, vous poussant à vous occuper de ce qui se passe autour de vous, vous excitant à dire ou faire quelque sottise, à rire et à causer pendant que l'on vous parle du Seigneur, et il fait tout cela pour que vous n'écoutez pas.

Pourquoi Satan s'efforce-t-il ainsi de vous empêcher d'écouter ? De peur qu'en écoutant et en croyant, vous ne soyez sauvés. « Voilà, » dit-il, « un petit garçon ou une petite fille qui écoutent. Oh ! s'ils allaient recevoir la Parole dans leur cœur et être sauvés ! Vite, il faut les distraire. » Oh ! prenez garde à ce cruel ennemi de votre âme.

Voilà donc Paul et Silas en prison, tout meurtris et avec leurs vêtements déchirés. Pour le coup, direz-vous, ils ne pouvaient pas être heureux. Vous vous trompez, chers enfants, leur cœur débordait de bonheur. Au milieu de la nuit, dans leur sombre et triste cachot, ils chantaient les louanges de Dieu. Tous les autres prisonniers entendaient et s'étonnaient. Jamais, dans une prison, on n'avait vu chose pareille. D'où venait cette joie à Paul et à Silas ? Ah ! mes enfants :

Quand Jésus remplit le cœur,
Il l'inonde de bonheur.

Paul et Silas se souvenaient de leur Sauveur qui avait souffert bien plus qu'eux entre les mains des méchants et quand il était sur la croix ; ils se disaient combien il les avait aimés, ils pensaient à Lui qui était dans la gloire, et qui voulait les y avoir un jour près de Lui, et ils oubliaient leur cachot et leurs blessures. L'amour de Dieu et de Jésus illuminait leurs âmes comme un brillant soleil. Oh ! qu'on est heureux quand on connaît Jésus !

Vous voyez bien que Satan n'avait pas pu les faire taire et que même, dans la prison, ils prêchaient. Et Dieu vint lui-même montrer qu'il est plus puissant que Satan, et que partout il sauve des âmes en dépit de tous les efforts de l'ennemi. Tandis que ses chers enfants, Paul et Silas, au lieu de gémir et de se plaindre, chantaient ses louanges, voilà que soudain un grand tremblement de terre vient tout ébranler, les portes de la prison s'ouvrent, et les liens des prisonniers sont détachés.

Ah ! ils vont tous se sauver ; quel bonheur pour Paul et Silas ! Vous pensez peut-être cela, c'est naturel ; mais Dieu avait une autre pensée, une pensée de grâce. Il allait faire voir sa puissance bien autre-

ment qu'en ébranlant la terre. Comment cela, direz-vous ? Ah ! chers enfants, c'est en arrachant une âme au pouvoir de Satan.

Il y avait un geôlier, c'est-à-dire un gardien de la prison. Il répondait des prisonniers ; s'ils se sauvaient, c'est à lui qu'on s'en prendrait. Quand il eut été réveillé par le tremblement de terre, et qu'il vit toutes les portes ouvertes, oh ! qu'il fut effrayé. « Tous les prisonniers se sont enfuis, » pensa-t-il, « et moi, que vais-je devenir ? » Et, dans son désespoir, il voulait se tuer.

Mais Dieu, mes enfants, ne veut pas la mort du pécheur, il veut sa conversion et sa vie. Il n'avait pas ébranlé la terre pour faire périr le geôlier, et il lui envoie tout de suite un message par la bouche de Paul. « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici, » dit le serviteur de Dieu.

Quel soulagement pour ce pauvre homme. C'était la voix de Dieu, et il le sentait bien. Mais quand la voix de Dieu se fait entendre, bien que ce soit une parole de grâce, que montre-t-elle à l'homme ? Qu'il est un pécheur perdu, et c'est ce qui arrive au gardien de la prison. Il ne pense plus aux magistrats qui l'auraient puni, si quelque prisonnier se fût échappé ; il pense à Dieu dont Paul et Silas chantaient les louanges, à Dieu qui a ouvert les portes de la prison, à Dieu qui l'a empêché de se tuer, et il est saisi en voyant ses péchés.

Être avec ses péchés devant un Dieu saint, c'est bien plus terrible que d'être devant un magistrat. On ne peut pas se tuer pour échapper à Dieu ; au contraire, on irait en sa présence dans l'éternité.

Que va donc faire le malheureux geôlier ? Il court près de ceux qui lui ont d'abord fait entendre une voix de grâce, et il tombe aux pieds de ces pauvres prisonniers en disant : « Que faut-il que je fasse pour

être sauvé ? » Il était prêt à tout faire pour être sauvé. Mais Dieu, mes enfants, demande-t-il que l'homme accomplisse pour cela quelque œuvre difficile, quelque travail pénible ? Non ; il ne demande qu'une chose : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé ? » Voilà tout ce que Paul répond au gardien de la prison. C'est que, voyez-vous, mes enfants, le Seigneur Jésus sur la croix, en souffrant et mourant pour nous, a répondu parfaitement à tout ce que Dieu pouvait nous demander à cause de nos péchés. Et maintenant quelle est la seule chose que Dieu réclame de nous ? C'est de croire en Jésus, de nous confier en Lui, de nous attacher à Lui.

Que fit le geôlier ? Attendit-il, fit-il des difficultés pour recevoir l'heureux message que Paul lui annonçait ? Non. Paul, encore tout meurtri des coups qu'il avait reçus, mais heureux de parler du Seigneur qu'il aimait, annonça au geôlier la bonne nouvelle de Jésus venu pour sauver ce qui était perdu, et toute la maison était là qui écoutait les paroles de la grâce, et l'amour de Dieu et de Christ pénétrait dans les cœurs. Oh ! qu'on était heureux dans cette prison ! La lumière du ciel l'illuminait. Chers enfants, avez-vous cru au Seigneur Jésus ? Êtes-vous sauvés ? Êtes-vous heureux en pensant à ce précieux Sauveur qui vous a tant aimés, que de donner sa vie pour vous ?

Le cœur rempli maintenant de ce même bonheur dont jouissaient Paul et Silas, le gardien de la prison lava leurs plaies ; puis il conduisit dans sa maison les chers enfants de Dieu dont il était devenu le frère, et tous ensemble louèrent et bénirent Dieu.

Satan avait voulu tourmenter les serviteurs de Dieu, les arrêter dans leur œuvre, empêcher les âmes d'être sauvées ; réussit-il ? Loin de là : les apôtres furent conduits en prison pour que de pauvres prisonniers

et un geôlier et sa famille pussent être illuminés par la gloire de l'amour de Christ. Ah ! je suis bien sûr que Paul et Silas se réjouissaient d'avoir été battus, puisque des âmes avaient été sauvées, et devant les anges de Dieu, dans le ciel, il y eut de la joie cette nuit-là.

Chers petits amis, que la même lumière de l'amour de Christ reluise dans vos cœurs et saisisse vos âmes.

Les deux cousines

— Est-ce que Dieu fait attention aux petits enfants, et est-ce qu'il les aime ?

— Oh oui ! Écoutez ce que dit à ce propos le Seigneur Jésus : « Je vous dis que dans les cieux leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux... Ainsi ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse. » (Matthieu XVIII, 10, 14.)

— Et le Seigneur Jésus aime-t-il aussi les petits enfants ?

— Oui, certainement, car il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ; ne les empêchez pas, » puis il les prenait dans ses bras et les bénissait. Et il disait aussi qu'il était venu pour les sauver. (Marc X, 13, 16 ; Matthieu XVIII, 11.)

— Un petit enfant a-t-il donc besoin d'être sauvé ?

— Oui, car il est pécheur, et pour le sauver il a fallu que le Seigneur Jésus souffrit beaucoup et mourût sur la croix. Rappelez-vous cela, cher petit ami, et demandez-vous si le Seigneur Jésus ne vous a pas en effet aimé d'un bien grand amour.

Maintenant je vais vous rapporter la conversation qu'un serviteur de Dieu, ami des enfants comme

Jésus son Maître, eut sur ce sujet avec deux petites filles. C'est lui-même qui parle.

— Dieu t'aime, mon enfant, mais il n'aime pas la méchanceté, disais-je un jour à une chère petite fille à qui je parlais du Seigneur.

Quelque temps après je la vis de nouveau chez ses parents. Elle avait avec elle une petite compagne d'environ cinq ans. Je lui demandai :

— Dieu t'aime-t-il ?

— Oui, répliqua-t-elle avec confiance, et elle ajouta d'un air grave : « Mais il n'aime pas ma méchanceté. »

— Et qui est cette petite fille que je vois avec toi ?

— C'est ma cousine Carrie, dit-elle.

Je pris les deux enfants sur mes genoux, et nous nous mimes à parler de Dieu et du ciel.

— Eh bien, ma petite Carrie, dis-je, que sais-tu du Seigneur Jésus ?

— Beaucoup, beaucoup de choses, répondit l'enfant, car, voyez-vous, je vais à l'école du dimanche.

— Alors, Carrie, dis-moi tout ce que tu as appris du Seigneur Jésus, car j'aime bien à entendre parler de Lui.

— Je ne sais pas si je puis vous le dire maintenant, mais je sais que je l'aime.

— Eh bien, Carrie, je te ferai une petite question : « Aimes-tu tellement le Seigneur Jésus que tu serais heureuse d'aller tout de suite dans le ciel auprès de Lui, ou bien aimerais-tu mieux attendre que tu sois devenue grande ? »

La petite fille pencha la tête et resta toute pensive, puis elle dit :

— J'aimerais bien aller au ciel auprès de Jésus, mais... Elle hésita un moment, puis reprit : Je ne voudrais pas y aller tout de suite et quitter maman et mon petit frère.

— Ma chère Carrie, lui dis-je, ta réponse me mon-

tre qu'il y a dans ton cœur quelque chose qui passe avant Jésus. Mais si tu avais appris combien il t'aime et quel plaisir il trouve dans une enfant comme toi, je suis sûr que tu ne répondrais pas ainsi *.

Elle devint encore plus pensive, puis tout à coup elle s'écria :

— Mais je ne sais pas cela, personne ne me l'a dit.

Alors je lui racontai l'histoire merveilleuse de Jésus. Je lui dis comment, par amour pour de pauvres pécheurs, Jésus le Fils de Dieu vint du ciel pour les sauver en mourant sur la croix. Et maintenant, il est dans le ciel, aimant toujours les siens sur la terre et s'occupant d'eux pour les garder et les bénir ; et bientôt il reviendra pour les prendre afin qu'ils soient pour toujours avec Lui dans le ciel. Ainsi se termina notre petite conversation.

Mais Carrie ne l'oublia point. La pensée du Seigneur Jésus qui l'avait tant aimée et qui l'aimait maintenant remplissait son cœur. En retournant à la maison, elle ne cessait d'en parler. Elle disait combien c'était une chose extraordinaire que Jésus l'aimât ainsi et qu'elle n'en eût rien su auparavant.

Quelques jours après, quelqu'un en passant dans le chemin entendit les petites cousines qui, cachées derrière une haie, priaient ensemble ; elles voulaient, disaient-elles, parler à Jésus. Carrie est devenue jeune fille. Elle se souvient toujours du jour où pour la première fois elle connut et crut l'amour du Seigneur, et cet amour réjouit son cœur et illumine sa vie.

« Nous l'aimons parce qu'il nous aima le premier. »

* L'ami de Carrie ne voulait pas dire qu'elle eût tort d'aimer sa maman et son petit frère, bien au contraire ; mais il voulait lui montrer que Jésus qui nous a tant aimés ; est digne d'avoir la première place dans nos cœurs,

N'oubliez pas cette parole, chers petits amis, Jésus vous a aimés le premier, et il vous l'a montré en mourant pour vous. Puissiez-vous comme Carrie le comprendre, le croire et être sauvés !

Le Père

O notre Père, en ta présence,
 Tes enfants, au nom de Jésus,
 Viennent remplis de confiance,
 Par ton amour, ils sont reçus.
 Toi-même as dissipé leur crainte,
 Car l'Esprit Saint crie en leur cœur :
 Abba, Père ! assurance sainte,
 Qu'ils sont à Toi, dans ta faveur.

Errant sans espoir dans le monde,
 Ils périssaient dans leurs péchés :
 O Père, en cette nuit profonde,
 Bien loin ton cœur les a cherchés.
 Au prodigue indigne et coupable
 Tu scellas le divin pardon,
 Quand tu lui fis, grâce ineffable,
 De ton amour le riche don.

Faveur divine et précieuse !
 De Christ nous sommes revêtus,
 Il est la robe glorieuse,
 Pour tes enfants jadis perdus.
 Ainsi, dans ta demeure, ô Père !
 Heureux, tu fais entrer tes fils ;
 Et dans la paix et la lumière
 De ta joie, ils sont réjouis.

Chants de triomphe et d'allégresse,
 Retentissez dans les hauts lieux !
 Du Père exaltez la tendresse,
 Et son amour si merveilleux.
 Déjà nous goûtons sur la terre,
 Les délices de sa maison ;
 Et nous répétons : Abba, Père !
 A jamais soit loué ton nom !

Réponses aux questions du mois d'août

27. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jean XVII, 3.)

28. « Nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée. » (1 Jean I, 2.)

« Son Fils Jésus-Christ : Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle. » (1 Jean V, 20.)

29. Par la foi au Fils de Dieu.

« Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.)

« Afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 15, 16.)

« C'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en Lui, ait la vie éternelle. » (VI, 40.)

« Je vous dis : Celui qui croit en moi, a la vie éternelle. » (Vers. 47.)

En mangeant la chair et en buvant le sang du Fils de l'homme. (Vers. 54.)

En croyant Celui qui a envoyé Jésus. (V, 24.)

30. Jésus donne la vie éternelle :

« Moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais. » (Jean X, 28.)

Dieu donne la vie éternelle :

« Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 11.)

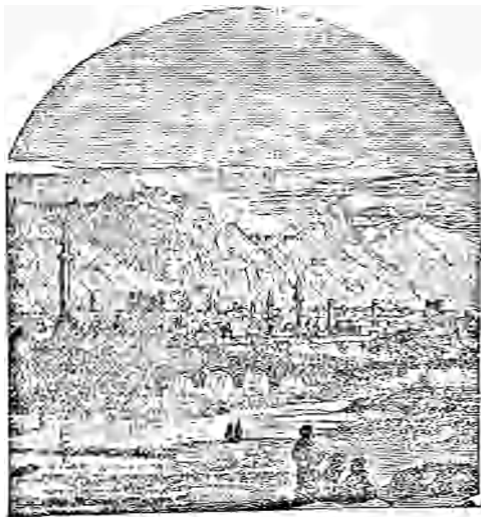
« Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Romains VI, 23.)

Questions pour le mois de septembre

31. Quelle est l'attente du chrétien ? (Voyez Philippiens III, 1 Thessaloniens I.)

32. Sur quelle promesse du Seigneur est fondée cette attente ? (Jean XIV.)

33. Quels sont les deux faits qui auront lieu à la venue du Seigneur pour les siens, l'un relatif aux vivants, et l'autre aux morts en Christ ? (1 Thessaloniens IV ; 1 Corinthiens XV.)



Le jeune martyr

Qu'est-ce que c'est qu'un martyr ? A cette question plusieurs de mes jeunes lecteurs répondront : « Un martyr est un homme qui a souffert de grands tourments et une mort terrible pour sa religion. » C'est bien là l'idée que l'on se fait généralement, mais pour bien comprendre ce qu'est un martyr, il faut que je vous dise que ce mot signifie « *témoin*. » Un martyr est celui qui rend au Seigneur Jésus un fidèle témoignage. Et c'est ce que tout chrétien jeune ou vieux doit faire, qu'il ait ou non à souffrir des per-

sécutions violentes. Jésus a été « le témoin fidèle » pour Dieu sur la terre (Apocalypse I, 4), et il l'a été jusqu'à la mort. Les apôtres et ceux qui les ont suivis, les chrétiens des premiers siècles, ont rendu témoignage au Seigneur dans les coups, les prisons, et ont donné leur vie pour Lui. (1 Corinthiens IV, 9-14; Hébreux X, 32-34; 1 Pierre IV, 12-16; V, 9; Apocalypse II, 10.) Plus tard, dans les temps ténébreux du papisme au moyen-âge, il y a eu des milliers de fidèles qui ont scellé de leur sang leur témoignage à Jésus. Et de nos jours même, il y en a qui ont été appelés à faire l'abandon de tout pour Christ, comme vous l'avez vu dans l'histoire du jeune garçon arménien. Il n'y a pas encore beaucoup d'années que dans la grande île de Madagascar les chrétiens qui ne voulaient pas renier leur Sauveur étaient obligés de s'enfuir pour échapper à la mort.

Par la grâce de Dieu, dans les pays que nous habitons, les chrétiens n'ont pas à souffrir de cette manière, cependant rappelez-vous bien ces deux choses, mes chers enfants : premièrement que tout chrétien, si jeune soit-il, a à confesser le Seigneur Jésus; et ensuite, que tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés. Être persécuté n'est pas seulement être mis en prison, torturé ou mis à mort, mais c'est souffrir la raillerie, le mépris, l'opprobre, pour le nom de Jésus. Mais alors, dit le Seigneur : « Vous êtes bienheureux. » (Matthieu V, 10, 11.)

Maintenant je veux vous raconter l'histoire d'un enfant qui mourut comme martyr, il y a bien, bien longtemps. Puisse son exemple, mes chers jeunes amis, vous encourager à suivre le Seigneur Jésus et à confesser son nom, malgré ce que vous pourrez rencontrer d'opposition de la part de vos camarades et du monde.

Le jeune Cyrille naquit il y a plus de 1600 ans à Césarée, ville de l'Asie Mineure. Il était certainement, selon le monde, l'un des plus heureux enfants de sa ville. Son père était très riche, possédait de magnifiques domaines et un grand nombre d'esclaves qui le servaient, et il vivait dans le luxe et l'opulence. Cyrille étant l'aîné de ses enfants, devait un jour hériter de toutes ces richesses. Vous comprenez que, dans une telle position, Cyrille avait une quantité d'amis de son âge, de sorte que tout se réunissait pour son bonheur ici-bas.

Mais les habitants de Césarée étaient des païens. Ils ne connaissaient pas le Dieu vivant et vrai, ni son Fils Jésus, et vivaient dans toutes sortes de péchés. Le père de Cyrille adorait des idoles de pierre et de bois qui représentaient de fausses divinités, et ses enfants étaient instruits à faire comme lui. La seule idée que Cyrille eût du ciel, c'est qu'il était le lieu où demeuraient ces divinités, et où iraient un jour ceux qui les servaient pour y jouir de tous les plaisirs coupables que pouvaient désirer leurs méchants cœurs. Les hommes s'étaient faits des dieux semblables à eux-mêmes, mais plus puissants et plus méchants. Vous voyez donc que plus le pauvre Cyrille les aurait servis, plus méchant il serait devenu.

Mais Dieu eut compassion du jeune Cyrille. Il voulait que ce pauvre enfant païen devint un des siens, et envoya à Césarée quelques-uns de ses serviteurs pauvres et méprisés, qui annoncèrent aux païens le vrai Dieu en les invitant à laisser leurs idoles et à se tourner vers Lui. Ils leur parlèrent du merveilleux amour de Dieu, qui a envoyé dans le monde son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Ils leur dirent comment ce Fils bien-aimé de Dieu est devenu un homme pour

souffrir et mourir sur la croix, afin de sauver les pécheurs qui viennent à Lui.

Dieu fit que le jeune Cyrille entendit annoncer ces bonnes nouvelles, et il lui ouvrit le cœur par son Saint-Esprit pour qu'il reçût sa précieuse Parole. Comme Paul le dit des Thessaloniens, ce cher enfant fut tourné des idoles à Dieu pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre du ciel Jésus, son Fils. (1 Thessaloniens I, 9, 10.) N'était-ce pas une œuvre merveilleuse de Dieu que celle qui fut opérée ainsi en ce jeune garçon élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie, enseigné à haïr les chrétiens, et qui lui fit abandonner les plaisirs du monde et du péché pour devenir un disciple de Jésus le crucifié et porter sa croix ?

Cyrille avait entendu parler de l'amour de Dieu et l'avait cru, de Jésus mort et ressuscité pour les pécheurs et il avait mis toute sa confiance en Lui pour être sauvé. Il sut alors ce que c'était que d'aimer le Dieu qu'on adore, et de regarder vers le ciel comme vers un endroit *saint* où tous sont heureux, parce que tous y sont saints comme le Seigneur Jésus.

Mais Cyrille apprit aussi que ceux qui habiteront cette sainte et glorieuse demeure, ne doivent pas avoir honte de confesser le Seigneur Jésus devant les hommes et qu'ils doivent souffrir tout avec douceur pour l'amour de Lui. Il avait sans doute entendu lire ces paroles : « Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant les anges de Dieu » (Luc XII, 8, 9), et bientôt il eut l'occasion d'en apprécier la valeur. En effet, l'empereur de Rome venait de publier un décret qui condamnait à la mort toute personne, homme, femme ou enfant, qui oserait confesser le nom de Christ et qui refuserait d'adorer les idoles.

Or le père de Cyrille s'était aperçu que son fils

avait cessé d'honorer les faux dieux. L'ayant interrogé, il fut violemment irrité en découvrant que son fils était devenu un disciple de Christ, et il lui ordonna avec de grandes menaces de ne plus jamais faire mention de ce nom qu'il haïssait. L'enfant supporta avec douceur toutes les dures paroles de son père, mais il résolut, avec l'aide de Dieu, de ne jamais renier son Sauveur, quoi qu'il pût lui en coûter. Quand le père vit que toutes ses menaces ne pouvaient amener l'enfant à abandonner Christ, il le châtia à diverses reprises, ce que Cyrille supporta sans un murmure, suppliant seulement Dieu de pardonner à son père et de tourner son cœur vers Lui.

Le père voyant que rien ne pouvait ébranler Cyrille, consulta ses amis païens pour savoir ce qu'il devait faire. Cyrille était son fils unique ; il était un enfant bon et affectueux, mais il aimait Jésus, et cela, aux yeux du père, était un crime impardonnable. Il dit donc à ses amis : « Voici ce que j'ai résolu. J'obéirai à l'empereur. Bien que Cyrille soit mon propre fils, je le livrerai au juge pour être puni selon la loi. » Ses amis le louèrent fort de sa détermination et lui aidèrent à l'accomplir sans délai. Ainsi se réalisait la parole du Seigneur Jésus : « Le frère livrera son frère à la mort, et le père l'enfant. » (Marc XIII, 12.)

Le pauvre Cyrille fut donc entraîné loin de la maison de son père, et celui-ci déclara qu'il ne le reconnaissait plus pour son fils. Ses camarades aussi, qui auparavant se montraient si empressés auprès de lui et si prévenants, se joignirent à ses persécuteurs pour se moquer de lui, montrant ainsi l'inimitié de leur cœur contre le vrai Dieu.

Cyrille fut conduit devant le juge et accusé d'avoir abandonné les dieux de son père. Loin d'être effrayé, le jeune garçon sentait son cœur rempli de bonheur ;

au milieu de ses épreuves le Seigneur se tenait près de lui, comme autrefois près de Paul, quand tous l'avaient abandonné et que l'apôtre était aussi seul devant ses juges. (2 Timothée IV, 16, 17.)

Le magistrat fut ému de pitié en voyant un si jeune garçon ; il essaya par tous les moyens possibles de persuader à Cyrille d'abandonner Jésus et d'adorer les idoles. « Mon enfant, » lui disait-il, « je te pardonnerai, si tu fais ce que je te demande, et ton père te reprendra chez lui. Il dépend de toi de jouir de ses richesses ; sois seulement sage et consulte ton propre intérêt. »

« Je me réjouis d'entendre vos reproches, » répondit Cyrille. « Dieu me recevra. Je ne regrette point d'avoir été chassé de la maison ; j'aurai une plus belle demeure. Je ne crains pas la mort : elle m'introduira dans une meilleure vie. »

Vous voyez, mes enfants, ce qui rendait Cyrille capable de laisser ce monde avec toutes ses jouissances et d'affronter la mort même. Il croyait à l'amour de Dieu pour lui. Il pouvait dire en réalité : « Dieu me recevra. J'aurai une plus belle demeure et une meilleure vie. » Il croyait au Seigneur Jésus, et voilà pourquoi son cœur n'était ni troublé, ni effrayé. (Jean XIV, 1, 2.)

Quand le juge eut vu tous ses efforts inutiles, il ordonna aux soldats de lier l'enfant et de le conduire au lieu de l'exécution. Mais auparavant il le conjura encore de renoncer à Christ pour échapper au terrible supplice qu'il allait endurer.

« Votre feu et votre épée, » dit Cyrille, « ne m'épouvantent point. Je vais être mis en possession des biens les plus excellents. Hâtez-vous d'en finir, afin que j'en jouisse. »

Le juge espérant encore que l'enfant ne persévérerait pas, ordonna en secret aux soldats de le ramener

si son courage faiblissait à la vue du bûcher qui devait le consumer. Cyrille fut donc conduit au supplice. Plusieurs personnes pleuraient de compassion en le voyant passer, mais lui, remarquant leurs larmes, leur dit : « Vous vous réjouiriez plutôt de me voir conduire à la mort, si vous connaissiez la cité que je vais habiter et quelle est mon espérance. »

C'est ainsi qu'il marcha à la mort, glorifiant le Seigneur. Ses ennemis étaient frappés d'admiration, et nous pouvons espérer que Dieu se servit de la foi, du courage et de la joie dont il avait revêtu son jeune serviteur, pour amener plusieurs de ceux qui le virent à se tourner ainsi des idoles vers Lui.

Puissiez-vous aussi, mes jeunes amis, être touchés en voyant ce que produit l'amour de Jésus reçu dans le cœur, et ne pas craindre de confesser devant vos amis et vos camarades ce précieux Sauveur qui vous a aimés et s'est livré pour vous. Puissiez-vous être ses témoins au milieu d'un monde qui, depuis les jours de Cyrille, n'a pas changé et est resté ennemi de Dieu.

Entretiens sur le Lévitique

OBÉISSANCE, DÉSOBÉISSANCE ET REPENTIR

(Lisez Lévitique XXVI)

LA MÈRE. — C'est un chapitre bien sérieux que celui-ci, ma chère Sophie. As-tu bien compris de quoi il parle ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est des bénédictions que Dieu voulait accorder à son peuple, s'il était obéissant, et puis des malheurs qui lui arriveraient, s'il n'obéissait pas.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant ; et sais-tu ce que cela nous apprend relativement à Dieu ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que nous voyons là que Dieu est saint et juste.

LA MÈRE. — Oui ; il ne peut voir le mal chez les siens sans le reprendre, et ainsi l'on ne saurait être heureux quand on n'est pas obéissant. Mais ce chapitre nous montre aussi la patience de Dieu. Sais-tu en quoi ?

SOPHIE. — C'est qu'il ne voulait pas tout de suite rejeter son peuple, et le chasser loin du pays qu'il leur avait donné.

LA MÈRE. — Tu as raison. Les châtimens que Dieu leur infligeait dans sa justice avaient pour but de les ramener à Lui, car la bonté de Dieu pousse à la repentance (Romains II, 4), et il ne prend point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt que le méchant se détourne de son train et qu'il vive. (Ézéchiel XXXIII, 11 ; voyez 2 Pierre III, 9.) Ce n'est que lorsque le peuple d'Israël a épuisé la patience de Dieu qu'il est chassé de sa terre. Mais même alors tout n'est pas fini pour lui. Il reste une ressource : c'est la fidélité de Dieu et sa miséricorde. Quand du côté de l'homme il n'y a plus rien à attendre, il reste le cœur de Dieu.

SOPHIE. — Quel bonheur de voir que Dieu est plein de miséricorde ! Nous en avons bien besoin, chère maman.

LA MÈRE. — Assurément. Sans cela, quel espoir pourrions-nous avoir ? Mais penses-tu que Dieu était en droit de demander l'obéissance aux Israélites ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Dieu avait été si bon envers eux. Il les avait retirés d'Égypte et des mains du méchant Pharaon, et il voulait leur donner un beau et bon pays.

LA MÈRE. — C'est ce que Dieu leur rappelle au

vers. 13. « Je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous ai retirés du pays d'Égypte, afin que vous ne fussiez point leurs esclaves. » Et s'ils étaient obéissants, Dieu leur promettait l'abondance des biens, la paix dans le pays, la protection contre tout mal, la victoire sur leurs ennemis, et, ce qui couronnait toutes ces bénédictions, l'Éternel voulait être au milieu d'eux, Lui, leur Dieu, et eux, son peuple.

SOPHIE. — Combien ils auraient été heureux ! Mais, chère maman, je me demande comment il se fait qu'avec tout cela, les Israélites n'aient point été obéissants ?

LA MÈRE. — C'est qu'ils avaient ce méchant cœur naturel qui n'aime point Dieu, qui ne se soumet pas à Lui (Romains VIII, 7), que rien ne peut fléchir, ni les menaces du jugement, ni l'amour. (Matthieu XI, 16-19.) Le peuple d'Israël est la démonstration éclatante de ce qu'est notre cœur que Dieu appelle un cœur incirconcis (vers. 41), c'est-à-dire mauvais dans sa nature.

SOPHIE. — Ah ! je le connais bien ; mais comment en être débarrassé, ma chère maman ? Cela me préoccupe souvent.

LA MÈRE. -- Il n'y a qu'un seul moyen, mon enfant. C'est la mort ; car si Dieu pardonne les péchés, de sorte qu'il ne s'en souvient plus, la mauvaise nature, *qui est la source des péchés*, n'est détruite que par la mort.

SOPHIE. — Devons-nous donc attendre d'être morts ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, pour être complètement et pour jamais débarrassés de notre mauvaise nature. Mais Dieu nous dit dans sa Parole que nous pouvons déjà nous tenir pour morts avec Christ relativement au péché, et vivants pour Dieu. Ainsi, quand la mauvaise nature vient nous solliciter à faire quelque

chose de mal, il faut lui dire : « Non, je suis mort au péché avec mon précieux Sauveur, qui est mort pour moi. » (Lisez Romains VI, 1-14.)

SOPHIE. — Merci, maman, je désire le faire ; mais aurai-je ainsi la force de résister aux mauvaises pensées et à l'impatience et à tant d'autres choses ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, car il est dit : « Le péché ne dominera pas sur vous. » Est-ce qu'un mort peut avoir un désir ? Peut-il se mettre en colère ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, quand nous croyons ce que Dieu nous dit que nous sommes morts avec Christ, nous pouvons, quand le mal nous sollicite, dire : « Non, non, je suis mort. » Et quant à la force, elle ne vient jamais de nous, nous sommes « sans force, » mais Dieu qui a mis en nous la vie de Christ, nous a aussi donné le Saint-Esprit, qui est la force pour nous faire agir comme morts avec Christ et vivants à Dieu. L'apôtre Paul dit : « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. » (Romains VIII, 13.)

SOPHIE. — J'espère, chère maman, me souvenir de ce que tu m'as dit. Je vois que tout nous vient de Dieu, qui nous a sauvés et qui ensuite nous donne tout ce qu'il nous faut pour le servir.

LA MÈRE. — Oui, et c'est pourquoi le chrétien est aussi appelé, et d'autant plus, à l'obéissance (1 Pierre I, 14) ; et il n'a aucune excuse s'il est désobéissant. Tout comme le peuple d'Israël, il est sous le gouvernement de Dieu. S'il fait bien, il jouit de Dieu, de sa présence, de sa paix ; il peut résister à ses ennemis. (1 Pierre III, 8-15.) Mais s'il fait mal, il ne peut être heureux et Dieu le châtie. Revenons maintenant à notre chapitre. Pourrais-tu me dire de quels châtiments Dieu menaçait son peuple, s'il était désobéissant ? Regarde d'abord aux vers. 16, 17.

SOPHIE. — Leurs ennemis devaient les piller et dominer sur eux.

LA MÈRE. — Tu pourras voir au livre des Juges, chapitre VI, vers. 1-5, comment cela arriva au temps de Gédéon. Et ensuite lis aux vers. 18-20, qu'y vois-tu ?

SOPHIE. — Que le ciel serait comme de fer et la terre comme d'airain, et qu'elle ne rapporterait point de fruits. Je pense, maman, que cela veut dire qu'il n'y aurait point de pluie et qu'alors tout sécherait.

LA MÈRE. — Tu as raison ; mais te rappelles-tu un cas où cela est arrivé ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est du temps du méchant roi Achab et du prophète Élie, quand il ne plut pas pendant trois ans et demi. (1 Rois XVII et Jacques V, 17.)

LA MÈRE. — Le troisième châtiment devait être des bêtes sauvages, qui dévasteraient le pays en tuant le bétail et les habitants. (Vers. 21, 22.) Nous en avons un exemple en 2 Rois XVII, 25. Puis si les Israélites persévéraient dans leurs mauvaises voies, Dieu enverrait à la fois l'épée, la peste et la famine, de telle sorte que même les parents dévoreraient leurs enfants. (Vers. 23-29.) Il y en eut un exemple dans le siège de Samarie par les Syriens. (2 Rois VI, 25-30.) Enfin le dernier châtiment de ce misérable peuple désobéissant devait être la désolation complète de leur pays et leur dispersion parmi les nations (vers. 30-33), et c'est la chose dont nous sommes les témoins et qui nous montre que, malgré tous les avertissements, les enfants d'Israël furent toujours un peuple de col roide, incirconcis de cœur et d'oreilles, comme le leur disait Étienne. (Actes VII, 51.)

SOPHIE. — Que veut dire, chère maman, que la terre prendrait plaisir à ses sabbats ?

LA MÈRE. — Tu as vu, dans le chapitre précédent, que la septième année on ne devait pas cultiver la

terre, c'était l'année du sabbat de la terre. Mais cependant elle ne cessait pas de produire (chap. XXV, 6), tandis que tout le temps de la désolation annoncée dans le chapitre XXVI, elle doit rester stérile comme quelqu'un qui ne fait rien. Et cela doit durer aussi longtemps que les Juifs seront hors de leur terre. Et n'est-ce pas une chose frappante que ce peuple, qui chez lui faisait sa principale occupation de cultiver la terre, n'est maintenant nulle part agriculteur ? Ils sont banquiers, négociants, et cherchent surtout à gagner de l'argent.

SOPHIE. — Mais ne cultive-t-on donc pas du tout le pays ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais l'aspect général présente une désolation, que font encore mieux ressortir les quelques rares endroits verdoyants que l'on rencontre, et qui sont la preuve de la fécondité naturelle du sol. Les possesseurs actuels, les Turcs, ne se soucient pas de la prospérité du pays, et l'on y rencontre encore des bandes d'Arabes nomades.

Mais il y a encore une chose remarquable ; c'est que, dispersés dans les pays de leurs ennemis, comme Dieu nomme les nations, les Juifs ne devaient pas y trouver le repos. Je ne puis pas ce soir, ma chère Sophie, te donner des détails sur ce sujet, mais tu apprendras par l'histoire que toujours et partout ils ont été méprisés, haïs, chassés et persécutés. C'est ce qu'annonçaient nos vers. 36-39.

SOPHIE. — Mais maintenant, maman, on les laisse tranquilles, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu te trompes, mon enfant. Presque partout on les méprise, et le nom de Juif est un terme d'insulte. En certains pays, comme en Prusse, on veut ou les chasser ou les empêcher de remplir certaines fonctions, comme celles de magistrats ou de professeurs. En Russie, de nos jours même, il n'y a que

peu de mois, en plusieurs endroits, le peuple a exercé contre eux les traitements les plus barbares.

SOPHIE. — Mais cela est très mal, chère maman.

LA MÈRE. — Sans doute, et toutes ces choses sont d'autres fruits mauvais de ce mauvais arbre, le cœur humain. Mais c'est ainsi que s'exécute le jugement de Dieu sur les Juifs. Dieu permet que la méchanceté de l'homme devienne sa verge contre son peuple rebelle. (Ésaïe X, 5-16.) C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant. (Hébreux X, 31.)

SOPHIE. — Oh ! je ne voudrais pas faire de mal à un seul de ces pauvres Juifs. Ils sont bien assez malheureux de ne pas connaître Jésus. Mais Dieu aura pitié d'eux, et je me réjouis à la pensée qu'un jour il leur pardonnera.

LA MÈRE. — C'est ce qui réjouissait aussi le cœur de l'apôtre Paul, lorsqu'il contemplait les desseins merveilleux de Dieu et qu'il s'écriait : « Ainsi tout Israël sera sauvé. » (Romains XI.) Le résidu de ce pauvre peuple s'humiliera, reconnaîtra la justice de son jugement et confessera son péché. C'est toujours à cela que Dieu veut amener le pécheur pour pouvoir le bénir. Quand nous avons pris notre vraie place de misérables pécheurs, alors Dieu montre sa miséricorde et sa grâce qui sauve. (Luc XVIII, 13, 14.)

Il y a des paroles, dans notre chapitre, qui nous montrent que ce n'est pas à cause de leurs mérites que Dieu sauvera les restes d'Israël. Pourrais-tu me les dire ?

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que c'est lorsque Dieu dit : « Je me souviendrai de l'alliance faite avec Jacob, avec Isaac, et aussi avec Abraham. »

LA MÈRE. — C'est bien cela, car cette alliance dépendait de Dieu seul, de sa grâce souveraine, et non de l'obéissance du peuple d'Israël. (Genèse XV, XXVI

et XXXV.) Mais Dieu parle aussi d'une autre alliance. Lis le vers. 45.

SOPHIE. — « Je me souviendrai pour leur bien de l'alliance faite avec leurs ancêtres, lesquels j'ai retirés du pays d'Égypte, à la vue des nations, pour être leur Dieu. Je suis l'Éternel. » Qu'est-ce que cette alliance, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est, chère Sophie, la même que celle traitée avec Abraham, Isaac et Jacob, mais que Dieu confirme aux enfants d'Israël dans le pays d'Égypte, lorsqu'il leur envoya Moïse. (Exode VI, 2-8.) Leur délivrance ne devait pas dépendre de leur obéissance, mais de la fidélité de Dieu. Rappelle-toi, mon enfant, que ce qui dépend de nous est toujours incertain, mais que ce qui dépend de Dieu ne saurait manquer.



Jésus dans le sépulcre

Il y a déjà quelque temps, mes enfants, que nous ne nous sommes entretenus du Seigneur Jésus. N'aimeriez-vous pas que nous parlions encore de Lui ? Mais, me direz-vous, nous avons vu que les méchants l'ont fait mourir sur la croix, son histoire n'est-elle pas finie ? Oh non. L'histoire des autres hommes finit avec leur vie sur la terre ; mais pour Jésus, il n'en est pas ainsi. D'ailleurs vous comprenez qu'on ne l'a pas laissé sur la croix ; et ne voudriez-vous pas savoir ce que l'on a fait de Lui après sa mort ?

Quand quelqu'un meurt dans nos pays, vous savez qu'on le place dans un cercueil, puis on le descend dans une fosse que l'on remplit de terre. Chez les Juifs on creusait pour les morts une chambre dans le rocher, et l'on y déposait le corps après l'avoir

embaumé, c'est-à-dire enveloppé de parfums et de linges. Chaque famille avait son sépulcre, mais on mettait les corps des criminels dans des sépulcres publics, et c'était un grand déshonneur.

Qu'arriverait-il du Seigneur Jésus qui avait été mis au rang des malfaiteurs ? Sa mère, les femmes qui l'avaient suivi, et Jean le seul des apôtres qui fût près de la croix, auraient bien désiré ensevelir honorablement Celui qu'ils aimaient, mais aucun d'eux n'aurait osé aller en demander la permission à Pilate, et puis dans quel sépulcre l'auraient-ils placé ?

Dieu pouvait-il permettre que le corps de son Fils bien-aimé, qui l'avait servi pendant toute sa vie et qui avait été obéissant jusqu'à la mort, fût mis avec ceux des brigands ? Non, cela ne se pouvait pas, et Dieu qui voyait l'impuissance des disciples prit lui-même soin de Jésus. Jésus avait toujours pris la dernière place sur la terre, et maintenant qu'il était mort, Dieu voulait l'honorer et lui donner une place avec les riches, comme il l'avait dit longtemps auparavant par un de ses prophètes.

Comment cela pouvait-il se faire ? Je vais vous le dire, mes enfants. Il y avait alors parmi les principaux Juifs un homme riche et respecté, nommé Joseph. Il n'avait point pris part à la mort de Jésus, car c'était un homme de bien et juste ; il était même disciple du Seigneur, mais jusqu'alors il n'avait pas osé le dire, parce qu'il avait peur des Juifs. Ce jour-là, quand Jésus était dans le plus grand abaissement, Dieu lui mit au cœur et lui donna le courage d'aller demander à Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir, et Pilate le lui accorda. C'est Dieu qui donne les bonnes pensées et au plus faible la force pour les suivre.

De plus, vous savez que dans les choses difficiles et pénibles on aime à avoir quelqu'un avec soi. Dieu

le sait bien, aussi donna-t-il un compagnon à Joseph. C'était Nicodème, aussi l'un des principaux Juifs et docteur de la loi. Il était venu une fois la nuit vers Jésus pour s'entretenir avec Lui. Le Seigneur lui avait parlé de l'amour de Dieu, qui a donné son Fils pour que nous ayons la vie éternelle, il lui avait parlé aussi de la croix où Lui-même devait être élevé pour sauver les pécheurs. Nicodème avait cru le Seigneur, et plus tard, dans une occasion il avait pris ouvertement sa défense contre les autres pharisiens. Maintenant que ces méchants avaient réussi à faire mourir Jésus, il vint pour aider Joseph à accomplir son œuvre d'amour envers leur cher Maître.

Oh ! combien ils devaient être affligés, mais heureux en même temps de pouvoir rendre au Seigneur les derniers devoirs. C'était un grand honneur que Dieu leur accordait. C'est par leurs mains qu'il prenait soin de son Fils, que les Juifs et les Romains avaient crucifié. Ils descendirent donc de la croix le corps de Jésus, l'enveloppèrent soigneusement de linges et de parfums, puis le portèrent dans un sépulcre neuf qui se trouvait dans un jardin près de là, et qui appartenait à Joseph. Et c'est ainsi que Jésus, qui avait voulu être pauvre durant toute sa vie, fut avec le riche en sa mort, selon la parole de Dieu.

Joseph et Nicodème mirent une grande pierre devant l'ouverture du sépulcre, pour que l'on ne pût y pénétrer, puis ils s'en allèrent parce que le jour du sabbat allait bientôt commencer, et qu'ils n'avaient pas le temps d'achever comme ils l'auraient voulu l'ensevelissement de leur précieux Maître.

Les pauvres femmes, qui aimaient le Seigneur Jésus et qui étaient restées près de la croix quand il y était attaché, avaient regardé de loin où l'on mettait son corps. Elles auraient bien voulu faire aussi quel-

que chose pour Lui ; mais il était trop tard ce jour-là ; elles partirent donc, se promettant bien de revenir et d'apporter aussi des parfums pour la sépulture du Seigneur. Vous voyez, mes enfants, qu'au milieu de tant de méchants qui avaient voulu la mort de Jésus, et de tant d'indifférents qui ne se souciaient pas de Lui, il y avait quelques cœurs qui lui étaient bien attachés en dépit de tout. Il en est de même aujourd'hui ; la foule des hommes n'aime pas Jésus et ne se soucie pas de Lui : voulez-vous sortir de la foule et être de ceux qui l'aiment ?

Vous avez peut-être été étonnés de ce que je vous ai dit que le jour du sabbat allait commencer, et vous vous demandez si la mort du Seigneur eut lieu la nuit et s'il fut enseveli la nuit. Non, mes enfants. Le Seigneur Jésus fut crucifié le vendredi matin à neuf heures. A midi, il y eut ces terribles ténèbres dont je vous ai parlé la dernière fois, et à trois heures, Jésus expira. Mais chez les Juifs le jour commençait à six heures du soir, et durait jusqu'au lendemain à six heures du soir. Le sabbat commençait donc le vendredi, trois heures après que le Seigneur fut mort, et vous voyez que Joseph et Nicodème eurent peu de temps pour arranger et placer son corps dans le sépulcre.

Vous savez que le jour du sabbat était le septième de la semaine, et que c'était le jour du repos que Dieu avait établi pour les Juifs. Il était absolument défendu par la loi de Dieu de faire aucune œuvre en ce jour-là. Les femmes eurent donc juste le temps d'acheter et de préparer leurs aromates et leurs parfums, et une fois le sabbat commencé, le vendredi à six heures du soir, elles se reposèrent le reste du soir et toute la journée du samedi.

Tandis que les amis de Jésus s'occupaient ainsi de sa sépulture, — et c'était tout ce qu'ils pouvaient

faire maintenant pour Lui, — il y avait d'autres personnes qui pensaient à Lui, mais d'une manière bien différente. Les méchants qui l'avaient fait mourir n'étaient pas tranquilles. Ils se souvenaient que Jésus avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. Ils savaient bien ce que cela voulait dire, ils n'ignoraient pas que ressusciter, c'est revenir à la vie; ils savaient bien quelles œuvres de puissance Jésus avait faites, et ils se rappelaient sans doute particulièrement que Jésus avait ressuscité Lazare, un de ses amis, mort depuis quatre jours. Cela les inquiétait beaucoup. Ah ! l'on n'est jamais tranquille quand on a fait le mal. Ils vinrent donc trouver Pilate et lui dirent : « Nous nous souvenons que ce séducteur (c'est ainsi qu'ils nommaient le Seigneur, le Fils de Dieu) a dit qu'il ressusciterait après trois jours. Ordonne donc que son sépulcre soit bien gardé, de peur que ses disciples ne viennent enlever son corps et ne disent au peuple qu'il est ressuscité. » Pilate leur dit : « Mettez-y une garde de soldats comme vous l'entendez. » Ils placèrent donc une troupe de soldats romains devant le sépulcre et pour plus de sûreté, ils scellèrent la pierre, c'est-à-dire qu'ils prirent une courroie dont ils mirent un bout sur le roc dans lequel le sépulcre était creusé et l'autre sur la pierre qui en fermait l'entrée. Puis ils fixèrent ces bouts au moyen d'une sorte de cire et y posèrent leurs cachets. Ainsi on ne pouvait ôter la pierre, puis la remettre, sans qu'on s'en aperçût.

Ils s'en allèrent alors un peu tranquilisés. Ils pensaient, ayant ainsi solidement fermé le sépulcre, en avoir fini avec Jésus, que leur méchant cœur avait haï sans cause. Pauvres gens, n'y avait-il pas quelqu'un qu'ils oubliaient ? Oui, ils oubliaient Dieu et sa puissance pour laquelle il n'y a ni gardes, ni pierre si fortement scellée soit-elle. Ils oubliaient le

Dieu vivant qui avait là son Fils bien-aimé et qui ne voulait pas le laisser sentir la corruption du sépulcre, mais qui allait l'en faire sortir en dépit de la puissance des hommes, de la mort et du diable. Jésus avait été mis à mort par un monde méchant, le sépulcre l'avait dérobé aux yeux des hommes, et le monde ne devait plus le voir avant son glorieux retour, quand il viendra pour le jugement des méchants ; mais Dieu le voyait, et bientôt ses disciples affligés allaient aussi le revoir.

Appel

Pour toi, pécheur,
Christ, le Sauveur,
Mourut sur le Calvaire.
Dès aujourd'hui
Viens près de Lui
Déposer ta misère.

Car le Seigneur
Sortit vainqueur
De cette mort cruelle.
Ressuscité,
Vers Dieu monté,
Maintenant il l'appelle.

Jésus bientôt,
Viendra d'en haut,
Consommer sa victoire.
Au ciel ravis
Tous réunis
Les siens verront sa gloire.

Toi qui l'attends,
Un peu de temps,
Encor sur cette terre.
Ah ! qu'en retour
De son amour
Tu vives pour lui plaire.

P. R.

Réponses aux questions du mois de septembre

31. C'est le Seigneur Jésus venant des cieux.

« Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur. » (Philippiens III, 20.)

« Vous vous êtes tournés vers Dieu... pour attendre des cieux son Fils. » (1 Thessaloniens I, 10.)

32. La promesse de Jésus aux siens est : « Je reviendrai. » (Jean XIV, 3.)

33. Les morts ressusciteront et les vivants seront changés.

« Le Seigneur lui-même... descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. » (1 Thessaloniens IV, 16.)

« Les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. » (1 Corinthiens XV, 52.)

Questions pour le mois d'octobre

34. Il est dit qu'à la venue du Seigneur nous serons tous changés. Quels sont les différents caractères de ce changement, relativement à nos corps ? (1 Corinthiens XV.)

35. Quelle est la raison donnée par l'apôtre Paul pour montrer la nécessité de ce changement ? (Même chapitre.)

36. De qui porterons-nous l'image quand ce changement aura eu lieu ? (Même chapitre, Romains VIII, Philippiens III, 1 Jean III.)

37. Y a-t-il déjà maintenant une transformation qui s'opère pour le chrétien quant à son âme, et comment s'effectue-t-elle ? (2 Corinthiens III.)

38. Trouvons-nous quelque part l'exemple d'un homme ainsi transformé moralement ? (Actes VII.)

ERRATUM

Page 159, dernier vers de la 5^{me} strophe, lisez :

A l'ouragan : « Calme-toi. »

Entretiens sur le Lévitique

CHAPITRE XXVII

LA MÈRE. — Nous voici arrivés, ma chère Sophie, à la fin de ce livre si intéressant du Lévitique. Te souviens-tu de ce que nous y avons vu ensemble ?

SOPHIE. — J'espère, maman, me rappeler plusieurs choses. Nous y avons trouvé ce que Dieu ordonnait relativement aux sacrifices et aux sacrificateurs, puis il y est aussi parlé des fêtes qui devaient rassembler le peuple autour de l'Éternel. Il y a encore des règles que les Israélites avaient à suivre pour être maintenus saints, parce que l'Éternel était saint. Et puis tu m'as dit ce que cela nous apprenait.

LA MÈRE. — Je suis contente de voir que tu écoutes, mon enfant. C'est la parole de Dieu qui nous rend sages à salut, par la foi au Seigneur Jésus. (2 Timothée III, 15.) Tu te rappelles, sans doute aussi, que, la dernière fois, nous avons vu ce qui arriverait à Israël s'il désobéissait, et, avant cela, l'établissement du jubilé qui figurait son rétablissement futur quand il se repentira.

SOPHIE. — Oui, maman, je me le rappelle.

LA MÈRE. — Dans notre dernier chapitre, il est question des vœux par lesquels on consacrait à l'Éternel une personne ou une bête, une maison ou un champ. Il y est aussi parlé de l'interdit et des dîmes, en un mot, de tout ce qui appartenait à l'Éternel et qui, dans certains cas, pouvait être racheté.

SOPHIE. — Est-ce que c'était la personne elle-même qui se vouait à l'Éternel ?

LA MÈRE. — Quelquefois, mais d'autres fois c'étaient les parents qui le faisaient, car tu vois qu'il est question d'enfants d'un mois à cinq ans. Et tu vois

que la valeur de la personne était estimée selon sa capacité ou sa force. C'est de 20 à 60 ans que l'homme est dans toute sa vigueur ; c'est alors qu'il est estimé le plus haut. Mais cette valeur pouvait être abaissée, vois-tu dans quel cas ? Lis au vers. 8.

SOPHIE. — C'est quand l'homme était plus pauvre que ne montait l'estimation.

LA MÈRE. — Que fallait-il faire dans ce cas ?

SOPHIE. — Aller au sacrificateur qui devait faire l'estimation suivant ce que l'homme pouvait fournir.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et cela nous présente une belle image de ce qui se passe à l'égard du pécheur. La loi, représentée par l'estimation rigoureuse de Moïse, pour chaque âge et chaque personne, exige que nous rendions à Dieu ce que sa justice exige de nous, ses créatures. Mais l'avons-nous fait ?

SOPHIE. — Oh non, maman ; et je comprends : nous sommes trop pauvres, comme l'homme dont parle le vers. 8.

LA MÈRE. — Oui, absolument pauvres, incapables de payer, quels que nous soyons, jeunes ou vieux, savants ou ignorants. (Luc VII, 41, 42.) Mais quand nous voyons notre misère, comme la pauvre pécheresse, il y a une ressource dans la grâce de Jésus, notre grand sacrificateur, qui a payé pour nous. Et il en sera de même plus tard pour les Juifs.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir s'il y a dans la Bible des exemples de personnes vouées à l'Éternel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ne te rappelles-tu pas un jeune enfant qui fut donné à sa mère après qu'elle eut prié avec ferveur ?

SOPHIE. — Ah ! je sais. C'est le petit Samuel, n'est-ce pas ? Et sa mère fit un vœu de le donner à l'Éternel, et elle le conduisit à Héli le grand sacrificateur, quand il était encore tout petit. (I Samuel I, 10, 11.)

LA MÈRE. — Voilà donc un exemple. Nous en avons un autre très remarquable dans 2 Chroniques XVII, 16. Veux-tu le chercher et le lire ?

SOPHIE. — « Et après lui Hamasia, fils de Zicri, qui s'était offert volontairement à l'Éternel. » Qui était cet homme ?

LA MÈRE. — Nous ne savons rien de plus de lui, sinon qu'il était un des chefs de l'armée de Josaphat. N'est-ce pas beau de voir un homme se consacrer volontairement à l'Éternel ?

SOPHIE. — Oh oui, maman.

LA MÈRE. — Eh bien, il y a quelqu'un dont nous connaissons la vie, qui s'est offert ainsi, et qui avait un bien plus grand prix que Samuel et Hamasia. Sais-tu de qui je veux parler ?

SOPHIE. — C'est de Jésus, chère maman.

LA MÈRE. — Tu as raison. Dans l'épître aux Hébreux nous lisons : « Christ, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, » et plus loin, il dit : « Voici, je viens pour faire ta volonté. » (Hébreux IX, 14 ; X, 7, 8.) Quelle précieuse personne ! C'était le Fils de Dieu, le bien-aimé du Père, « choisi et précieux auprès de Dieu » (1 Pierre II, 4), et cependant combien les hommes l'ont-ils estimé ? Lis dans Matthieu XXVI, 14, 15.

SOPHIE. — « Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariote, alla vers les principaux sacrificateurs, et dit : Que voulez-vous me donner, et moi, je vous le livrerai ? Et ils lui comptèrent trente pièces d'argent. »

LA MÈRE. — Oui, comme le dit l'Éternel par le prophète Zacharie, c'était « le prix honorable auquel j'ai été apprécié par eux » (Zacharie XI, 13) ; c'était le prix d'un esclave (Exode XXI, 32), et combien c'était au-dessous de l'estimation de Dieu ! Lui seul, Jésus, pouvait répondre d'une manière parfaite à ce que Dieu demandait.

SOPHIE. — Maman, pouvons-nous, maintenant, nous vouer aussi à Dieu comme Hamasia ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, notre précieux privilège quand nous sommes sauvés par grâce, par la foi, c'est de n'être plus à nous-mêmes, ayant été achetés à prix, rachetés par le sang précieux de l'Agneau sans défaut et sans tache. (Éphésiens II, 8 ; 1 Corinthiens VI, 19 ; 1 Pierre I, 19.) Nous sommes alors devant Dieu, selon toute la valeur et l'excellence de Christ lui-même. Nous sommes affranchis de la puissance du diable, de la domination du péché, nous avons Christ pour notre vie, et le Saint-Esprit pour être capables de marcher selon la vie de Christ. (Éphésiens I, 4-6 ; Colossiens I, 13 ; Romains VIII, 2 ; Colossiens III, 3, 4 ; Galates V, 25.) Alors voici notre autre précieux privilège, c'est de suivre les exhortations de l'apôtre : « Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants. » « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. » Et encore : « Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (Romains VI, 13 ; XII, 1 ; 2 Corinthiens V, 15.) Et c'est notre privilège à tous.

SOPHIE. — Oh je comprends, chère maman. Jésus nous a tant aimés, il s'est donné pour nous ; j'aimerais bien vivre toujours pour Lui.

LA MÈRE. — C'était la pensée de l'apôtre Paul, mon enfant (Galates II, 20) ; elle est produite par le Saint-Esprit dans le cœur de tous ceux qui croient au Seigneur Jésus et qui sont sauvés. Et Paul vivait selon cette pensée ; il nous le dit dans l'épître aux Philippiens et, en même temps, nous apprend ce qu'il y a à faire pour cela : « Je poursuis le but cherchant à le saisir ; vu aussi que j'ai été saisi par le Christ

Jésus... Je fais *une* chose... je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. » (Philippiens III, 12-14.) Quand nos cœurs sont gagnés par quelqu'un, il ne nous est pas difficile d'être consacrés à cette personne. Et Jésus gagne toujours plus nos cœurs à mesure que nous connaissons mieux son amour.

SOPHIE. — Je crois comprendre, chère maman. En nous occupant de Jésus qui nous aime, nous faisons les choses pour Lui, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, c'est ainsi qu'il est écrit : « Quelque chose que vous fassiez en paroles ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui, à Dieu le Père. » (Colossiens III, 17.) C'est ce que peut faire même le plus jeune enfant qui connaît Jésus, et le cœur est alors toujours joyeux. (Philippiens IV, 4.) Maintenant nous continuerons notre chapitre.

SOPHIE. — Je le veux bien, maman, quoique j'aime tant à parler avec toi de l'amour de Jésus.

LA MÈRE. — Tout nous ramène vers Lui, quand nous lisons la parole de Dieu, mon enfant ; c'est de Lui qu'elle s'occupe depuis le premier jusqu'au dernier livre, et nous ne la comprenons bien que si nous avons Jésus sous les yeux.



Farel

FAREL RENCONTRE UN COMPAGNON MAIS NE TROUVE
PAS ENCORE LA PAIX

Farel n'était pas depuis longtemps à Paris, lorsqu'il remarqua dans l'une des églises qu'il fréquentait si assidûment, un homme âgé, petit de taille, et

d'apparence pauvre et chétive. « Dieu, » dit Farel, « voyant en moi un si grand pécheur et un si infâme idolâtre, voulut que je rencontraisse un autre idolâtre qui surpassait tout ce que j'avais vu. »

Cet homme était maître Jacques Lefèvre (nommé aussi Lefèvre d'Étaples, à cause de sa ville natale). « Nul, » raconte Farel, « ne se prosternait plus profondément devant les images, restant des heures entières agenouillé, priant et disant son chapelet. J'aurais voulu me joindre à lui. J'étais ravi d'avoir enfin trouvé un tel homme, esclave du pape, et croyant tout ce qu'il y a de plus détestable dans l'idolâtrie papiste. »

Guillaume trouva bientôt moyen de lier connaissance avec Lefèvre, et fut bien content d'apprendre que celui-ci était un des plus savants professeurs de l'Université de Paris, grandement estimé à cause de sa science. Il était docteur en théologie, avait profondément étudié les ouvrages des philosophes anciens et des Pères de l'église, comme on les nomme, et, pour augmenter ses connaissances, il avait voyagé non seulement en Europe, mais aussi en Afrique et en Asie. Il n'était pas moins remarquable comme professeur, et Farel ne tarda pas à prendre le plus grand plaisir à suivre ses cours et à s'entretenir avec lui. Il le suivait aussi d'église en église pour prier à ses côtés. Ainsi les deux grands désirs du cœur de Farel étaient remplis. Le vieillard était si bon et sympathique, si aimable et quelquefois si enjoué, que sa société était vraiment des plus attrayantes.

Mais il avait aussi ses moments de tristesse. Souvent il allait avec Farel orner de fleurs la châsse de la Vierge à Notre-Dame ; ils s'agenouillaient ensemble, priant avec ferveur Marie, et pour un moment se sentaient heureux. Mais en s'en retournant le

vieillard disait à son jeune compagnon : « Tout va mal, mon cher Guillaume ; quelque jour Dieu renouvellera le monde et vous le verrez. »

Oui, il était nécessaire que Dieu fit toutes choses nouvelles, mais Jacques Lefèvre avait besoin aussi d'être renouvelé, et c'est ce qu'il ne voyait pas. Il s'affligeait amèrement du manque de réalité dans la profession de ceux qui l'entouraient. « Quelle honte, » disait-il, « de voir des évêques solliciter les gens à boire avec eux, jouer aux dés, passer leur temps à la chasse, et s'associer à des débauchés ! » Il voyait ce qui était dans l'œil de son prochain, mais ce qui était dans le sien, cet affreux péché d'idolâtrie, sous le nom de christianisme, il ne s'en apercevait même pas. Bien au contraire, il travaillait de toutes ses forces à écrire les légendes des saints. Il recueillait avec soin ces innombrables récits, la plupart mensongers, et les rangeait en ordre sous le nom des saints qui sont dans le calendrier pour chaque jour de l'année. C'était une œuvre longue et difficile, mais il pensait faire une œuvre agréable à Dieu.

Sur ces entrefaites, Farel étudiait courageusement. Il lut d'abord les écrits des philosophes anciens, comme avait fait Lefèvre. Il espérait y trouver quelque enseignement pour son âme, car on lui avait dit que c'étaient des hommes d'une sagesse et d'une science merveilleuses. Mais il s'aperçut de l'inutilité de ses recherches. Il avait dans son cœur un besoin qu'aucun philosophe ne pouvait satisfaire, c'était la paix avec Dieu. « Je voulais être un chrétien, » disait-il, « avec l'aide d'Aristote, comme si j'avais pu cueillir de bons fruits sur un mauvais arbre. » Il se mit alors à lire soigneusement les légendes des saints, mais il n'en devint que plus insensé, dit-il lui-même. Il lui semblait bien étrange que lisant, priant et adorant comme il le faisait, il avait toujours plus peur de

Dieu et de l'éternité. Savez-vous pourquoi, mes enfants ? C'est qu'on ne peut être à l'aise devant Dieu qu'avec une conscience parfaitement purifiée, et que le sang seul de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.

Mais Dieu voulait amener Farel à connaître aussi cette précieuse vérité, en lui montrant toute l'inutilité des œuvres mortes, et l'horreur que devait lui inspirer l'idolâtrie. Les hommes ne pouvaient lui enseigner ces choses ; la parole de Dieu était la lumière qui, par l'action du Saint-Esprit, devait dissiper les profondes ténèbres de son âme. Un premier rayon de cette lumière vint y briller, et vous allez voir comment Dieu se sert même des méchants pour accomplir ses desseins.

En ce temps-là, le pape Jules II, ce « prodige de vices, » comme on le nommait, permit que l'on donnât aux écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament le nom de Sainte Bible. En apprenant cela, Farel sentit pour les Écritures un respect qu'il n'avait jamais eu auparavant. Pour la première fois, il commença à les lire. Il raconte lui-même quel fut le premier résultat de cette lecture.

« Si je n'avais pas commencé à lire la Bible, c'en était fait de moi... Mais d'abord je fus complètement troublé. Je voyais que tout ce qui m'entourait, doctrines et pratiques, était juste le contraire de ce que les Saintes Écritures enseignaient. Le temps semblait donc venu où mes yeux auraient dû s'ouvrir et où j'aurais dû sortir de l'illusion où j'étais. Mais il n'en fut pas ainsi. Je restai aussi aveugle et aussi insensible qu'auparavant. En réalité, je tombai de mal en pis, car aussitôt que j'eus commencé à être frappé en voyant combien les Écritures étaient différentes de ce que j'avais cru, Satan eut peur de perdre sa victime, et en agit avec moi selon sa coutume, car

jusqu'alors il m'avait tenu dans l'obéissance et je le servais de tout mon cœur, sans avoir aucun doute. Je n'avais jamais pensé à m'enquérir si j'étais dans une bonne ou mauvaise voie. J'acceptais comme bonnes et parfaites les choses que le pape et l'église enseignaient, par la seule raison que c'étaient eux qui les enseignaient. Aussi longtemps donc que j'avais désobéi à Dieu, Satan m'avait laissé tranquille, mais maintenant que j'aurais dû recevoir la parole de Dieu dans mon cœur sans douter et raisonner, il me remplit tellement l'esprit de craintes et de doutes que je ne savais plus que penser. Quelquefois il me disait que je ne comprenais pas la vraie signification des mots que je lisais, que le sens était autre, et que je ne devais pas me fier à mon propre jugement, mais me soumettre à ce que l'église enseignait. Ayant donc prêté l'oreille à Satan, je retombai dans mes ténèbres. »

Vous voyez, mes jeunes amis, que c'est la parole de Dieu qui apporte la lumière dans l'âme, et que Satan fait tous ses efforts pour l'obscurcir et pour empêcher l'âme de s'y soumettre. Faites-y donc aussi attention pour vous-mêmes. Ce ne seront pas les erreurs du papisme qui seront contre vous l'arme de Satan. Il en a d'autres qu'il approprie à chacun. Son grand but est d'enlever la Parole du cœur de ceux qui la lisent ou l'écoutent, de l'empêcher d'y pénétrer, de peur qu'en croyant « *ils ne soient sauvés,* » dit le Seigneur. Oh ! pesez bien ces paroles. Dieu veut vous sauver, il a tout fait pour cela, jusqu'à donner son Fils bien-aimé, mais Satan ne veut pas que vous soyez sauvés, et il emploie à cela toute sa ruse, cherchant à garder votre âme dans l'indifférence ou l'incrédulité, agissant par les plaisirs, l'amour du monde, ou vous invitant à attendre à plus tard. Qui voulez-vous écouter ? Dieu ou Satan ?

Satan agissait de toutes les manières pour détourner Farel de la vérité. Un jour un docteur l'ayant trouvé lisant les Écritures, le réprimanda sévèrement, et lui dit que personne ne devait lire la Bible avant d'avoir appris la philosophie. Farel obéit, mais il en avait lu assez pour être entièrement misérable. La parole de Dieu avait atteint sa conscience, et sa fausse paix s'était évanouie pour toujours. « J'étais, dit-il, le plus malheureux de tous les hommes, fermant les yeux pour ne pas voir. » Jacques Lefèvre ne pouvait l'aider à sortir de son trouble : « Il ne faisait que m'aveugler davantage et me conduisait encore plus avant dans l'idolâtrie, » dit encore Farel.

Quelques personnes riches le chargèrent du soin de distribuer leurs aumônes aux pauvres. Il s'en chargea avec joie, espérant par de bonnes œuvres tranquilliser son âme. Mais c'était en vain, la paix ne venait pas. Il avait beau s'adresser à tous les saints qu'il servait plus dévotement que jamais, il restait toujours aussi malheureux. Il ignorait qu'il y a « un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous, » et qui est « notre paix, » « ayant fait la paix par le sang de sa croix. »

Dans les bois, près de Paris, vivaient des chartreux. Farel alla se joindre à eux et partagea pendant quelque temps, leurs jeûnes, leurs mortifications et leurs pénitences. La règle de ces moines était très sévère. A peine leur était-il permis de parler, et si quelqu'un, comme Farel, venait habiter quelque temps avec eux, le silence le plus rigoureux lui était prescrit; il ne pouvait le rompre qu'au confessionnal. Ils ne prenaient qu'un seul repas par jour, et ne se rencontraient qu'à l'église, aux heures des services religieux. Il ne faut pas s'étonner de ce

que l'arel nous dit qu'après cela, de fou qu'il était, il était devenu presque insensé.

Heureusement, il ne resta là que peu de temps. Il revint à Paris. Peut-être soupirait-il après son cher maître Jacques Lefèvre. « Où que j'allasse, » disait-il, « je ne trouvais nulle part personne qui lui ressemblât. »

L'homme ressuscité d'entre les morts

Tandis que Joseph et Nicodème descendaient de la croix et mettaient dans le sépulcre le corps du Seigneur, les femmes qui aimaient Jésus, regardaient de loin où on le mettait pour venir l'embaumer dès que le sabbat serait passé. Leur cœur avait été tout le temps occupé de leur cher Maître ; aussi, le premier jour de la semaine, de très grand matin, elles se rendirent au sépulcre avec leurs aromates.

Tout en marchant, elles étaient inquiètes. Elles ne savaient sans doute pas que l'on avait mis une garde au sépulcre, cela les aurait fort effrayées, mais elles avaient vu placer devant l'entrée une fort grosse pierre et elles se disaient : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme le sépulcre ? »

Jugez de leur étonnement lorsqu'en approchant elles virent que la pierre avait déjà été roulée, et que le sépulcre était ouvert. Que s'était-il donc passé ? Quelqu'un était-il venu avant elles ? Oui, mes enfants, quelqu'un était descendu dans le sépulcre. C'était Dieu lui-même, dans sa gloire et sa puissance, qui était venu délivrer des liens de la mort son Fils bien-aimé. Jésus était ressuscité et était entré dans une vie où la mort n'a plus de puissance.

Et la pierre, qui l'avait roulée ? Un grand tremblement de terre avait eu lieu, un ange du Seigneur, resplendissant de gloire, était descendu du ciel, avait ôté la pierre, et s'était assis dessus. C'est là ce que les femmes virent. Mais pourquoi l'ange était-il venu rouler la pierre ? Était-ce pour que Jésus ressuscité pût sortir ? Oh non, mes enfants, Jésus ressuscité était déjà sorti ; il n'avait pas eu besoin qu'on lui ouvrit l'entrée du sépulcre. L'ange avait ôté la pierre pour montrer que le sépulcre était vide.

Vous représentez-vous quelle fut la terreur des gardes en sentant la terre trembler, et en voyant l'ange glorieux qui venait ouvrir la tombe ? La frayeur qui les saisit les rendit comme morts. Et les femmes, eurent-elles aussi peur quand elles virent l'ange. Ah ! sans doute ; mais elles aimaient Jésus, et l'ange les rassura tout de suite en leur disant : « N'ayez pas peur. Vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est plus parmi les morts. Il est ressuscité et vous le verrez. Venez voir où était le Seigneur, et allez vite dire à ses disciples qu'il est ressuscité d'entre les morts. »

Quelle joie, n'est-ce pas, pour ces pauvres femmes. Mais elles devaient avoir un plus grand bonheur encore, ainsi que vous allez le voir. Comme elles s'en retournaient avec un cœur tout heureux pour annoncer aux disciples ce qui était arrivé, voici que tout d'un coup elles voient devant elles Jésus qui leur dit : « Je vous salue. » Elles furent d'abord saisies, mais c'était bien leur cher Maître et ses paroles pleines de grâce ; et elles tombèrent à ses pieds et l'adorèrent. Le cœur de Jésus n'avait pas changé ; il aimait les siens autant qu'avant d'avoir passé par la mort, aussi les rassure-t-il en disant : « N'ayez pas de peur. Allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; ils me verront là. » Ses frères, vous le savez, c'étaient ses disciples. Oh ! mes enfants, Dieu

ne veut pas que nous ayons de la crainte. Pourquoi a-t-on peur de Dieu ? C'est que l'on a péché et que l'on sait que Dieu est juste et doit punir le pécheur. Mais pourquoi Jésus est-il mort sur la croix ? Ah ! c'est pour ôter nos péchés. Et la preuve que nos péchés sont ôtés c'est que Jésus est ressuscité. Cela ne nous montre-t-il pas que Dieu nous aime. Avez-vous peur de quelqu'un qui vous aime ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, Dieu veut que vous sachiez qu'il vous aime tellement qu'il a donné son Fils bien-aimé pour vous sauver, et, du haut du ciel, Jésus ressuscité vous dit aussi : « Mon enfant, n'aie pas peur, mon Père t'aime. » Ah ! si vous croyez que Dieu vous aime, vous n'aurez point de crainte.

Après avoir vu Jésus, les femmes allèrent raconter aux apôtres tout ce qui leur était arrivé, mais, chose triste à dire, ils ne voulurent d'abord pas les croire. Pensez-vous qu'ils étaient heureux en ne croyant pas ? Non, l'on n'est heureux qu'en croyant ce que Dieu nous dit.

Mais il y avait une personne qui vit Jésus avant ces femmes dont je viens de vous parler. Je vais vous raconter son histoire. Elle se nommait Marie, et était surnommée Magdeleine, parce qu'elle était de la ville de Magdala. Elle avait été bien malade et bien malheureuse, car elle était possédée de sept démons. Mais Jésus l'avait délivrée de ce terrible état, et son cœur s'était attaché à son Sauveur, et elle l'avait suivi partout. Elle était aussi près de la croix quand il expira. Ce fut elle qui arriva la première près du sépulcre, et, le voyant ouvert, vite, elle vint avertir Pierre et Jean. Aussitôt ceux-ci coururent au sépulcre qu'ils trouvèrent vide. Mais ils ne virent pas le Seigneur et retournèrent chez eux.

Cela ne satisfaisait pas Marie. Elle ne pouvait se résoudre à quitter le sépulcre sans avoir trouvé le

corps de son cher Maître, car elle ne savait pas qu'il était vivant. Dans sa détresse elle pleurait. Et en pleurant elle se baissa pour regarder dans le sépulcre. Elle pensait peut-être que Pierre et Jean avaient mal regardé et que Jésus était là. Mais non, il n'y était pas ; seulement à la place où il avait été couché, Marie vit deux anges qui lui demandèrent pourquoi elle pleurait. « Ah ! dit Marie, on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis. » Elle ne pensait pas que Jésus était près d'elle en ce moment même. En se retournant, elle vit quelqu'un. C'était le Seigneur lui-même, mais elle ne le reconnut pas. Alors Jésus l'appela par son nom, et le cœur de Marie fut remué ; elle reconnut la voix de son Seigneur. Le bon Berger appelle ses propres brebis par leur nom et elles entendent sa voix et le suivent. Chers enfants, connaissez-vous cette douce voix de Jésus qui vous appelle par votre nom et vous dit : « Marie ou Louise, ou Paul ou Albert, viens à moi, suis-moi pour que je te rende heureux ? »

Êtes-vous venus à Lui ?

Marie fut bien heureuse quand elle vit le Seigneur. Elle avait bien plus qu'elle ne cherchait ; au lieu de trouver Jésus parmi les morts, elle le trouvait vivant. Quand nous venons à Dieu, il nous donne toujours beaucoup plus que nous ne pensons. Il se plaît à remplir nos cœurs de joie déjà sur la terre, et bientôt, mes enfants, nous verrons dans le ciel, couronné de gloire, le même Jésus que vit Marie et nous serons toujours avec Lui.

Le Seigneur reconnaît ceux qui sont fidèles et il les honore. Il chargea Marie d'un message pour ses disciples : « Va vers mes frères, lui dit-il, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Qui est-ce que Jésus appelle ainsi ses frères ? Ce sont ces pauvres disciples, dont

l'un l'a renié et qui tous l'ont abandonné. Mais Jésus les avait aimés jusqu'à la croix, il les aimait encore, et ce message leur montrait son grand amour. Malgré leur faiblesse et leur péché, il leur donne une place avec Lui auprès de Dieu son Père comme des enfants bien-aimés. Il veut qu'ils sachent cela avant que Lui ne retourne au ciel, afin qu'ils soient bien assurés qu'ils ont le même Père que Lui et que Dieu les aime comme il l'aime lui-même.

Mes chers enfants, Jésus est mort et ressuscité pour vous aussi, afin qu'en croyant en Lui, vous soyez aussi des enfants de Dieu et que vous ayez une place auprès de Lui dans la maison du Père. Le voulez-vous ?

Pendant ces scènes bénies où un homme ressuscité, le Seigneur, apparaissait à ses amis, que faisaient les gardes. Revenus de leur frayeur, ils coururent à la ville et rapportèrent aux sacrificateurs ce qui était arrivé. N'étaient-ils donc pas convertis ? Non, mes enfants. Ce qui convertit, ce ne sont pas les miracles, mais la parole de Dieu reçue dans le cœur. Voyez ces méchants sacrificateurs. Ils ont la certitude que Jésus est ressuscité, mais leur cœur endurci refuse de croire. Ils donnent de l'argent aux gardes pour dire que les disciples sont venus durant la nuit prendre le corps de Jésus, et les gardes, qui savent très bien le contraire, consentent à dire ce mensonge. Voilà le pauvre méchant cœur de l'homme.

Mais tout cela n'empêchait pas Jésus d'être ressuscité. Chose merveilleuse, n'est-ce pas ? Il y eut sur notre terre durant quarante jours un homme ressuscité d'entre les morts. Mais, direz-vous, Lazare et d'autres ressuscités ont vécu peut-être plus longtemps sur la terre. Oui, mes enfants, mais ils vécurent de la même vie que nous, et elle se termina par la mort, tandis que Jésus était sur la terre vivant

d'une vie que la mort ne pouvait toucher, de la vie qu'il a maintenant dans le ciel. Nous verrons une autre fois ce qu'il fit durant ces quarante jours.

Sécurité parfaite

Venez, chers enfants, venez aujourd'hui vous jeter dans les bras de Jésus. Là on est sauvé, là on est heureux, là on est en parfaite sécurité ; Satan ne peut venir vous y prendre. Jésus porte ses agneaux dans ses bras, nul ne peut les ravir de sa main.

Écoutez à ce sujet une petite histoire que j'ai recueillie pour vous.

Deux petites filles chantaient ensemble ce cantique :

Oh ! quelle paix parfaite
 Dans tes bras, ô Jésus !
 Mon âme satisfaite
 Là ne s'alarme plus.

Ton amour me console,
 C'est toi qui me défends ;
 De ta douce parole
 J'écoute les accents.

L'ennemi ne peut nuire
 A qui reste en ton sein ;
 Tout son effort expire
 Sous ton pouvoir divin.

Oui, mon cœur est sans crainte,
 Je suis en sûreté :
 De ton amour l'étreinte
 Me tient bien abrité.

— Suzanne, dit tout à coup l'une des deux fillettes en s'interrompant, comment sais-tu que tu es en sûreté dans les bras de Jésus ?

— Ah ! c'est que je tiens Jésus ferme, et des deux mains.

— Mais, reprit sa sœur, tu n'es pas en sûreté de cette manière. Que deviendrais-tu si Satan te coupait les deux mains ?

Suzanne resta un moment toute pensive ; mais bientôt son visage rayonna de joie et elle s'écria :

— Jésus me tient lui-même, Satan ne peut lui couper les mains.

En effet, Satan ne peut rien là où Jésus est assis dans la gloire, sur le trône de son Père. Venez donc à Lui qui vous aime et qui vous gardera pour l'éternité.

Un avertissement

Au mois de juillet 18.., me trouvant sur la place d'un petit village, je vis des personnes se rassembler et parler avec animation ; bientôt tout le village fut en émoi ; on venait d'annoncer une triste nouvelle : un jeune homme avait été englouti dans la rivière.

Je m'approchai et demandai quelques renseignements. L'accident était arrivé à un garçon de 15 à 16 ans, que je connaissais bien. Sollicité par des camarades, il avait pris le désir de se baigner avec eux et était allé en demander la permission à ses parents. Ceux-ci refusèrent d'abord, en lui représentant le danger qu'il courrait, lui qui savait à peine nager, en allant avec des garçons de son âge qui ne pourraient le secourir en cas de besoin.

Mais comme il n'arrive que trop souvent, le garçon, au lieu de se soumettre immédiatement aux désirs de ses parents, se mit à insister. Il irait, disait-il, dans un endroit où il n'y aurait que très peu d'eau, il ferait bien attention, il ne resterait que quelques moments. Ses parents tinrent bon d'abord, puis vaincus par ses instances, ils cédèrent à regret, et le gar-

çon partit tout joyeux. Aurait-il dû l'être, mes jeunes amis ? Hélas ! c'était sa propre volonté qu'il suivait, sans souci des alarmes de ses pauvres parents.

Il ne pensait guère au sort terrible qui l'attendait. Arrivé à la rivière, il oublia bientôt les recommandations qui lui avaient été adressées et les promesses qu'il avait faites. Il savait un peu nager et voulant sans doute faire parade de son habileté, il monta sur un petit mur du côté où l'eau était la plus profonde et s'écriant : « Il faut que je me risque, » il s'élança dans la rivière. Pauvre garçon ! Il avait trop présumé de ses forces ; il se débattit un instant contre le courant rapide, puis disparut.

C'était là ce qui avait jeté le trouble dans le village.

On courut à l'endroit où l'accident était arrivé. La foule était grande, et l'anxiété des cœurs se peignait sur tous les visages. Des hommes courageux s'étaient jetés dans l'eau pour chercher le jeune garçon. Chaque fois qu'après avoir plongé, quelqu'un d'eux reparaissait, on s'attendait à le voir ramener l'enfant peut-être encore vivant. Mais hélas ! plus d'une heure s'écoula en recherches infructueuses.

Pendant ce temps, bien des pensées remplissaient mon cœur. Cette rivière aux eaux profondes me rappelait la mort, ce « roi des épouvantements, » qui engloutit sans retour génération après génération, puis je pensais au jugement redoutable qui attend tous ceux qui ne se soumettent pas à l'évangile pour être sauvés. Oh ! me disais-je, qu'il est bon d'être à l'abri du jugement ! Qu'il est précieux de savoir que Jésus a porté nos péchés en son corps sur le bois, que, par sa mort, il les a expiés, de sorte que celui qui le croit est pleinement justifié et qu'il ne viendra pas en jugement !

Tout en réfléchissant ainsi, je portais mes regards sur ceux qui m'entouraient et j'étais frappé du chan-

gement qui s'opérait sur les visages. La douleur et l'anxiété en disparaissaient peu à peu, à peine quelques signes de compassion se faisaient encore jour; mais ce qui surtout me causa une pénible surprise, c'est que plusieurs, oubliant tout à fait ce que cette circonstance avait de douloureux et de solennel, y trouvaient matière à plaisanterie.

Oh ! que le cœur de l'homme est léger, et quelle puissance Satan a sur lui, pour l'aveugler même en présence de la mort et du jugement !

La foule s'écoula peu à peu, chacun retourna à ses occupations ; il ne resta que quelques curieux ou des personnes qui s'intéressaient au jeune homme. Enfin on le retrouva, mais privé de vie. Et son âme, redemandée si subitement, où était-elle ?

Chers jeunes amis, il se peut que ce ne soit pas dans une aussi pénible occasion, mais la mort peut venir aussi vous surprendre tout à coup, dans votre travail, dans vos récréations, le matin, dans la journée, le soir ou durant la nuit. Où en êtes-vous avec Dieu ? Êtes-vous sauvé ?

Désirez-vous échapper au jugement, aux peines éternelles, à l'étang de feu et de soufre ? Voudriez-vous être à jamais en la présence ravissante de Dieu, là où il n'y a plus ni mort, ni douleur, ni larmes, mais une allégresse éternelle ? Alors écoutez sans tarder l'appel que vous adressent encore ces lignes. Venez à Jésus aujourd'hui, maintenant, comme un pauvre pécheur perdu. Il vous a aimé ; n'en avez-vous pas la preuve dans ce qu'il a souffert pour vous sur la croix ? Il vous aime, et c'est pour cela qu'il vous appelle à Lui pour que vous soyez sauvé. Il vous aimera, et son amour vous rendra heureux ici-bas et remplira votre âme de délices pendant l'éternité.

Ne voulez-vous pas venir à Lui maintenant ? Demain pourrait être TROP TARD.

Réponses aux questions du mois d'octobre

34. Nos corps seront ressuscités en *incorruptibilité*, en *gloire*, en *puissance* ; ils seront corps *spirituels*, *célestes*, ils auront revêtu *l'immortalité*. (1 Corinthiens XV, 42-44, 48, 53.)

35. C'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, ni la corruption l'incorruptibilité. (Vers. 50.)

36. Nous porterons l'image de Jésus, le céleste (vers. 49) ; nous serons « conformes à l'image du Fils de Dieu. » (Romains VIII, 29.) Jésus « transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Philippiens III, 21) ; « nous lui serons semblables. » (1 Jean III, 2.)

37. « Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit. » (2 Corinthiens III, 18.)

38. Etienne, plein du Saint-Esprit, voyant, Jésus à la droite de Dieu, est transformé moralement à l'image de Christ. (Vers. 55, 59, 60.)

Questions pour le mois de novembre

39. Au chap. I de l'évangile de Jean, vers. 19-25, les sacrificateurs et Lévites parlent de Christ, du prophète et d'Élie. Quels sont les passages de l'Ancien Testament qui avaient appris aux Juifs que le Christ, le prophète, et Élie devaient venir ? (Voyez dans Daniel, Deutéronome et Malachie.)

40. A qui s'appliquent ces noms et quels sont les passages du Nouveau Testament qui le font voir. (Nos jeunes lecteurs trouveront les réponses dans les trois premiers évangiles et dans les Actes.)



La fille d'un roi

Deux jeunes chrétiennes demeuraient chez leur frère qui était un incrédule avoué. Il leur avait formellement défendu de recevoir jamais aucun de leurs amis chrétiens dans sa maison.

Un jour, une vieille personne, pauvre selon le monde, mais riche en Dieu, vint voir ces jeunes amies. Elle ignorait la défense qui leur avait été faite. Tandis qu'elles s'entretenaient ensemble, le frère arriva inopinément. Il jeta sur la petite compagnie un regard irrité et était sur le point de donner cours à sa colère, quand l'une des sœurs, prenant par la main leur vieille amie, dit avec douceur : « Mon frère, permettez-moi de vous présenter la fille d'un roi. »

Il connaissait assez l'Écriture pour comprendre ce que cela voulait dire, et, sans prononcer un mot, il quitta la chambre. Mais ces paroles « la fille d'un roi » l'avaient frappé, et, malgré lui, il fut conduit à se demander : « Et toi, qu'es-tu ? » Et une voix intérieure, faible encore, mais distincte, répondit : « Un esclave de Satan et du péché. »

C'est ainsi qu'il fut conduit à penser à sa vie passée. Grande fut son angoisse en découvrant qu'il avait méprisé le Fils de Dieu, tourné la vérité en moquerie, et refusé de se soumettre au Roi des rois et au Seigneur des seigneurs.

Cette nuit-là, il ne put dormir, mais il priait, et l'œil miséricordieux du Dieu qui jamais ne sommeille, le suivait durant ces heures d'insomnie.

Bientôt après il trouva le repos pour son âme. Prenant la Bible de sa sœur, ce livre que jusqu'alors il avait dédaigné, il l'ouvrit, et ses yeux rencontrèrent ce passage : « *Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* » Il saisit cet heureux message comme s'adressant à lui-même, et dès lors sa vie fut employée à faire connaître aux autres le Sauveur qu'il avait trouvé.

Cher jeune lecteur, qu'es-tu et que possèdes-tu ? As-tu trouvé la paix en venant à Jésus pour que tes péchés soient effacés ? Es-tu un fils du Roi des cieux ? Ou bien es-tu encore le misérable esclave de Satan et du péché ?



Entretiens sur le Lévitique

CHAPITRE XXVII (*Fin*)

SOPHIE. — Chère maman, l'autre soir nous n'avons pas fini le chapitre XXVII, et je voudrais te deman-

der quelque chose sur ce que nous avons lu. On vouait aussi les bêtes, mais une chose m'a étonnée, c'est qu'on ne pouvait pas les changer. Je comprends bien qu'on ne changeât pas une bonne pour en donner une mauvaise, mais pourquoi ne pouvait-on pas reprendre la mauvaise et mettre à la place une bonne ?

LA MÈRE. — Je pense, ma chère Sophie, que c'est pour nous montrer que dans les choses de Dieu, nous ne devons pas être vacillants (voyez 2 Corinthiens I, 17-20), car Dieu aussi ne change pas. Quand on lui avait voué un animal, il lui était consacré, rien ne pouvait changer cela ; on ne pouvait le reprendre à Dieu. Il fallait bien prendre garde de ne rien vouer qui ne fût très bon (Malachie I, 8-14), faire autrement de propos délibéré, ç'aurait été déshonorer Dieu. Mais si, par mégarde, on l'avait fait, on pouvait offrir une autre bête. N'est-ce pas une grâce, une grande faveur, que Dieu veuille bien agréer ce que nous faisons en vue de Lui ?

SOPHIE. — Mais, maman, une autre chose que je ne comprends pas, c'est comment on pouvait vouer une bête souillée.

LA MÈRE. — Les bêtes souillées étaient celles que l'on ne pouvait offrir en sacrifice et que l'on ne pouvait manger. Mais il était permis de s'en servir, comme du chameau ou de l'âne, par exemple. C'étaient des animaux utiles, et l'on se privait de leurs services par dévouement pour Dieu ; on y renonçait pour Lui. Mais on pouvait racheter l'animal qu'on avait voué, seulement, à l'estimation du sacrificateur on devait ajouter un cinquième de l'estimation.

SOPHIE. — Pourquoi devait-on ajouter ce cinquième, chère maman ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'est pour montrer que l'on estimait beaucoup la faveur que Dieu faisait en agréant quelque chose de la part de

celui qui faisait le vœu. Et c'est ainsi que nous devons apprécier grandement la grâce que Dieu nous accorde, en nous permettant de le servir et en voulant bien tenir compte de notre service, si petit soit-il. (Matthieu X, 42.) Combien ne devrions-nous pas être heureux d'être employé par Lui et pour Lui ?

SOPHIE. — Je comprends ce que tu veux dire, chère maman. Quand tu me dis : Sophie, va chercher mon ouvrage, je suis contente de pouvoir faire quelque chose pour toi. Nous avons lu aussi que l'on pouvait consacrer une maison ou un champ à l'Éternel. Voudrais-tu m'expliquer ce qui est dit à ce sujet ?

LA MÈRE. — Volontiers. La maison pouvait être rachetée, ainsi que le champ. Mais il y avait relativement au champ quelque chose de spécial qui se rapporte au jubilé. La terre appartenait à l'Éternel et demeurait, mais ce que l'homme bâtit passe, tombe en ruines ; aussi n'est-il dit rien de plus touchant la maison. Quant au champ, dans le cas où il n'était pas racheté avant le jubilé, et était vendu à un autre, après le jubilé il appartenait au sacrificateur. Dans le second cas, c'est-à-dire si le champ consacré avait d'abord été acheté, il revenait à son premier possesseur à l'époque du jubilé. Voici, mon enfant, comment cela s'applique à l'avenir. Dieu avait donné la terre de Canaan au peuple d'Israël qui, à cause de son péché, l'a laissée passer entre les mains des étrangers et n'a pu la racheter (vers. 20) ; quand le jubilé viendra, c'est-à-dire le temps où Dieu pardonnera à son peuple leurs péchés, la terre sera possédée par Jésus Emmanuel. (Ésaïe VIII, 8.) Mais d'un autre côté, Israël y rentrera et en jouira (vers. 24), comme étant le peuple de Dieu.

SOPHIE. — J'aimerais bien maintenant que tu me dises ce que c'était que le sicle du sanctuaire.

LA MÈRE. — Le sicle était un poids et en même temps une monnaie qui avait ce poids, mais je ne pourrais te dire avec certitude quelle était la valeur de cette monnaie. Quelques-uns pensent que le sicle pesait à peu près 12 grammes, et que le sicle du sanctuaire valait un peu plus de trois francs. Ce qui nous importe, c'est de savoir qu'il y avait une mesure approuvée de Dieu, puisque c'était celle du sanctuaire, et que d'après elle toutes choses devaient être estimées. Et sais-tu, Sophie, ce que nous pouvons apprendre par là ?

SOPHIE. — Non, maman ; veux-tu me le dire ?

LA MÈRE. — C'est, ma chère enfant, que nous ne devons pas estimer les choses d'après nos pensées ou celles des hommes, mais d'après celles de Dieu. Par exemple, les hommes estiment heureux ceux qui sont riches, savants, honorés des autres, mais le Seigneur Jésus mesurant avec le « sicle du sanctuaire, » c'est-à-dire avec la pensée divine, dit : Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, et ainsi de suite. (Matthieu V, 3-12.) A Laodicée où l'on était tiède pour le Seigneur, on s'estimait riche et n'ayant besoin de rien, et Jésus leur dit : « Tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. » (Apocalypse III, 17.) On recherche l'approbation du monde, et Dieu dit : « Quiconque voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu. » (Jacques IV, 4.) Comment les hommes estimaient-ils Jésus ? Ésaïe dit, en exprimant les pensées des hommes : « Il n'y a en lui ni forme, ni apparence, quand nous le regardons. Il est le méprisé et le rejeté des hommes. » (Ésaïe LIII, 2, 3.) Mais Dieu l'appelait son Fils bien-aimé en qui il prenait son plaisir. (Matthieu III, 17.) Tu vois la différence entre les pensées des hommes et celles de Dieu. Et ceux qui connaissent Jésus ont les

pensées de Dieu et jugent aussi d'après ces pensées. Lis, par exemple, Philippiens III, 7, 8.

SOPHIE. — « Mais les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées à cause du Christ comme une perte. Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ. »

LA MÈRE. — Paul estimait avec le « sicle du sanctuaire, » et pensait à l'égard du Seigneur Jésus comme Dieu lui-même ; il l'estimait plus excellent que toutes choses. Ne penses-tu pas que nous devons faire de même ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Jésus est plus précieux que tout.

LA MÈRE. — Après cela, notre chapitre parle de l'interdit. Sais-tu ce que cela veut dire ?

SOPHIE. — Pas très bien, chère maman. Une chose interdite est une chose défendue, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu as raison. Ce qui était voué à l'interdit, ne pouvait plus appartenir à l'homme, ce lui était une chose défendue, on ne pouvait le racheter, mais il appartenait d'une manière absolue à l'Éternel. Les terres vouées par interdit revenaient au sacrificateur, peut-être aussi les bêtes. Mais quant aux hommes, il n'y avait aucun rachat : « on le fera mourir de mort, » telle est la sentence.

SOPHIE. — C'était bien terrible.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais les exemples que nous trouvons dans la parole de Dieu, nous font voir que l'interdit n'était prononcé que contre de grands pécheurs. Ainsi les Cananéens devaient être détruits comme interdit, mais c'est quand leur iniquité après la longue patience de Dieu fut venue à son comble. (Genèse XV, 16.) Hamalek devait être détruit ainsi,

mais c'était le peuple méchant qui avait attaqué Israël dans le désert. (Exode XVII, 8-16 ; Deutéronome XXV, 17-18 ; 1 Samuel XV, 1-3.) Ceux des Israélites qui se livraient à l'idolâtrie étaient punis de la même manière. (Deutéronome XIII.) Celui qui prenait de l'interdit ou qui épargnait ce qui était voué à l'interdit, commettait un grand péché, et était puni de peines très sévères.

SOPHIE. — Je me rappelle, chère maman, l'histoire du malheureux Hacan qui fut lapidé, parce qu'il avait pris à Jérico un beau manteau, de l'or et de l'argent. (Josué VII.)

LA MÈRE. — Et le roi Saül fut rejeté de Dieu, parce qu'il avait épargné Agag, roi d'Hamalek, et la meilleure partie du butin. Mais tu comprends bien pourquoi Hacan et Saül furent ainsi châtiés ?

SOPHIE. — Oui, maman ; ils désobéissaient formellement à l'ordre de l'Éternel. Chère maman, je me rappelle un verset de cantique où il est parlé de l'interdit. C'est celui-ci :

O sublime charité !
 O profonde humilité !
 Le Fils prend notre nature.
 Il vient, porte l'interdit ;
 Il meurt sur le bois maudit,
 Et sauve sa créature.

Cela veut dire, n'est-ce pas, que nous étions comme des personnes vouées à l'interdit à cause de nos péchés et que nous devions périr, mais que Jésus s'est mis à notre place ?

LA MÈRE. — Oui, ma chère Sophie. Il a été séparé, mis à part, voué à la mort pour nous. Et maintenant nous lui appartenons, à Lui, notre grand souverain sacrificateur. Ni prières, ni larmes, ni argent, ni or, rien ne pouvait nous racheter de la mort, salaire de

nos péchés, et du jugement qui suit. Lui s'est livré pour tout subir à notre place, jugement et mort. Quel merveilleux amour ! Tu vois donc bien ce que je te disais : tout nous ramène à Lui dans la Parole. Et si tout nous y montre un Dieu saint et nous fait voir que nous sommes des pécheurs, tout nous y découvre aussi un Dieu plein d'amour et Jésus qui a ôté nos péchés sur la croix, et qui maintenant est notre souverain sacrificateur devant Dieu pour nous, notre justice, notre sainteté et notre rédemption.



Farel

IL TROUVE LA SOURCE D'EAU QUI JAILLIT

EN VIE ÉTERNELLE

Ainsi le jeune Farel soupirait après une paix que ne pouvaient lui donner ni les études, ni les pratiques religieuses, ni aucun homme. Ce ne fut ni de Jacques Lefèvre, ni d'aucun savant docteur que l'aide lui vint. De qui Dieu se servit-il ? Nous l'ignorons, mais Dieu se sert des choses faibles et méprisées du monde pour accomplir ses desseins.

Tout ce que nous savons, c'est que quelques paroles qu'il entendit vinrent, comme un rayon de la gloire d'en haut, briller dans son âme troublée. De quelles lèvres sortirent ces paroles, Dieu seul le sait. Il y avait alors dans quelques coins obscurs et ignorés de Paris, un petit nombre de membres du troupeau du Seigneur, pauvres et méprisés, et qui sont depuis longtemps oubliés. Nous ignorons qui ils étaient,

mais, dit Farel, « ils parlèrent de l'évangile. Et Dieu sait comment, par les plus méprisables, il m'aida à connaître la puissance et la valeur de la mort de Christ. Et après avoir entendu ces choses, durant trois ans et plus, je priai Dieu qu'il me fit la grâce de comprendre le droit chemin. Je comparais ce que j'avais entendu avec le Nouveau Testament grec et latin, le lisant souvent à genoux. Et je m'entretenais de ces choses avec les grands et les petits, cherchant seulement à être enseigné sans mépriser personne. » C'était peut-être quelque pauvre homme de peine, quelque pauvre vieille femme dans un galetas de la grande cité, qui étaient devenus les maîtres du jeune professeur.

Car, durant ces trois années, Farel était devenu maître-ès-arts et professeur de philosophie dans un des principaux collèges de Paris. Mais ces gens obscurs et méprisés lui avaient parlé de « la valeur de la mort de Christ, » et cet unique rayon de la gloire de la grâce de Dieu avait rejeté pour lui toute autre chose dans l'ombre ; le merveilleux trésor de l'amour de Dieu était seul digne de ses pensées et de ses désirs. Qu'il pût seulement apprendre à connaître ces choses dans lesquelles les anges désirent de regarder de près, et toute la science des plus grands docteurs ne serait pour lui que comme des ordures.

« La valeur de la mort de Christ, » l'avez-vous connue, ô mes jeunes amis ? Connaissez-vous la valeur de ce sang si précieux aux yeux de Celui qui donna son propre fils ? Regardez en haut et voyez, à la droite de Dieu, Celui dont cette gloire est la juste récompense. Ah ! si vous connaissez vraiment en quelque mesure la valeur du sang de Christ, vous n'aurez aucun doute quant à votre titre à entrer dans cette même gloire radieuse, car ce sang a été versé pour vous. Vous n'avez pas besoin d'autre titre ; ni

prières, ni larmes, ni œuvres, ni bons sentiments, n'ont besoin d'être ajoutés à ce qui est d'un prix infini aux yeux de Dieu. Et si ce sang n'est pas votre titre à la gloire du ciel, vous n'en avez aucun.

Farel, semble-t-il, fut quelque temps avant d'ouvrir son cœur à Lefèvre. Cependant son respect pour son maître augmentait de jour en jour : « Comme il était beaucoup plus savant que tous les docteurs de Paris, » dit-il, « ceux-ci le persécutaient, et à cause de cela, je commençai à voir leur petitesse et à ne plus les respecter autant que je l'avais fait. Et de même que ce pauvre idolâtre (Jacques Lefèvre) fut la cause que je cessai de révéler les docteurs, ce fut aussi sa parole qui me délivra de la pensée que je pouvais mériter quelque chose de Dieu. »

C'est cette question qui avait agité Farel durant « ces trois ans et plus. » Car si la mort de Christ, et elle seule, sauve le pécheur qui se confie en Lui, de quelle valeur sont donc ses œuvres, sa repentance, ses pénitences, ses prières et ses aumônes ? Quelle réponse Lefèvre donnait-il à cela ? Farel nous le rapporte : « Nous n'avons point de mérites du tout ; tout est par grâce, tout vient de la pure miséricorde de Dieu, accordée à ceux qui ne méritent rien. Et, ajoute Farel, je le crus aussitôt qu'il me le dit. Ainsi Lefèvre aussi, « ce pauvre idolâtre, » annonçait l'évangile.

C'était déjà dans l'année 1512 que Lefèvre écrivait ces choses dans son commentaire sur les épîtres de Paul. Mais on lisait peu ce livre, et au lieu d'enseigner cette précieuse vérité, maître Lefèvre semble l'avoir gardée cachée dans son cœur, comme ensevelie sous un amas de superstitions et d'idolâtrie. Cela nous paraît difficile à comprendre, mais l'esprit de l'homme déchu est un étrange mystère. Semblable à cet homme de l'évangile, qui d'abord voyait « des hommes comme des arbres qui marchent, »

Lefèvre vit d'abord obscurément, mais la lumière devenue ensuite plus claire et plus brillante, lui fit rejeter tout ce qui tendait à l'obscurcir. Voici ce qui arriva.

Il travaillait toujours assidûment à recueillir les innombrables légendes des saints. Au commencement de 1519, il publia les légendes des saints pour chaque jour de janvier, puis en février celles qui se rapportaient à ce mois-là. Mais mars arriva et aucune légende ne parut. Un changement aussi subit qu'extraordinaire s'était produit chez le vieux professeur. Il semble qu'au milieu de son laborieux travail, la main de Christ se fût posée de nouveau sur ses yeux encore obscurcis et les eût complètement dessillés. Ce qu'il lisait dans ces légendes et les prières adressées aux saints, le saisirent de crainte et d'horreur. Il rassembla tout son travail et le mit de côté pour toujours. « Tout cela, » dit-il, « n'est que du soufre, propre à alimenter le feu de l'idolâtrie. Nous ne devons plus prier les saints ; nous devons adorer Dieu seul. » Farel recueillit ces paroles : « Quelqu'un, » rapporte-t-il, « et j'en rends grâce à Dieu, me dit qu'il fallait adorer Dieu seul. »

Dès ce moment, avec une plus entière lumière de la gloire brillant dans son âme, Lefèvre commença à enseigner autour de lui ce qu'il avait vu et entendu. Ce ne fut pas dans ses leçons publiques, car il était seulement professeur de philosophie, et il se bornait dans ses cours à expliquer les auteurs anciens. Mais dans des conversations, peut-être dans des réunions privées où l'on prêchait, car il y en avait déjà plusieurs à Paris, il parlait hardiment et fidèlement de son précieux Seigneur.

« Dieu seul. » disait Lefèvre, « est celui qui donne cette justice par la foi, qui par sa seule grâce justifie pour la vie éternelle. Il y a une justice des œuvres,

c'est celle de l'homme ; il y a une justice de la grâce, qui est de Dieu. La justice de la grâce vient de Dieu lui-même. C'est une justice qui vient de Dieu à l'homme et non pas une justice que l'homme apporte à Dieu. De même que la lumière vient du soleil et que nous la recevons avec nos yeux, ainsi cette justice descend de Dieu lui-même. La lumière n'est pas dans nos yeux, mais dans le soleil. La justice de Dieu nous est révélée et les hommes sont justifiés, c'est-à-dire qu'ils deviennent justes en croyant en Lui. Il en est comme d'un miroir qui devient brillant quand les rayons du soleil frappent sur lui, et qui ainsi réfléchit la lumière qui vient sur lui du ciel. Il réfléchit l'image du soleil, il n'a pas de lumière par lui-même... Nous sommes justifiés sans faire de bonnes œuvres. Nous sommes justifiés quand nous n'avons rien fait, si ce n'est de mauvaises œuvres. Nous sommes justifiés du moment que nous croyons en Jésus. »

Ces paroles étranges furent comme un coup de tonnerre pour les docteurs et les étudiants de Paris. Les uns s'y opposèrent fortement, d'autres admiraient le vieux professeur. Mais il y en avait un qui était rempli d'admiration, non pour Lefèvre, mais pour le précieux Sauveur révélé ainsi à son âme et qui brillait sur lui dans sa grâce merveilleuse, — Celui qui *justifie les impies*. (Voyez Romains IV, 5.) Farel ne voyait ni Lefèvre, ni les docteurs irrités, mais Jésus seul.

Avant d'aller plus loin, je voudrais vous demander, mes jeunes amis, si vous avez jamais passé par un pareil moment ? Il est possible que vous ayez essayé « d'être bon ; » votre conscience était mal à l'aise, vous tentiez de faire de votre mieux, et vous éprouviez de la satisfaction de vos efforts. Quoique vous manquiez en plus d'une chose, vous espériez que Dieu vous tiendrait compte de la peine que vous vous

donniez et que, comme il est miséricordieux, il vous considérerait à la fin comme propre pour le ciel, ou au moins comme trop bon pour aller en enfer. Mais tout cela n'est qu'illusion ; c'est ainsi que Satan trompe les âmes. Avez-vous été réveillé pour voir Jésus ? Voilà la chose importante, la seule nécessaire. Vos yeux ont-ils été ouverts pour contempler à la droite de Dieu le Saint et le Juste, le Fils unique et bien-aimé du Père, le seul en qui il prend tout son plaisir ? Le connaissez-vous comme Celui qui a *porté* vos péchés une fois et pour toujours, de sorte que Dieu en arrêtant ses yeux sur vous, vous voit plus blanc que la neige ?

Il en fut ainsi du prodigue, qui vint d'une contrée éloignée. Il n'apportait avec lui *rien*, rien que son péché, sa ruine et ses besoins. Son père lui dit-il de raccommoier et de laver ses vêtements en lambeaux, afin de se rendre propre à entrer dans la maison ? Non ; il n'avait *rien* qu'il pût apporter à son père, *rien* qu'il pût faire. Ce qui seul pouvait le rendre propre à entrer dans la maison était dans les trésors du père et devait venir du père lui-même, qui avait des richesses immenses de grâce et un amour infini. C'est donc le Père lui-même qui fait apporter la plus belle robe, qui l'en fait revêtir, et le rend propre à s'asseoir avec lui à sa table et à faire les délices de son cœur.

Bien que Farel ne reçût pas toutes ces vérités tout d'un coup, et que ce ne fût que peu à peu qu'il laissa toutes les pratiques papistes, il avait trouvé Jésus ainsi que Lefèvre l'avait aussi trouvé. Il connaissait maintenant la paix après laquelle il avait si longtemps soupiré. Il était devenu un monument de la grâce de Dieu, qui l'avait sauvé, et maintenant Dieu allait se servir de lui pour en amener d'autres à la connaissance du même Sauveur par la prédication

de sa Parole. Peut-être aurai-je encore occasion de vous parler de lui. Mais rappelez-vous bien, mes jeunes amis, que c'est encore aujourd'hui la même parole de Dieu qui seule éclaire, le même Jésus qui seul sauve et donne la paix, et comme avertissement à vous qui avez plus de lumières et de connaissances que n'en avaient ces pauvres papistes du temps de l'arel, vous qui avez la Bible, « les saintes lettres, » dès votre enfance, laissez-moi vous citer encore quelques paroles de l'arel : « Quelque terrible que doive être le jugement qui tombera sur le pape et ses prêtres, jugement plus terrible que celui qui a atteint quelque pécheur que ce soit qui était avant eux, encore plus amer et plus terrible sera le jugement de ceux qui se vantent de l'évangile et qui, dans leur vie et leur doctrine, se détournent de la sainte parole de Dieu. Mieux eût valu rester dans la corruption du papisme. »

Que ces paroles sérieuses nous excitent à considérer si, en nous regardant comme riches, enrichis, n'ayant besoin de rien (Apocalypse III, 17), nous ne sommes pas de ceux qui ont une belle profession extérieure et qui, cependant, seront à la fin rejetés de la bouche de Christ!

Viens, mon petit agneau

L'histoire suivante a été racontée par la mère elle-même, bien qu'elle ne connût pas Celui qui avait gagné le cœur de son petit garçon. Elle travaillait beaucoup pour entretenir sa famille qui était nombreuse, et trop occupée pour le surveiller, elle envoyait son plus jeune enfant, petit garçon de trois ans et demi, dans une école enfantine où il restait



toute la journée. Ce fut là qu'il entendit parler de Jésus et de son amour pour les petits enfants.

La mère avait l'habitude de donner à chacun de ses enfants, dès qu'il était en état de comprendre quelque chose, un petit livre de gravures représentant des scènes de la Bible. Elle n'avait jamais éprouvé pour elle-même le besoin d'un Sauveur et ne pouvait parler de Lui à ses enfants, mais, disait-elle, elle ne voulait pas les voir grandir sans « religion. »

Dans le livre donné au petit Charles se trouvait une gravure qui lui plaisait plus que toutes les autres ; c'était celle qui représentait Jésus bénissant les petits enfants. Il l'avait si souvent tenue dans ses mains, qu'elle s'était détachée du livre.

Charles était à la veille d'un grand événement pour un petit garçon et il l'attendait avec impatience. Il devait laisser ses robes d'enfant pour mettre des pantalons, et sa mère lui avait promis qu'aussitôt

qu'elle en aurait achevé deux paires, il pourrait commencer à les porter. L'enfant avait demandé qu'alors ses robes fussent données à une petite fille de l'école, pour laquelle il avait une grande affection.

Enfin les pantalons furent prêts. Charles devait les mettre le lendemain matin, mais il supplia sa mère de lui permettre de les essayer le soir même. Elle y consentit et telle était la joie du petit garçon qu'à peine voulait-il les ôter pour se mettre au lit.

Le lendemain matin, quand sa mère vint l'appeler, il dit :

— Maman, je ne dois pas me lever aujourd'hui.

Surprise, elle répondit :

— Et tes pantalons, Charles ?

— Oui, maman, je sais. Mais je n'en aurai pas besoin au ciel, et je vais y aller. J'ai vu Jésus, et il m'a fait signe et m'a dit : Viens, mon petit agneau ; viens, mon petit agneau ; et je vais vers Lui.

La mère ne le comprenait pas, car l'enfant semblait bien portant. Mais elle ne voulut pas le contrarier et lui donna son déjeuner au lit. Toute l'après-midi il sommeilla sur les genoux de sa mère, s'éveillant quelquefois à moitié et essayant de répéter un verset ou un cantique, puis s'assoupissant de nouveau.

Il n'avait qu'une pensée dans l'esprit, c'était sa gravure favorite. On trouva le livre, mais la page n'y était pas, et la mère ne pouvait dire où elle était. Mais Charles avait « vu Jésus, » et son cœur était satisfait.

L'enfant s'endormit tout doucement. A trois heures de l'après-midi, il était avec le Sauveur qui avait appelé son petit agneau ; avec Celui qui est venu « sauver ce qui était perdu. » (Matthieu XVIII, 14.)

Quand on rassembla ses robes pour les donner à sa petite amie, on trouva dans une des poches la

précieuse gravure soigneusement enveloppée dans un morceau de gros papier. Quel doux témoignage de l'amour du petit Charles pour le Seigneur Jésus ! Il était un de ceux que le Père avait donné à Jésus. Jésus était mort pour le sauver. Dans cette maison où aucune autre âme n'avait goûté son amour, où l'on ignorait que l'enfant lui appartint, Jésus s'était révélé à lui, et il lui avait donné d'être heureux, de laisser tout ce à quoi son cœur d'enfant tenait sur la terre, pour être avec Lui dans le ciel.

Il en est toujours ainsi. Quand nous avons « vu Jésus, » quand le cœur le connaît, toutes les choses de la terre ne sont plus dignes d'un regard.

« Celui qui vient à moi, » dit Jésus, « n'aura plus jamais faim, et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. » (Jean VI, 35.)

Invitation aux petits

Viens, mon petit agneau,
Vers le Sauveur qui t'aime,
Il s'est donné Lui-même
Pour toi, son cher joyau :
Viens, mon petit agneau.

Viens, mon petit agneau.
Dans la sainte patrie,
Le Seigneur te convie
Avec son cher troupeau.
Viens, mon petit agneau.

Viens, mon petit agneau,
Dans la cité bénie
Entendre l'harmonie
Du cantique nouveau.
Viens, mon petit agneau.

Viens, mon petit agneau.
 Dans la gloire suprême
 Tu verras Jésus même !
 Combien tout sera beau :
 Ah ! viens, petit agneau.

Réponses aux questions du mois de novembre

39. *Daniel IX, 25, 26.* « Tu sauras donc, et tu entendras, que depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au CHRIST le conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines. Et après ces soixante-deux semaines, le CHRIST sera retranché. »

Deutéronome XVIII, 15. « L'Éternel ton Dieu te suscitera un prophète comme moi d'entre les frères, vous l'écouteriez. »

Malachie IV, 5. « Voici, je m'en vais vous envoyer Élie le prophète, avant que le jour grand et terrible de l'Éternel vienne. »

40. Le nom de Christ et de prophète s'appliquent à Jésus.

Matthieu I, 16. « Marie, de laquelle est né JÉSUS, qui est appelé CHRIST. »

Actes III, 22. Pierre, en parlant aux Juifs de Jésus, dit : « Moïse déjà a dit : Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète tel que moi ; vous l'écouteriez. »

Le nom d'Élie est appliqué à Jean le baptiseur.

Luc I, 17. « Il ira devant Dieu dans l'esprit et la puissance d'Élie. »

Matthieu XI, 14. En parlant de Jean, Jésus dit : « Si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est ÉLIE qui devait venir. » (Lisez aussi Matthieu XVII, 10-13.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre à nos jeunes lecteurs	4
Les anciens témoins de la vérité	6, 51
La réunion dans la montagne	69
Et après ?	18
Comment on sait que l'on est sauvé	19
Les onze enfants et l'inondation	21
Lettre d'un ami aux enfants d'une école du dimanche	31
L'homme juste trahi, renié et condamné injustement	34
Prendre sa vraie place pour être sauvé	38
Le Seigneur m'a suivi	41
L'homme juste condamné injustement	55
Histoire du petit Thomas	61
L'homme innocent, méprisé et rejeté	76
William Hunter	81, 101
L'homme sur la croix	90
Comment Lucie vint à Jésus	96
La révélation de Jésus-Christ	116
L'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu	119
Aujourd'hui, viens à Lui	121
Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants	129
Farel : L'enfance de Guillaume Farel	138, 153
La jeunesse de Farel	166
Farel rencontre un compagnon, mais ne trouve pas encore la paix	205
Il trouve la source d'eau qui jaillit en vie éternelle	228
Le jeune garçon arménien	141
L'enfant et sa Bible	157
La prison illuminée par la grâce de Dieu	171
Les deux cousines	176
Le jeune martyr	181
Jésus dans le sépulcre	194
L'homme ressuscité d'entre les morts	211
Sécurité parfaite	216
Un avertissement	217
La fille d'un roi	221
Viens, mon petit agneau	234

ÉTUDES BIBLIQUES

	Pages
Entretiens sur le Lévitique :	
Les droits de Dieu et la sainteté	13
L'amour du prochain	24
Ce que Dieu demandait des sacrificateurs . . .	43
Les grandes fêtes de l'Éternel . . . 64, 83,	104
Le sanctuaire et le blasphémateur	123
L'année de repos et le jubilé	147, 161
Obéissance, désobéissance et repentir	187
Chapitre XXVII	201, 222
Réponses et questions 20, 40, 60, 80, 100,	119, 140
160, 180, 199,	220, 238

POÉSIES

Une nouvelle année	3
Le connais-tu ?	38
Siméon (Luc II)	58
Jésus sur la croix	95
La sainte patrie	118
Jésus, le Berger	137
La tempête	159
Le Père	179
Appel	199
Sécurité parfaite	216
Invitation aux petits	237

